

Université de Montréal

Les Essais de Dimitrios Katartzis

par
Polixeni Chatzispirou

Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en Études Néo-
helléniques

Décembre, 2009

© Chatzispirou, 2009

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé:
Les Essais de Dimitrios Katartzis

présenté par:
Polixeni Chatzispirou

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Lambros Kamperidis
président-rapporteur

Jacques Bouchard
directeur de recherche

Dionysios Hatzopoulos
membre de jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire présente une traduction commentée des *Dokimia (Essais)* de D. Katartzis (Editions Ermis, Athènes, 1974, pp. 4-73), inédites du vivant de l'auteur. Dans cette œuvre, Katartzis expose aux lecteurs sa théorie à propos de la langue grecque moderne, de l'éducation, de la religion et de la philosophie. Ses projets pédagogiques s'inscrivent à l'intérieur du mouvement des Lumières en Grèce et de leurs principaux représentants, les *Phanariotes*.

Katartzis, qui était un lecteur enthousiaste de *l'Encyclopédie* et des philosophes français, développe sa théorie à propos de la Nation grecque, des *Romaïoi* et de leur langue grecque moderne, de l'éducation des enfants grecs et valaques, de la nécessité de traduire des livres étrangers dans la langue actuellement parlée et non pas dans la langue des ancêtres et tout cela parce «qu'il voulait en faire bénéficier sa Nation»

mots clés: Dimitrios Katartzis, langue grecque moderne, Lumières néo-helléniques, Phanariotes, Romaïoi.

ABSTRACT

The work is an annotated translation of D. Katartzis' *Dokimia (Essays)* (Editions, Athens: Ermis Editions, 1974, pp. 4-73), unpublished in the author's lifetime. In this work, he presents to the reader his theory on Modern Greek language, education, religion, and philosophy. His educational projects are inscribed within the framework of the Greek Enlightenment and the principal proponents of the movement, the *Phanariotes*.

Katartzis, who was an enthusiastic follower of the *Encyclopédie* and the French philosophers, elaborates his theory on the Greek Nation, the *Romaioi*, and their Modern Greek language, on the education of Greek and Wallachian children, on the need to translate foreign works in the actual, spoken language and not the language of the ancestors, because « he wanted to benefit his Nation ».

keywords: Dimitrios Katartzis, Modern Greek language, Neo-hellenic Enlightenment, Phanariotes, Romaioi.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	v
INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE DIMITRIOS KATARTZIS.....	1
a. Son époque.....	1
b. Sa vie.....	7
c. Son œuvre.....	9
d. Sa théorie.....	11
1. ADRESSE AUX LECTEURS.....	17
a. Projet sur la langue grecque moderne.....	21
b. Projet concernant l'éducation des enfants.....	41
2. CONSEIL AUX JEUNES GENS.....	64
INDEX DES NOMS PROPRES ET DES ŒUVRES.....	103
BIBLIOGRAPHIE.....	108

REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur Professeur Jacques Bouchard pour toute son aide et support, qui m'ont permis de mener à bien cette étude.

Je dois mes sincères remerciements à Madame Lynda Danino, responsable des dossiers d'étudiants au département de littérature et de langues modernes de l'Université de Montréal, pour la sympathie qui m'a témoigné.

Je remercie Madame Vicky Karahontzitis pour ses conseils en informatique et pour ses recommandations technologiques.

Je souhaite remercier M. Georges Kellaris pour ses conseils avisés et pour son encouragement.

Enfin, pour leur soutien permanent, je tiens à remercier de tout mon cœur ma famille, mon mari Aristidis Moschakis et mes deux enfants Elias et Christina, auxquels je dédie ce travail de maîtrise, avec reconnaissance.

INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE DIMITRIOS KATARTZIS

a. Son époque

Il y a plus de 30 ans que C. Th. Dimaras, l'éditeur de l'œuvre complète de Katartzis, écrivait dans son introduction : « je suis obligé de livrer le plus tôt possible au public grec érudit l'héritage intellectuel de Katartzis, son édition ayant dépassé toutes les limites tolérées. Désormais, moi ou d'autres, d'autres ou moi, nous pourrons aisément entreprendre l'étude de la pensée et de l'homme, puisque il existera l'important, c'est-à-dire, l'œuvre, elle-même, à la disposition de tous ceux qui auront l'intention de l'étudier »¹.

L'édition de l'œuvre complète de Katartzis et encore plus l'édition des *Essais*, avec une riche introduction, nous permettent de mieux connaître l'homme et surtout son œuvre et sa position dans la culture grecque de son époque. Placé entre Eugène Vulgaris et Adamantios Coray, il appartient à la seconde génération des Lumières néo-helléniques «qui se caractérisent par la conscience du rapport de la culture et de la politique, car il estime que le patrimoine culturel est le véhicule de l'identité grecque et que la méditation culturelle donne des formes et du sens à la vie sociale»².

Les études sur l'époque des Lumières néo-helléniques (*L'Aufklärung* néo-hellénique) ont été abondamment illustrées et par de grands noms³.

Dans l'étude présente nous allons suivre l'évolution de ce phénomène dans les

1 Dimaras, C., Th., *Δ. Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα*, Athènes, Ermis, 1999, p.1.

2 Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon Katartzis», *La Revue Historique*, Vol. II, 2005, p.53.

3 Cf. a) Dimaras, C., Th., *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, b) Tabaki, Anna, *Περί Νεοελληνικού Διαφωτισμού, Ρεύματα ιδεών και διάλογοι επικοινωνίας με τη δυτική σκέψη*, Athènes, Ergo, 2004, c) Kitromilidès, Paschalis, «*Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες*», Athènes, Fondation Culturelle de la Banque Nationale, 1996, d) Apostolopoulos, D.G., Fragiskos, Em. N., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Βιβλιογραφία, 1945-1995*, Institut de recherches néo-helléniques, Fondation Nationale de la recherche scientifique, Université de Ioannina, Département de Philosophie, Athènes, 1998 et e) Kondylis, Panagiotis, *Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι φιλοσοφικές ιδέες*, Athènes, Themelio, 2000.

principautés danubiennes, où, les Grecs et les Roumains avaient un «cheminement commun», qui part de l'époque de la toute puissance de l'Église pour aboutir au mouvement libérateur des Lumières¹.

L'*Aufklärung* proprement dite néo-hellénique et roumaine commence en 1780. C'est alors que le prince de toute la Hongrovalachie Alexandre Hypsilantis publie le *Συνταγματίον Νομικόν περί ευταξίας, και του καθήκοντος εκάστου των κριτηρίων και των οφφικίων του πριντζιπάτου της Βλαχίας* et Iossipos Moissiodax son *Apologie*, le premier texte imprimé «qui appartient sans équivoque à l'*Aufklärung* néohellénique»².

Porteurs principaux des Lumières chez les Grecs étaient les Phanariotes, des gens nobles, prélats ou riches commerçants qui, à partir du XVIIIe siècle, participèrent à l'administration ottomane. Ils occupèrent des charges de drogman (grands interprètes) et de princes de Moldavie (de 1709 à 1821) et de Valachie (de 1716 à 1821). Polyglottes et bien informés, ils s'étaient également très fortement engagés dans le développement de l'éducation et de la culture grecque³.

Le grand ancêtre des Phanariotes, c'est Alexandre Mavrocordatos, dit l'Exaporite ou Détenteur des Secrets, Grand Drogman de la Porte de 1673 à 1699. Dans ses écrits et surtout dans ses lettres qu'il adresse à ses fils et dans ses notes qu'il a intitulées *Phrontismata* (Pensées, aphorismes), il dessinera la doctrine de cette classe nouvelle⁴.

Dix ans plus tard son fils Nicolas montait sur le trône de Moldavie. Avec lui s'ouvrait

-
- 1 Cf. Bouchard, Jacques, « L'Aube des Lumières dans les pays roumains », *La Revue historique*, Volume II, 2005, p. 31-32.
 - 2 *Ibid.*, p. 47. Voir aussi Kitromilidès, P.M., « Ιώσηπος Μοισσιόδαξ », Athènes, MIET, 2004, p. 190-200.
 - 3 Cf. a) Dimaras, C.Th., *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Athènes, Gnosi, 2000, p. 54, 130 et b) Zervos, S., *Recherches sur les Phanariotes et leur idéologie politique (1666-1821)*, vol. 1-2, Paris, 1990.
 - 4 Cf. a) Dimaras, C.Th., *La Grèce op. cit.*, notes de lecture et b) Djuvara, Neagu, *Le pays roumain entre Orient et Occident. Les Principautés danubiennes au début du XIXe siècle*, Publications orientalistes de France, 1989.

dans les Principautés danubiennes l'ère phanariote¹.

Le régime phanariote commence officiellement le 6/17 novembre 1709, lors de la nomination de Nicolas Mavrocordatos au trône de Jassy, mais effectivement en janvier 1710, lors de son arrivée en Moldavie; L'historiographie roumaine préfère dater le régime phanariote de la seconde nomination de Nicolas au trône de Jassy le 26 sept. /7 oct. 1711².

Certains historiens affirment que durant toute l'époque phanariote dans les pays roumains, ont régné des habitudes orientales et une culture arriérée ou que «l'enseignement» et tout le «schéma culturel» ont revêtu «une forme phanariote»³. K. Papanigopoulos affirme en 1903, dans son histoire de la nation hellène, qu'une plus longue présence des Phanariotes en Roumanie aurait pu conduire à «helléniser» le pays⁴.

Lors de leur intronisation, les princes phanariotes se proposaient d'apprendre la langue des autochtones et leur histoire. En fait, cependant « ils militaient pour la grécisation des principautés » inspirés par la civilisation gréco-byzantine mais aussi par certaines considérations politiques bien pondérées⁵.

Dans leurs plans, les Phanariotes estimaient que les Principautés roumaines devaient participer à la renaissance nationale des Grecs de l'Empire ottoman. Suivant la conception phanariote, les pays dominés par les Turcs auraient dû former un front commun : puisque orthodoxe sous le rapport religieux, il serait grec quant à la langue. «Les principautés auraient formé la base de cette Hellade ressuscitée, qui devrait avoir pour capitale nécessaire Constantinople»⁶.

1 Cf. Bouchard, Jacques «L'Aube des Lumières dans les pays roumains», *op. cit.*, note 8, p. 33.

2 *Ibid*

3 Duțu, Alexandru, «Explorări în istoria literaturii române», Bucarest, *Editura pentru literatură*, 1969, p. 114.

4 Duțu, Alexandru, «Lumières et préromantisme dans la culture roumaine» in *La culture roumaine à l'époque des Lumières*, coordination Romul Munteanu, Bucarest, Univers, 1982, p. 167, note 21.

5 Cf. Iorga, N., *Romains et Grecs au cours des siècles*, Bucarest, 1921, p. 52.

6 *Ibid*.

Les princes de Moldavie et de Valachie se considéraient comme les continuateurs de la civilisation byzantine et comme les protecteurs de l'Église orthodoxe et du peuple grec asservi¹.

À cause de cette conception, les princes de Moldavie et de Valachie attribuaient d'importantes subventions annuelles aux Églises, aux grands centres monastiques et aux écoles grecques des Balkans et du Proche Orient. En réalité il s'agissait du «patronage de l'orthodoxie sud-est européenne et orientale par les voïvodes roumains»².

L'hellénisme, ayant comme véhicule la langue grecque et la culture, a exercé une influence profonde sur la vie politique, culturelle et économique de deux Principautés. Le grec était la langue de l'Église, de l'enseignement et l'instrument interbalkanique des transactions commerciales et des communications. «La connaissance du grec était indispensable tant pour apprendre les principes de la foi orthodoxe que pour procéder aux transactions commerciales»³.

À l'époque de la domination ottomane le Patriarcat œcuménique était l'autorité suprême, responsable des peuples orthodoxes devant le conquérant. Dans sa lutte contre le catholicisme et la réforme, l'Église a soutenu le développement de l'enseignement et de la langue grecque⁴. Pour faire une carrière civile dans les pays roumains, la connaissance de la langue grecque était indispensable.

1 Cf. a) Nystazopoulou-Pelekidou, M. « La tradition post-byzantine dans les Principautés danubiennes », in Kitromilidès, P.M. et Tabaki, Anna, *Relations Gréco-Roumaines, Interculturalité et identité nationale*, Institut de recherches néo-helléniques, Fondation Nationale de la recherche scientifique, Athènes, 2004, p. 45 et b) Iorga, N., *Byzance après Byzance, Continuation de l'Histoire de la vie byzantine*, 1971, Ch. VI-VII, p. 130-205.

2 Cf. Theodorescu, R., *Roumains et Balkaniques*, Bucaret, 1985, p. 36, 301.

3 Cf. Darvaris, Ch.D., « Εκλογάριον γραικικόν προς χρήσιν των πρωτόπειρων της απλής διαλέκτου », Vienne, 1804, p.3.

4 Cf. a) Nystazopoulou-Pelekidou, M. « La tradition post-byzantine dans les Principautés danubiennes », *op. cit.*, p. 48 et b) Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies princières et leurs professeurs*, Institute for Balkan studies, Thessaloniki, 1974, p. 279.

Pendant la seconde moitié du XVIIe siècle on constate des efforts sporadiques des autorités roumaines pour la fondation d'écoles d'enseignement supérieur, mais « le pas décisif pour le grand essor des lettres grecques dans les Principautés » était la fondation des Académies princières de Bucarest et de Jassy, au début du XVIIIe siècle¹.

L'Académie de Bucarest fut fondée par Serban Cantacuzène (1678-1688) et réorganisée par Constantin Brâncoveanu en 1707; celle de Jassy date également de 1707 et fut fondée par Antiochus Cantemir (1695-1700, 1705-1707)². Les professeurs de deux Académies étaient presque exclusivement grecs, tels que Lambros Photiadis, Nicephore Théotokis, Iossipos Moissiodax, Constantin Vardalachos, Daniel Philippidis, Benjamin de Lesvos. Adriana Camariano Cioran rapporte que sur cinquante-quatre professeurs de l'Académie de Bucarest et trente six de l'Académie de Jassy, seuls six n'étaient pas grecs.

L'enseignement dans les Académies était gratuit et leur réputation très grande parmi les jeunes de tous les pays balkaniques. Les élèves appartenaient aux couches sociales inférieures, (enfants des marchands et des artisans). Les enfants de boyards avaient des précepteurs particuliers à domicile et cela jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle. Selon Djuvara (1989) « dans la classe supérieure il y a aussi un assez vaste réseau d'enseignement privé : dans les propriétés de campagne et même en ville, nous l'avons vu les boïars ont presque tous auprès de leurs enfants des éducateurs dont ils font profiter d'autres enfants de leur entourage : des moines ou des popes roumains pour la langue du pays et pour l'éducation religieuse, des didaskaloi grecs pour le grec ancien et le grec moderne; Enfin, de plus en plus, depuis la fin du XVIIIe siècle, des précepteurs français, ou parfois allemands »³.

1 Cf. Nystazopoulou-Pelekidou, M. « La tradition post-byzantine dans les Principautés danubiennes », *op. cit.*, p.51.

2 Cf. Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies op. cit.*, p. 20-84 et 84-121.

3 Cf. Djuvara, Neagu, *Le pays roumain entre Orient et Occident. Les Principautés danubiennes au début du XIXe siècle*, Publications orientalistes de France, 1989, p.209.

Les Académies princières étaient considérées comme les plus importantes des foyers de culture, mais des écoles d'un excellent niveau pédagogique existaient dans les régions grecques aussi, telle la Grande école constantinopolitaine, ou bien les écoles de Jannina, de Kydoniae, de Smyrne, de Chios. Là aussi, le succès et le prestige dépendent dans un large mesure de la qualité des professeurs.

Au seuil du XIXe siècle, l'enseignement dans les pays roumains, grâce aux érudits grecs et au soutien et à l'intérêt de la société roumaine, avait gagné de vastes couches sociales. «Ce développement intellectuel fut une étape décisive dans le processus de l'éveil national et de la lutte pour la liberté»¹.

Les idées des Lumières européennes et l'idéologie de la Révolution française inspiraient des idéaux moraux, humanitaires et politiques. La fréquence des mots nation, génos, éthnos conduit à la maturation de la conscience nationale. L'action révolutionnaire commence à s'exprimer en la personne de Rigas, né vers 1757 à Velestino, en Thessalie. Rigas fréquenta les milieux phanariotes de Constantinople et des principautés danubiennes. Là, Katartzis, lui enseigna le français et l'arabe².

« Personnalité parmi les plus appréciées de l'Aufklärung grecque, Rigas Velestinlis, intellectuel, homme politique, révolutionnaire, a attiré, depuis longtemps déjà, l'intérêt des chercheurs, spécialistes de l'histoire de la Grèce moderne. Ainsi, on a abordé le thème concernant les études que Rigas a faites auprès de D. Katartzis et de son cercle de Bucarest, dans la décennie de 1780, en soulignant qu'il a tiré grand profit de la fréquentation du savant juriste et linguiste que fut D. Katartzis »³.

1 Nystazopoulou-Pelekidou, M. « La tradition post-byzantine dans les Principautés danubiennes », *op. cit.*, p. 56.

2 Cf. Dimaras, C.Th., *La Grèce op. cit.*, p.26-36.

3 Cf. a) Coumarianou, Catherine, «Rigas Pheraios. Un nouveau bilan de la recherche», *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 319, 1998, [En ligne], mis en ligne le: 11 mai 2006.

Le savant de Valachie, Katartzis, croyait à l'encouragement de l'étude systématique des langues parlées par les peuples balkaniques soumis au joug ottoman. Cette conception, loin d'être exprimé au seul plan théorique, « fut bel et bien appliquée par les hégémons phanariotes »².

b. Sa vie

Phanariote, homme de lettres, penseur distingué de la langue grecque moderne, dans un siècle éclairé, comme le dix-huitième siècle en Grèce, il a commencé à écrire à l'âge de soixante ans et il a cessé de le faire quelques années plus tard. « C'est entre 1783 et 1796 que Katartzis se voue à l'écriture et dès 1790, il atteint l'apogée de sa renommée, étant considéré par ses contemporains comme le mécène des savants de Valachie »³.

Dimitrios Panagiotakis était le fils de Photios, médecin, qui était au service de Constantin Mavrocordatos, haut fonctionnaire ottoman entre 1730 et 1769, dans les régions de Valachie et de Moldavie. En 1770, dans la grande agitation provoquée par la guerre entre la Russie et la Turquie, Katartzis est devenu Logothète et ensuite Grand Logothète, selon la volonté de l'autorité russe. Entre temps, après la guerre, il signe comme Paharnique une épigramme archaïque, publiée par les soins de Nicolas Vélaras, pour louer Alexandre Ypsilantis. Il signait ses lettres comme Dimitrios Fotiadis ou Photakis ou Panagiotakis, ses manuscrits comme Dimitrios Panagiotakis ou Dimitrios Kloutziaris. Ses contemporains

URL: <http://ahrf.revues.org/document2268.html>. Consulté le 22 août 2009, b) Argyropoulos, Roxane, «Rigas et son temps. La crise de l'Empire ottoman et l'Hellénisme moderne, XVIIIe-XIXe siècle. Velesino-Volos, 10-13 septembre 1998», *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 319, [En ligne], mis en ligne le: 11 mai 2006. URL: <http://ahrf.revues.org/document2270.html>. Consulté le 22 août 2009 et c) Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies op. cit.*, p. 447.

2 Cf. Evangélidès, Tryphon, *Η Παιδεία επί τουρκοκρατίας*, Vol. II, Athènes, 1936, p. 388.

3 Cf. a) Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon Katartzis», *op. cit.*, p. 54 et b) Stamatis, Constantin, *Lettres de Constantin Stamatis*, Paris, Émile Legrand, 1872, p.12.

l'appelaient Katartzis. Lui, signe les documents officiels de toutes les manières déjà mentionnées. Son fils et son petit-fils sont restés connus sous le nom de Katartzis exclusivement. Comme il est naturel, les descendants de Katartzis, avec le temps, se sont intégrés aux Roumains. Son petit-fils, Barbu Catargi, a été homme politique de Roumanie et on l'a assassiné alors qu'il était premier ministre de la Roumanie (1862).

Le fils de Photios, alors, Dimitrios, a épousé la fille d'une famille des plus distinguées du pays. Le nom Katartzis provient de la famille de sa femme.« Vivant en Valachie, où il remplit de hautes fonctions, apparenté par sa femme à la noblesse autochtone, Katartzis est un Phanariote adapté, connaissant la culture roumaine et les méthodes d'enseignement pratiquées à Bucarest ou à Jassy et occupant un poste important dans la justice valaque¹. De ce mariage un fils est né, Stéphane. Les intérêts pédagogiques et didactiques de Katartzis paraissent en grande relation avec l'éducation qui a voulu donner à son fils : dans les années 1783 il mentionne qu'il lui a enseigné le français. *La grammaire de la langue grecque moderne ou naturelle* (1787) très probablement avait comme but l'enseignement de son fils.

«La personnalité de Katartzis est de celles faites pour exercer une sorte de fascination particulière sur les historiens littéraires»². C'est une personnalité intéressante entre toutes, et non seulement pour la culture grecque. En effet, puisque son activité s'était développée en Valachie, il a eu l'occasion de connaître à fond la culture roumaine également.

Nous supposons que Katartzis est décédé vers la fin de l'année 1807, vers l'âge de soixante-dix ans.

1 Cf. Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια*, Athènes, Ermis, 1974, p.111.

2 *Ibid.*, p. 112.

c. Son œuvre

Avec Dimitrios Katartzis commence un chapitre nouveau de l'histoire de la langue grecque. À partir de ce moment- là on peut, selon Dimaras, parler de «démoticisme» en tant que doctrine linguistique constituée¹.

«L'écrivain Dimitraki Katartzis est un cas de la tendance générale de la caste des Phanariotes, à laquelle il appartenait; pourtant nous avons ici, en plus, l'application consciente et voulue d'une doctrine qu'il développe dans plusieurs de ses ouvrages : signalant les précédents qu'on trouve dans les langues anciennes et les langues modernes de l'Europe occidentale, il conseille d'assimiler les termes étrangers et pour sa part, il apporte sa contribution en puisant dans les langues qu'il connaît, à savoir le turc, (le persan et l'arabe) et le français. La même procédure est indiquée par lui dans l'utilisation du grec ancien pour l'enrichissement du grec moderne»².

Ses arguments linguistiques sont fondés sur les lois de l'évolution des langues. Katartzis suit fidèlement les grammairiens et philosophes français contemporains³. C'est pourquoi dans la préface de son traité « Connais-toi toi-même » il reprend l'argument caractéristique de son siècle des Lumières déjà évoqué par Moisioudax en 1781, sur les langues nationales. Il ajoute que les Français et les anglais cultivent leur propre langue⁴.

Pour rendre possible l'application de sa théorie linguistique, Katartzis a écrit une *Grammaire de la langue naturelle (Γραμματική της φυσικής γλώσσας)*.

Il a commencé à écrire systématiquement vers le 1783. Il a écrit un livre de pédagogie pour les enfants grecs et roumains aussi bien pour ceux qu'ils s'instruisaient à

1 Cf. Dimaras, C.Th., *Ιστορία op. cit.*, p. 197.

2 Cf. Dimaras, C.Th., *La Grèce op. cit.*, p. 26.

3 Cf. Dimaras, C.Th., *Η γλωσσική θεωρία του Δ. Καταρτζή*, Athènes, 1939-40, p. 229.

4 Cf. a) Dimaras, C. Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα, op. cit.*, p.333 et b) Dimaras, C. Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια, op. cit.*, p. 54.

l'école que ceux qui avaient des professeurs particuliers, mais il semble que cet ouvrage, demeuré inédit, n'a été que faiblement diffusé et n'a été connu que par un petit nombre de professeurs¹. L'auteur de l'essai s'adresse aux Grecs ainsi qu'aux Roumains, sans distinction. Il prescrit les mesures qu'on doit appliquer à l'éducation des enfants grecs ainsi qu'à celle de Jassy et toutes les écoles grecques.

En 1791, après avoir représenté pendant quelques années de façon décisive et efficace l'esprit du despotisme éclairé chez les Phanariotes, il révisé sa ligne de conduite : il abandonne à regret ses idées sur la langue et se rapproche du purisme linguistique. Celui qui s'était déclaré adversaire de la langue savante (langue qui était impuissante à transmettre des notions nouvelles au peuple peu scolarisé) et qui avait établi tout un système d'éducation, d'instruction et de vulgarisation basé sur la langue populaire et construit selon l'esprit de l'Encyclopédie! Nous ne connaissons pas les détails de ce revirement, mais il semble être en rapport avec les changements de l'ordre politique qui se produisent en Valachie où vivait Katartzis².

Ses œuvres, dans l'ordre chronologique, tant que possible, sont les suivantes:

1. Projet sur le fait que la langue grecque moderne, à l'état parlé et écrit, possède de la mélodie dans la prose, du rythme dans la poésie, de la passion et de la persuasion dans sa rhétorique. Qu'elle est telle que la langue grecque ancienne, meilleure en tout que toutes les langues. Et que sa culture et la composition des livres dans cette langue constituent l'éducation générale et complète de la Nation.
2. Projet de l'Éducation qui s'adresse aux enfants grecs et valaques.
3. Introduction pour les deux précédents : «Aux lecteurs des présents essais, salut»

1 Cf. Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα, op. cit.*, p. 24-71.

2 Cf. Dimaras, C.Th., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, Ermis, 2002, p. 249.

4. Conseil aux jeunes gens comment tirer profit sans dommage des livres français et turcs; quelle doit être leur étude en tant que telle?
5. Traduction des œuvres de Réal de Curban (il avait traduit deux volumes, comme lui-même mentionne).
6. Longue introduction pour le premier volume, où il expose une théorie à propos de la traduction (1784) sous le titre : «Au lecteur».
7. Éloge du philosophe.
8. Trois travaux, non conservés.
9. Essais : Discours concernant la nécessité d'avoir des professeurs de langue grecque moderne.
10. Discours «connais-toi, toi-même».
11. Grammaire de la langue grecque moderne.
12. Grammaire de la langue grecque ancienne dans la langue naturelle des enfants.

Sa langue souvent suit « les méandres » de sa pensée, chose qui rend son expression difficile, sa phrase, souvent, très complexe.

Son œuvre n'a pas eu une grande influence, parce qu'elle est restée inédite. Mais son rayonnement personnel était remarquable chez les représentants du renouvellement de la Nation Grecque, comme Rigas Velestinlis, Grigorios Constantas, D. Philippidis. Son lien avec la langue grecque est ininterrompu, dans la tendance la plus intense du rénovateur Phanariote vers la mise en place générale de la démotique.

d. Sa théorie

Katartzis se trouve devant une réalité : la réalité de l'éducation de son temps. La

culture classique, représentée par le grec ancien et le latin y tient une place importante. Il voit que les jeunes passent la plupart de leur temps à apprendre la langue grecque ancienne, chose peu utile puisque le monde grec moderne doit s'aligner sur les réussites occidentales. Il condamne cette perte de temps dans l'éducation des jeunes qui était analogue du celle des écrivains «quand ils essaient écrire dans un idiome autre que leur langue naturelle»¹.

«La langue grecque ancienne et la langue grecque moderne sont deux langues différentes». Mais il «honore la langue grecque ancienne (mère de la langue grecque moderne) jusqu'à l'idolâtrie. Il recommande alors son étude de toute son âme »².

«Nous devons écrire la langue que nous parlons comme font maintenant les Français, les Anglais et toutes les Nations civilisées de l'Europe»³. En plus, les utilités culturelles et politiques dictent le besoin d'étudier les langues étrangères, telles que le français ou l'anglais et aussi le turc.

Il est persuadé que le monde grec moderne possède l'essence de *génos* et de la cité. Il soutient alors la théorie de l'unité diachronique de l'hellénisme moderne avec l'hellénisme du Moyen Age et de l'hellénisme ancien. «Le grec (Romios) descend de Périclès, de Thémistocle et d'autres Hellènes, ou de parents de Théodose, Bélisaire etc »⁴.

Nous constatons que les idées de Katartzis nous conduisent dans le monde des Lumières, avec lequel Katartzis a des liens spirituels mais aussi bibliologiques. Sa théorie à propos des passions de l'enfant nous ramène à Rousseau et surtout à Bayle ou à La Rochefoucauld, mais aussi à un article de l'Encyclopédie, écrit par D'Alembert et à une œuvre écrite sous les instructions de l'Impératrice de la Russie Catherine La Grande,

1 Cf. Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα, op. cit.*, p. νε'.

2 Cf. Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια, op. cit.*, p. 11.

3 *Ibid.*, p. νδ, ωε'.

4 *Ibid.*, p. νθ', p. 46.

«*Système complet de l'éducation publique, physique et morale...dans les différents établissements ordonnées par sa majesté impériale Catherine II...* » par M. Betzky, traduits en français par M. Clerc, Neuchatel, 1777.

«À la lecture de ses écrits, on a l'impression qu'il est préoccupé par le rôle de *l'honnête homme* à l'aise dans la pratique de la philosophie et les sciences avec son esprit curieux de tout. Ouvert à la pensée française, mais novateur et conservateur, ce qu'il veut éviter c'est la mise en doute de la religion et l'embrasement de l'athéisme. De ses ouvrages moralistes, clairs et précis, avec une démonstration qui se déroule parfaitement logique et didactique, il ressort qu'il sait la valeur des mots»¹.

Ses lectures sont dirigées par des préoccupations d'ordre rationnel. Il ne veut pas de beaux livres; tout ce qu'il demande c'est que les livres enseignent. Il recommande aux jeunes uniquement des ouvrages méthodiques; les autres il faut les laisser pour plus tard. Il ne faut pas traduire des livres agréables: ni romans ni poésie : ce qu'il faut, c'est toujours et uniquement des connaissances, en premier lieu, dont ensuite nous pourrons faire des idées.

Son premier souci était l'éducation. Mais, sans ralliement à la réalité linguistique actuelle², on ne peut pas avoir d'éducation. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, on accordait une grande importance aux méthodes pédagogiques pratiquées en occident. L'intérêt pour l'éducation de la jeunesse est en plein ascension et les ouvrages pédagogiques se multiplient. Le revirement vers l'éducation moderne, avec le rejet parallèle des éléments inactifs et le renouvellement des éléments utiles, qui proviennent de l'antiquité, vont composer un tel programme.

À l'époque de Katartzis l'enseignement de la grammaire était très à la mode. Les

1 Cf. Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon D.Katartzis», *op. cit.*, p. 54.

2 Pour le problème linguistique, voir Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies op. cit.*, p. 501.

professeurs n'enseignaient ni l'histoire, ni les autres matières puisqu'ils manquaient de manuels en grec moderne. C'est pourquoi la nécessité d'apprendre les langues étrangères était grande.

Lui, il voulait créer un lien entre le nouveau et l'ancien, il voulait enrichir le moderne avec toute chose vivante, héritée du passé.

Le despotisme éclairé que représente Katartzis le conduit vers des auteurs plus conservateurs (que Voltaire p.ex.) ou plus discrets dans l'expression de leurs opinions.

Mais ce qui est remarquable surtout dans l'œuvre de Katartzis c'est la foi dont il fait preuve dans la valeur de l'*Encyclopédie*. «Katartzis a reçu et transmis le message de d'Alembert et de Diderot et il s'est plongé avec enthousiasme dans les volumes de *l'Encyclopédie Méthodique*»¹

Katartzis, en s'écartant de ses contemporains, fait ressortir la valeur de la pensée aristotélicienne, en suggérant de la réévaluer. Contrairement à Moissiodax, qui a fait ses études à Padoue, où il a vécu la décadence du néoaristotélisme, la fascination envers le philosophe reste intacte². Sa fidélité au Stagirite est le fruit de son éducation à la célèbre Académie Princière de Bucarest, auprès de ses maîtres Néophytos Kafsokalyvitis et Ananias Antiparos³. Cette Académie a été, tout le long du XVIe et XVIIe siècles un important foyer de la tradition néoaristotélicienne. Pourtant, c'est dans son cercle intellectuel de Bucarest que figurent les adversaires les plus féroces de l'aristotélisme de son temps : Iossipos Moissiodax et Daniel Philippidis « tous les deux, cependant, orientés vers l'étude des sciences, n'ont qu'un projet, laisser tomber Aristote pour Newton »⁴.

1 Cf. Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon D.Katartzis», *op. cit.*, p. 54.

2 *Ibid.*, p. 56 et Kitromilidès, P. M., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός op. cit.*, p. 213.

3 Cf. Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies op. cit.*, p. 290.

4 Cf. Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon D. Katartzis», *op. cit.*, p. 61.

Katartzis exprime son amertume parce que les ouvrages originaux ont été remplacé par des commentaires, (Théophile Corydalée) et il recommande leur abandon, car il pense que le mal qui a été provoqué à la nation grecque provient du fait que ces commentaires ont été enseignés dans les établissements scolaires¹.

Il est clair que le Stagirite continue à occuper une place à part dans sa réflexion, bien qu'il soit conscient du « décalage entre les valeurs des ouvrages aristotéliens et celles de l'époque des Lumières »².

Katartzis est resté représentant typique de son siècle, premier promoteur des idées encyclopédiques dans l'orient grec. Il continue son œuvre, malgré les difficultés de son époque qui l'ont conduit à abandonner la langue naturelle. Il délaisse l'action, mais pas la théorie. Son œuvre est restée inédite jusqu'à sa mort. Après la Révolution Française le revirement du temps a créé une situation qui n'était pas favorable pour lui. Les personnages qui étaient dans son entourage ont pris le chemin de l'étranger : Rigas, Kodrikas, Christopoulos. Son œuvre est restée inédite et ses idées, sous-estimées, vont passer dans les ouvrages des autres. C'est ainsi que, pour une fois encore, un effort important de réforme reste inexploité.

* * * * *

1 Cf. Dimaras, D. Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα*, *op. cit.*, p.122.

2 Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon Katartzis», *op. cit.*, p. 64.

Ce travail est fondé surtout sur les trois livres de C.Th. Dimaras, «Τα Ευρισκόμενα», éd. Ermis, Athènes 1999, «Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια», éd. Ermis, Athènes 1974, «Νεοελληνικός Διαφωτισμός», éd. Ermis, Athènes, 2002 (huitième édition) et s'est réalisé dans la ligne féconde et sous l'ombre du père spirituel que fut C.Th. Dimaras pour tous ceux qui s'occupent de la littérature grecque moderne. Dimaras «incarnait le σοφός dans la plénitude du terme : un homme dont la science s'épanouissait en sagesse» (Jacques Bouchard, «C.Th. Dimaras et la formation du néo-helléniste étranger» Athènes, 1994).

Notre travail a pour objet la traduction en français d'une grande part des «Essais» de Dimitrios Katartzis. La riche introduction du livre «Δοκίμια», les notes, le vocabulaire, la bibliographie, nous ont offert une aide énorme pour accomplir ce travail exigeant. Les renseignements offerts dans les deux autres livres étaient aussi précieux.

Notre recherche bibliographique s'est effectuée, certes, en d'autres sources sur l'époque mentionnée, mais cette recherche nous conduisait toujours au travail important et méthodique que le grand chercheur Dimaras a fait.

Nous en sommes alors très reconnaissants et nous espérons que ce travail sur les *Essais* de Katartzis, restant pour longtemps inédit, offrira un grand plaisir à tous ceux qui auraient l'intention de connaître de plus près Dimitrios Katartzis et ses idées pédagogiques modernes, même pour aujourd'hui.

Dans la traduction, les notes de Katartzis sont marquées avec un chiffre. Les notes du traducteur dans le texte sont marqués par les [], sous le texte par un astérisque (*).

1

AUX LECTEURS DES PRÉSENTS ESSAIS, SALUT!

Point n'est besoin de faire acte de modestie: ce n'est pas pour m'offrir des éloges que j'ai entrepris d'établir certains principes pour ce développement du grec moderne. J'anticipe bien sûr, d'avance, qu'on va m'accuser d'emblée; quant à l'avenir, Dieu seul le sait. Le fait que notre langue a besoin d'être cultivée, j'en avais discuté avec plusieurs personnes instruites et surtout avec mon maître bienfaiteur, feu Monsieur Nicolaos Vélaras. Tout le monde en reconnaissait la nécessité, mais personne n'osait le faire, non tant à cause de sa difficulté qu'en raison de la diffamation qu'entraînent toujours pareilles tentatives, en apparence novatrices.

Pour ma part, possédé tout entier par l'idée de faire le bien à ma patrie, j'ai voulu me faire le Protésilas* de notre campagne contre l'ignorance et j'ai osé le faire même si ce n'était pas là mon vrai métier. Sauf que, sentant le besoin d'être utile à ma Nation en quelque chose, je n'ai pensé à rien d'autre, pas même à mon incompetence; au contraire, j'ai eu l'impertinence de rassembler en des essais certaines idées qui m'ont paru convenir à ce dessein. Alors, sans plus attendre de les parfaire dans leur forme grammaticale ou littéraire, puisque ce n'est pas le travail d'une seule personne, je les ai communiquées pour donner l'occasion à ma Nation de se mettre à écrire en faisant désormais mienne une langue et ainsi de pouvoir la perfectionner, de créer des lexiques en grec moderne pour chaque science et chaque art, de pouvoir écrire ou traduire les sciences et les arts et même nos livres grecs

* Le fils d'Iphiclès de Thessalie. Il a été le premier héros grec à mourir à la guerre de Troie. Un oracle avait prédit que la première personne de la flotte grecque à sauter à terre serait également le premier à mourir. (*Iliade*, 2.695).

anciens en cette langue pour devenir à notre tour une Nation civilisée, même après les Polonais et les Hongrois. Et ensuite, de nous lancer, de nos propres forces, telles comme des forces naturelles, pour pouvoir analyser les livres grecs anciens en grec moderne et nous assimiler la culture grecque pour devenir finalement parfaits en matière de langue.

Qu'on ne vienne pas me dire que certains pourraient constater que nous écrivons déjà le grec, puisque tout le monde voit bien que nous n'avons pas de manuels méthodiques pour étudier facilement nos livres excellents, qui constituent le trésor de l'Orthodoxie et la sagesse profane.

La vérité est que les écrivains sont très peu nombreux et qu'ils écrivent seulement une lettre par année, un éloge ou un dizain et rien de plus. Même les plus doués, qui sont encore moins nombreux, n'écrivent rien du tout ou écrivent un ou deux livres pendant toute leur vie et ensuite la fatigue ne leur permet pas d'en commencer un troisième. En cela ils ont raison parce que, dans la situation où nous nous trouvons, écrire en grec ancien requiert d'énormes efforts. Le grand savant et maître de notre Nation, le sieur Eugène*, a écrit trois manuels de Logique, l'un après l'autre, avec de nombreuses années d'intervalle, jusqu'au moment de publier le troisième, son préféré. Si, pendant cette période-là, il avait voulu écrire en grec moderne, chose facile, combien de volumes n'aurait-il pas écrits, sur tant de matières dont on n'a pas idée? Combien nombreux et utiles sont les livres écrits en grec ancien par M. Dorotheos, M. Alexandre, M. Ananias, le médecin Thodorakis, M. Néophytos et M. Nicolaos Vélaras? Si ces messieurs, de même que M. Eugène, en s'inspirant l'un de l'autre, eu égard au besoin de la Nation, avaient écrit en grec moderne, étant donné le grand talent qu'ils avaient, ainsi que je les connaissais tous en personne et en particulier (excepté M. Eugène et

* Eugène Voulgaris (1716-1806): cf. Dimaras, D. Th., *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Athènes, Gnosi, 2000, p. 174-180.

M. Dorotheos, tous les autres je les ai eus d'une manière ou d'une autre comme professeurs et amis intimes), ils auraient pu nous donner un grand nombre de livres et ainsi enrichir notre Nation de leurs idées, nombreuses, excellentes, faciles à enseigner et à apprendre.

Si ces idées que j'ai pu formuler et écrire avec facilité, plaisir et rapidité dans ma langue naturelle, dans laquelle j'écris, je parle et je pense depuis ma naissance, j'avais voulu les écrire en grec ancien, j'aurais dû me battre toute ma vie sans pouvoir dire ce que je veux, ni cogiter tout ce que j'aurais voulu dire, chose que cette mienne rédaction possède tant soit peu. De nos jours, où l'on ne peut trouver peut-être dans notre Nation autant de professeurs et d'une telle qualité, comme ceux que j'ai mentionnés, il y en a cinquante fois plus qui écrivaient, le grec moderne comme moi, non pas des livres distingués et importants, comme les ouvrages de ceux déjà mentionnés, mais peut-être des choses plus utiles et plus appropriées aux besoins actuels et à l'instruction particulière et générale de la Nation.

Alors, si tout le monde acceptait de reconnaître dans le grec moderne une langue utile et propre à être cultivée et que ceux qui le peuvent prennent la plume et écrivent et consolident une telle initiative, nos écoles y auraient gagné en force et en nombre. Chaque médecin, chaque professeur privé, chaque secrétaire d'archevêque ou de notable ou même un marchand, tous ceux qui ont une pratique ou un travail, pourraient devenir écrivains. Alors, notre Nation aurait trouvé une grande consolation et chacun une grande source d'information, étant quelque chose dans le monde et non pas que tant d'érudits savants se tiennent les bras croisés et bouche cousue à attendre en deux vers ou une période, qui en vérité vont du haut de leur trépied prononcer les oracles de la Grèce sur cinq ou six maîtres, qui composent peu de livres ou des fragments ou de dizains en grec ancien, et qui se flattent de paraître des lions vraiment à leurs seules griffes; à ceux-là la plupart des gens consacrent l'amour propre de

toute la Nation et restent muets, non pendant cinq ans, mais une éternité, comme on dit, au grand dam du public et pour leur propre déshonneur, tandis qu'ils pouvaient chanter comme un rossignol, au lieu de trisser comme une hirondelle. Ce à quoi qu'on innove en cela au tant qu'on veut, je ne m'en soucis guère; il suffit qu'on se mette à écrire en prose ou en vers, même en paraphrasant qui une œuvre de grec ancien et qui autre chose. Aux gens doués d'écrire des livres techniques et méthodiques, à ceux qui connaissent les langues étrangères de traduire des ouvrages importants et à tous ensemble de faire leur possible, comme un présent que tous doivent au public, en tenant compte de ceci, comme je l'ai dit, et en se concertant cependant et en orientant leurs travaux vers le bien commun.

Alors, je le répète encore une fois, j'ai pris sur moi l'opprobre et j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour montrer comment se créent la mélodie dans la prose et le rythme dans la poésie, (parce que, moi-même, je voudrais me corriger). Efforçons-nous désormais tous ensemble de voir si ce que j'ai dit présente quelques faiblesses en tout ou en partie car je ne manquerai pas de les corriger. Continuons à écrire en prose et en vers, pour notre plus grand bien et celui du public. Reformons, ainsi que je le dis ou autrement, la manière d'enseigner dans les écoles publiques et privées et donnons une meilleure éducation à notre jeunesse, qui aura comme résultat l'éducation commune et la réussite de toute notre Nation, le bonheur de chacun d'entre nous également.

a

Projet sur le fait que la langue grecque moderne, à l'état parlé et écrit, possède de la mélodie dans la prose, du rythme dans la poésie, de la passion et de la persuasion dans sa rhétorique. Qu'elle est telle que la langue grecque ancienne, meilleure en tout que toutes les langues. Et que sa culture et la composition des livres dans cette langue constituent l'éducation générale et complète de la Nation.

La langue grecque ancienne était à son apogée jusqu'au moment où les Romains ont soumis la Grèce et encore plus tard; depuis lors, elle a commencé à déchoir et à se confondre avec la langue latine, surtout après que l'empire se soit transféré à Constantinople où, jusqu'à l'époque de Justinien [Empereur byzantin de 527 à 565], la langue latine dominait; puisque c'était elle que la chancellerie royale utilisait, de même que tous les tribunaux, inférieurs et supérieurs; et cela jusqu'à l'époque de Phocas [Empereur byzantin de 602 à 610]. À partir de là, le latin ne s'utilisa plus et à l'époque de Basile [Basile II le Bulgaroctone, Empereur byzantin de 960 à 1025], de Léon [Empereur byzantin de 717 à 741] et de Constantin [Empereur romain de 306 à 337] on a écrit les lois qu'on appelle Basiliques, dans la langue grecque ancienne, laquelle, cependant, était remplie de mots et de phrases latins et l'on présume que cela se passait aussi dans la langue parlée. Dans les provinces, la langue grecque ancienne a commencé à s'altérer, d'abord chez les Arabes et les Sarrasins, qui ont subjugué la Syrie, la Palestine et l'Égypte; ensuite les Bulgares ont réduit une grande partie de la Roumélie* et les Perses, l'Asie Mineure; et finalement les Latins et les Turcs, en dominant quelques provinces et d'autres encore, plus vastes et, pour comble de malheur, en s'emparant deux fois de Constantinople, ont éliminé la langue grecque ancienne même de la métropole

* En turc Roum Ili «pays des Romains». Nom donné par les Turcs à la partie européenne de l'Empire ottoman correspondant aux régions de Macédoine et de Thrace dans l'Antiquité (Dictionnaire Le petit Robert-Dictionnaire illustré des noms propres, éd. 1996).

de son empire. Donc, à la suite de tant de changements, les écoles ont été détruites et la Nation, sombrant dans l'ignorance, s'est modifiée, sa langue s'est, peu à peu, corrompue et elle a cessé d'être parlée avec pureté et ensuite on a oublié jusqu'à sa prosodie; et de la langue grecque ancienne, et à sa place, la langue grecque moderne s'est formée, celle que nous parlons maintenant, d'abord tout à fait barbare et ensuite quelque peu améliorée.

Que la prosodie* de la langue grecque ancienne ait été oubliée et qu'on n'en sache plus rien, tous les savants de l'Europe sont d'accord là-dessus; mais nous aussi qui descendons des Hellènes, nous n'en disconvenons point; car nous voyons les diphtongues seulement dans les livres, et la voyelle longue et la brève qui rythment tant la poésie que la prose, nous ne les prononçons pas telles quelles et nous ne pouvons pas les prononcer. De toute façon, du moins ceux qui ont étudié le turc et le persan ou encore ceux qui ont étudié la poésie arabe, peuvent sentir que la prosodie est une partie très importante de la douceur d'une langue en poésie et en prose aussi. Et les occidentaux admettent sur ce point la supériorité de la langue grecque ancienne, tant en soi qu'en comparaison avec les autres langues du monde pour sa récitation mélodique, sous prétexte que ses voyelles sont plus sonores; mais, pour ma part, rencontrant pour la première fois la longue et la brève dans le grec moderne, j'ai trouvé beaucoup d'autres raisons de sa supériorité dans son propre système, qui la rendent supérieure à toutes les langues, même à l'arabe; combien donc la langue grecque ne l'a surpassé possédant ces qualités à ce point de perfection ? La langue latine avait cette même vertu que le grec ancien, laquelle est disparue de la même manière et sa prosodie a été oubliée, ainsi qu'en conviennent tous les savants.

Aucune langue de l'Europe n'a cette vertu, en particulier les Français se plaignent de

* Cf. Lucia Marcheselli Loukas, *Έννοια της προσωδίας και ύφος του Δ. Καταρτζή*, Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης, Thessaloniki, 1992, p. 397-411.

ne pas avoir de poésie, n'ayant pas de prosodie. Et même si les Italiens et les Anglais avaient créé le mètre poétique, cela n'est pas encore devenu un apanage commun de leur langue; et «*La Jérusalem délivrée*» du Tasse et «*Le Paradis perdu*» de Milton, leurs poèmes épiques, ne possèdent pas de quantité syllabique. Les Allemands, j'entends dire qu'ils se vantent d'avoir des mètres poétiques ainsi qu'un poème héroïque, appelé la «*Messiede*», écrit par Klopstock.

Cette vertu donc et cette caractéristique de la beauté d'une langue, pour juger si elle est essentielle, examine-les en arabe, qui est la meilleure de toutes les langues contemporaines en cela et qui sans doute possède activement cette grâce et tu comprendras ce qu'il y a d'inconvenant : lis l'arabe sans les voyelles longues et brèves et tu verras que la langue perd toute sa substance.

C'est exactement cela l'erreur de ces Grecs instruits, qui, étant habitués à lire à l'école le grec ancien sans prosodie, tout de même en écrivant et en parlant la langue commune et la privent de sa beauté et de sa grâce, en supprimant toutes ses diphtongues et en ignorant complètement la quantité de ses syllabes, éléments qu'elle a reçus de la langue grecque ancienne, puisqu'elle était sa mère. Cet avantage que les occidentaux, surtout pour les diphtongues, reconnaissent comme un gazouillis, ils le lui enlèvent en corrigeant continuellement, dans l'étude plus au moins grande du grec moderne, tâchant de porter à la forme première et en le prononçant, autant que possible, sans prosodie pour le faire ressembler, soi-disant, au grec ancien, aussi pour l'améliorer; ils arrivent, en tout cas, toujours à un résultat inverse, parce qu'ils l'enlaidissent, ils changent ses traits et lui enlèvent sa substance et son naturel; pour y arriver, disons, ils se trompent grandement.

D'abord, ils s'abusent sur la raison qui prédomine dans toutes les Nations d'aujourd'hui et du passé, que l'usage est le législateur, pour ainsi dire, le souverain en

matière de langues : c'est l'usage qui légiférait et légifère autrefois et maintenant, chez toutes les Nations du monde et de l'Europe; et après avoir créé des académies pour leurs langues et après avoir arrêté la diversité de diction et le vague de la signification des mots dans leur idiome, les Européens rééditent de temps à temps leurs dictionnaires, selon l'évolution subie par un mot, quant à sa prononciation et à sa signification.

Il s'ensuit de même des changements subis par les mots du point de vue de la qualité et de la quantité, des cinq dialectes qui étaient en usage et que les Hellènes acceptaient comme légitimes aussi et dans lesquels beaucoup de nos savants ont écrit. Mais nous, comme s'ils n'étaient pas des membres légitimes de la langue grecque ancienne dans son ensemble, nous les avons éliminés de nos écoles et de notre prononciation aussi, en proclamant comme barbares tous les caractères charmants qui se trouvent le plus souvent dans la langue grecque moderne; et nous nous sommes appropriés, soi-disant, un dialecte, l'attique, auquel nous voulons faire remonter la langue grecque moderne et relever le grec ancien à un seul style et à un seul idiome, chose tout à fait impossible; et ainsi surpasser même les Hellènes, qui en avaient à tort, paraît-il, cinq, en s'en remettant à l'usage, contre lequel nous avons entrepris un combat perpétuel.

Mais les changements des mots, qui même en langue attique sont légitimes et naturelles, et les autres élégances qu'elle possède et se trouvent en grec commun, nous les considérons comme étrangères et altérées et, en aucun cas nous ne voulons les voir ou les entendre; autant donc que faire se peut, nous les rejetons en écrivant ou nous les excluons de notre conversation. Ce dernier arrive surtout chez les provinciaux instruits et moins chez les habitants de Constantinople; donc, il ne reste qu'à écouter le grec moderne parlé correctement, gracieusement et d'une façon exemplaire par les femmes de Constantinople,

lesquelles, ne mélangeant pas leur langue au jargon scolaire ni avec d'autres langues étrangères, la parlent avec toute la pureté possible et admise que la langue possède.

Deuxièmement, la langue a été inventée pour que nous échangions des idées entre nous et que pour nous nous comprenions facilement; or, cela ne se fait pas correctement et justement, si nous ne parlons pas ou si nous n'entendons pas la langue à laquelle nous nous sommes habitués et que nous avons eu l'habitude de parler et d'entendre dès notre enfance; telle est pour nous la langue grecque moderne dans laquelle nous pouvons, très aisément et sans beaucoup réfléchir, exprimer nos idées et comprendre n'importe qui fait de même; sinon nous avons de grandes difficultés pour les deux, c'est-à-dire quand nous exprimons ou entendons un concept émis d'une manière étrange à la quelle nous ne nous sommes pas habitués. C'est à cause de cela que les livres traduits en grec moderne d'autres langues ou ceux écrits directement en cette langue sont souvent difficiles à comprendre et la plupart d'entre eux, sans goût; si par hasard certains sont réussis, ils n'ont pas cette substance de la langue cultivée. Et cela parce qu'ils ne suivent pas le génie de la langue, car ils sont privés d'une théorie grammaticale commune.

Mais pendant nos études aussi, nous perdons beaucoup de temps à essayer d'apprendre une troisième langue, en plus de la langue grecque ancienne qui est notre but précédent et en plus du grec moderne qui est notre langue maternelle. Combien d'effort n'aurions-nous pas gagnés, si nous avions tâché seulement d'apprendre le grec ancien et d'écrire et de prononcer le grec moderne selon ses règles ? Il me semble qu'ainsi deux bonnes choses pourraient se produire : premièrement, nous aurions à notre étude presque un seul objet ainsi qu'il faut, le grec ancien et nous progresserions sans ambages surtout si nous le pratiquions dès le début même à le parler comme les autres Nations font de la langue latine; et deuxièmement, que

nous aurions cultivé et amélioré vraiment notre langue, comme font toutes les autres Nations. C'est-à-dire, tout en gardant l'esprit de la langue qu'ils parlent, les occidentaux, s'approprient imperceptiblement des mots de la langue latine et d'autres langues contemporaines, les Turcs des langues arabe et persane et ils les modifient chacun selon sa propre déclinaison et conjugaison et ils se les approprient et ils s'enrichissent peu à peu, chose qui est arrivée aux langues déjà mentionnées, lesquelles se sont enrichies de cette façon-là et s'enrichissent encore. A part cela, parler une langue, en désirer une autre meilleure et tenter, au détriment de la première d'en posséder une troisième, c'est quelque chose qui ne se voit chez aucune autre Nation; mais presque tous en possèdent deux, c'est-à-dire les Européens ont leur propre langue et le latin, les Turcs la langue turque et les deux autres, la langue persane et l'arabe, qui sont considérées comme une seule, comme si elles étaient au service de la première.

Personne ne pourra me dire que les Turcs possèdent la langue de l'empire qui est pleine de mots persans et arabes, comme on ne peut pas le dire des Européens, puisque leur langue est pleine de mots latins; parce que, comme on dit, s'ils ont tout cela, c'est qu'ils les ont pour les avoir transformés dans leur propre idiome, conjugaison et syntaxe et qu'ainsi ne s'agit plus de mots persans, arabes ou latins mais des mots turcs, empruntés à la langue persane ou arabe et des mots français ou italiens, empruntés au latin. En fait, un Persan, un Arabe moins, un Latin davantage, éclatent de rire et ne peuvent comprendre le mot emprunté au point où le Latin peut ne pas le reconnaître. Cela n'arrive-t-il pas avec les mots que les Latins ont, ou que nous-mêmes avons pris aux Hellènes? Donc, ce que les autres font, il me semble que nous devons le faire, nous aussi, avec le grec moderne; mais nous ne réagissons pas ainsi, parce qu'en délaissant la déclinaison, la conjugaison et la syntaxe, utilisées en grec moderne, nous tentons contrairement au bon sens, de rapprocher toutes les trois de la langue

grecque ancienne et ne pouvant y arriver, en poursuivant notre but, nous restons au milieu et ainsi se forme quelque chose que ni l'Hellène ni le Grec ne peuvent comprendre. C'est exactement cela que je dénonce; car, sans pouvoir atteindre, la langue grecque ancienne, on prive la langue commune de sa prosodie et de ses autres caractéristiques déjà mentionnées, choses si nécessaires et essentielles comme on peut le comprendre par comparaison avec les autres langues qu'il en est ainsi et comme on peut, par le sens et par l'oreille, le sentir et l'admettre.

Donc, je révère la langue commune des Hellènes libres et autonomes jusqu'à l'idolâtrie et je recommande son étude de toute mon âme; j'admire la langue des Hellènes post-classiques aussi qui se sont appelés Romains, même si elle est inférieure à la première; mais j'aime avec attachement et ravissement la langue des Grecs modernes, héritiers de deux, déjà mentionnés, comme ma langue maternelle. Mais je me sens gêné d'entendre les savants de l'Europe dire que les Grecs modernes parlent leur langue sans la cultiver; et encore heureux qu'ils ignorent que nous la persécutons au lieu de la cultiver.

Venons-en maintenant au système même de la langue grecque moderne. Celle-ci, comme j'ai déjà dit, possède sa propre prosodie, particulière, elle possède des diphtongues, elle est riche en inflexions dans son vocabulaire de point de vue de la qualité et de la quantité, elle décline les noms et conjugue les verbes, elle arrange les parties du discours de la langue selon sa singularité, elle a des expressions et des idiotismes particuliers, desquels en totalité provient ce qu'on appelle mélodie du discours en prose, rythme et harmonie en poésie, passion et persuasion en rhétorique. Au contraire, quand on change les formes sans compter la quantité de syllabes, quand on supprime les diphtongues, quand on corrige, soi-disant, les inflexions lexicales, quand on transforme la déclinaison des noms et la conjugaison des

verbes, et on modifie la syntaxe et ses idiomes, on enlève complètement même la grâce qui s'en suit de tout cela.

Et puisque tous les savants de l'Europe avouent que les Anciens ont d'abord composé de beaux poèmes en grec ancien et qu'après ils ont créé les règles de la poésie, qu'ils ont d'abord composé de beaux discours oratoires, qu'ils ont créés après l'art de la rhétorique, pareillement nous, nous ne pouvons pas donner à la langue grecque moderne les règles linguistiques que nous désirons, ni indiquer de quelle façon nous devons la parler; nous pouvons en tout cas constater sa nature, développer les règles qu'elle possède naturellement et les suivre. Donc, que nous allions des parties à la totalité ou de la totalité aux parties, la seule chose que nous pouvons faire est de les considérer dans leur relation et de les assembler; c'est-à-dire si nous prenons les parties telles qu'elles sont dans la nature de la langue, la plénitude du tout se crée, qui est la mélodie, le rythme et l'inflexion, et vice-versa. Autrement, tout se détruit et se désagrège.

La mélodie déjà mentionnée est très familière du discours grec moderne, un avantage hérité du grec ancien et complété de cette manière. En considérant la poésie que j'ai trouvée dans la langue grecque moderne, laquelle, dans n'importe quelle langue est, sans doute, plus régulière que la prose, j'ai remarqué qu'en plus de quantité des syllabes, c'est l'accent qui importe, comme je vais l'analyser ailleurs; et que dans les vers iambiques et trochaïques l'accent frappe les syllabes paires, tandis que dans l'hémistiche du vers pyrrhique de quinze syllabes, il n'y a que deux accents toniques; et que de la quantité des syllabes et de la régularité des accents dépendent le rythme et l'harmonie. J'ai remarqué la même chose dans la prose mais de manière négligée et irrégulière; car il apparaît clairement dans celle-ci aussi que la quantité syllabique et l'accent ont un certain rapport entre eux, c'est-à-dire que cela

constitue la mélodie de la prose discursive en poésie, laquelle s'appelle harmonie parfaite. Donc, aucune langue contemporaine n'a d'harmonie parfaite en poésie et de mélodie achevée en prose, comme la langue grecque moderne; parce que les langues européennes ne considèrent pas dans leurs syllabes la longue et la brève et dans leurs mots les accents; c'est-à-dire qu'elles possèdent une quantité syllabique et des accents mais que ces deux choses n'ont aucune relation entre elles. Les Turcs, les Persans et les Arabes, qui considèrent *la quantité* (a) de la syllabe sans un nom ou terme spécifique, elle a en poésie une *analogie* (b) l'une avec l'autre, mais pas en prose. En ce qui concerne *les accents* (c), qui n'ont même pas de noms, ils n'ont *de rapports* (d) non plus entre eux, ni en poésie ni en prose, les accents n'ont même pas *d'analogie* (b) avec leur quantité syllabique, mais la syllabe longue des Arabes provient, la plupart de temps, de combinaison consonantique, c'est-à-dire par position, et moins de *la quantité de voyelles* (e) c'est-à-dire par nature; en grec moderne c'est le contraire, une consonne et une voyelle sont suffisants pour former une *syllabe longue* par nature (f); et la plupart du temps. Alors, des six propriétés qui composent le rythme et la mélodie en grec moderne, il y en a trois seulement (le a, b, c) tandis que la langue arabe, si vantée pour sa prose et sa poésie n'a que deux (le a et b). Alors comment oserait-elle se comparer avec la mère de la langue grecque moderne, la langue grecque ancienne?

En ce qui concerne la mélodie, on peut conclure la même chose, en divisant les langues en deux, c'est-à-dire en langues analogues et transpositives; les analogues ont un ordre toujours semblable et une disposition des parties du discours dans leur prose, c'est-à-dire d'abord le nominatif, ensuite le verbe et finalement le complément et ce qui suit et cela toujours de la même manière. Telles sont toutes les langues orientales et occidentales. Mais la langue grecque ancienne, la langue latine et la langue grecque moderne ont une autre

particularité et elles sont transpositives et n'ont pas en vertu d'une première, deuxième et troisième position, aucun ordre dans l'arrangement des parties du discours mais ces parties se mettent ainsi qu'ils conviennent mieux à l'oreille, c'est-à-dire la même partie en premier ou après, sans que le sens du discours ne change toujours; c'est donc grâce à cette transposition admirable, que se produit la mélodie. Ainsi donc, en suivant l'ordre de la syntaxe, l'Arabe et les autres mettent chacun ce qu'il faut mettre en premier, en deuxième et en troisième toujours, sans faire attention si elles s'accordent ou ont une analogie avec l'ensemble dans la phrase, mais ou bien le premier est un dissyllabique ou polysyllabique et les autres pareillement, ils n'ont rien d'autre à faire que les enfilel l'un après l'autre, sinon ils confondent le sens dans la période. Au contraire l'Hellène, le Latin et le Grec moderne ne peuvent pas mettre un mot dissyllabique là où il fallait un trissyllabique; et ils n'osent pas composer un mot oxyton là où il en fallait un mot baryton; et finalement, ils ne peuvent pas mettre un mot spondée là où il en fallait un pyrrhique parce que cela s'entend bien ou mal à l'oreille. C'est cela la mélodie et son contraire.

Donc cette transposition, les autres Nations se le sont appropriée seulement dans leur poésie, mais non en ce qui concerne leurs accents; puisque les accents n'ont d'analogie ni entre eux ni en ce qui concerne la quantité de syllabes. On conclut donc, à bon droit, comme je l'ai déjà dit, que la poésie grecque moderne est plus parfaite en ce qui concerne l'harmonie, parce que justement elle a une quantité relative de syllabes et un accent régulier sur autant des syllabes; et que sa prose, alors que la syllabe par rapport à la syllabe et l'accent par rapport à l'accent ont le même ordre et presque la même analogie, mais aussi l'accent et la syllabe entre eux, même s'ils sont moins réguliers et non pas comme en poésie, ils comportent néanmoins un certain rythme qui s'appelle mélodie; donc, la prose grecque

moderne par rapport aux autres langues est empreinte de poésie, une caractéristique de sa mère, divine et inimitable, la langue grecque ancienne; c'est pourquoi j'ai raison de la considérer comme une seule langue mais transformée, et il n'est pas tout à fait absurde de l'appeler le sixième dialecte de celle-là.

Considérant que les Européens sont unanimes à louer la supériorité absolue et relative du grec ancien quant à la clarté (selon leur dire) de ses voyelles, je désirais comprendre cette raison qui, étant générale, ne pouvait pas me renseigner, et je désirais trouver d'autres raisons encore, si l'une n'est pas suffisante, de sa supériorité. Je disais que c'est à moi de résoudre cette question, puisque je descends des Hellènes; mais malgré mes efforts, je n'ai rien pu comprendre directement du grec ancien, jusqu'au moment où j'ai fait l'analyse de ma propre langue à laquelle je suis habitué dont le sentiment influence la prosodie : c'est alors que je suis parvenu à dissiper l'illusion et l'énigme et que j'ai conclu que les Hellènes avaient cette mélodie, plus parfaite. Voilà donc la supériorité de leur langue prouvée par son propre mécanisme, par le moyen du système de la langue grecque moderne qui est claire pour nous; et voilà un des biens de ma peine et de mon présent discours qui, même s'il reste le seul, est susceptible de me satisfaire. Mais la bonne opinion que j'ai de ma Nation me procure de grands espoirs que celle-là va tirer grand profit de mon entreprise.

Puisque d'une telle élaboration de la langue grecque moderne il appert que, comme nous l'avons dit, le rythme et l'harmonie en poésie et la mélodie en prose ne sont pas une chose douteuse, mais une nécessité conséquente, que dans un tel dialecte la passion et la persuasion s'en suivent en rhétorique; puisque, même quand nous entendons cette langue à laquelle nous sommes habitués, à notre manière de la comprendre sans même y prêter beaucoup d'attention et sans être entravés par des mots, des phrases et des idiomes que nous

ne connaissons pas, notre esprit en saisit tout à fait le sens et c'est alors que se mobilisent les passions que le discours veut y mobiliser; chose qui ne peut se produire quand notre attention se disperse et que notre compréhension interrompue par mille obstacles, c'est-à-dire par des mots, des phrases et des idiomatismes inhabituels, lesquels ne sont plus aptes à émouvoir notre âme vers la tristesse ou la joie, la colère ou l'affabilité.

Proposons quelques principes concernant la langue grecque moderne:

a) Chaque voyelle, diphtongue et consonne se prononcent et s'écrivent selon sa propre valeur, que l'usage séculaire et commun lui a donnée; c'est-à-dire: pitera (*πίτερα*) et non pas pityra (*πίτυρα*); pyano (*πιάνω*) et non pas pi-ano (*πιάνω*); threfo (*θρέφω*) et non pas trefo (*τρέφω*).

Ainsi faisaient les Hellènes en écrivant, ainsi font maintenant beaucoup d'autres Nations, mais celles qui écrivent d'une manière et prononcent d'une autre, suivent toujours et ont comme base la prononciation commune, sauf qu'elles écrivent différemment, en voulant -disons- sauvegarder l'étymologie des mots, chose qu'en même temps elles reprochent comme élément barbare, mais sans faire de réforme parce qu'elles prennent- disent-elles, en considération le grand nombre de livres qu'elles possèdent, inconvénient que nous, Dieu merci, n'avons pas.

b) Chaque syllabe se prononce selon la quantité que l'usage commun lui a donnée, c'est-à-dire que la syllabe longue est longue et la brève, brève; p. ex. kyara (*κυαρά*), deux syllabes longues et non pas kyria (*κυρία*), trois syllabes brèves; dans me ftanei (*με φτάνει*); la syllabe ta (*τα*) est brève et non pas me fthanei (*με φθάνει*), la syllabe tha (*θα*) est longue.

Ainsi faisaient et font toutes les Nations qui possédaient et possèdent une quantité

syllabique; et celles qui n'en ont pas, elles le regrettent. Nous, nous l'avons toujours eue. Et par notre ignorance, nous allions la perdre; maintenant que nous le savons, nous sommes incités par la parole et le sentiment à la sauvegarder.

c) Chaque mot se prononce comme l'usage l'a imposé et l'habitude que nous avons de le prononcer, et il s'écrit tel quel; c'est-à-dire : *keri* (*κερί*) et pas *kirion* (*κηρίον*); *mati* (*μάτι*) et pas *omation* (*ομμάτιον*).

Donc, nous devons observer les inflexions des mots que possède la langue grecque moderne, c'est-à-dire le pléonasme, l'aphérèse et ainsi de suite comme des variantes légitimes qui existent dans tous les dialectes grecs et par conséquent dans le sixième aussi.

d) Chaque mot s'accentue comme nous en avons communément l'habitude, c'est-à-dire *mètria zesti* (*μέτρια ζέστη*) et non pas *metria zesti* (*μετρία ζέστη*).

Autrement son analogie avec les syllabes et avec les autres accents change.

On conclut de ces quatre principes que les parties flexionnelles du discours doivent se modifier selon le génie de la langue, de même que les indéclinables doivent rester tels quels, comme il a prévalu de les appeler communément.

e) Chaque mot qui se termine par une voyelle est suivi d'une consonne au mot qui suit; c'est-à-dire *kala kameis* (*καλά κάμεις*).

Son contraire produit un discours relâché à la parole : c'est-à-dire *megali yperifania* (*μεγάλη υπερηφάνεια*). Sauf, quand il y a une analogie accentuelle, il se produit alors la séquence des voyelles en deux mots; c'est-à-dire *megali eparsi* (*μεγάλη έπαρση*).

f) Chaque mot qui se termine par une consonne, une voyelle le suit à l'autre mot : c'est-à-dire *ekeinos eipe* (*εκείνος είπε*).

Quand cela ne se produit pas, mais que d'autres consonnes suivent, il se produit une

cacophonie; c'est-à-dire *ekeinos grafei* (*εκείνος γράφει*), *ekeinos gela* (*εκείνος γελά*).

g) Les syllabes varient et se mêlent et quelques-unes sont longues et d'autres brèves, lesquelles se contrebalancent entre elles, comme on peut le comprendre dans la langue grecque moderne.

Lorsque beaucoup de syllabes consécutives sont brèves ou longues, le discours est ralenti ou précipité. Mais concernant cette variation on ne peut pas donner de règle sans une grande application et étude particulière; sauf que, ce que nous pouvons dire pour le moment est ceci : puisque la poésie grecque ancienne n'a pas plus de quatre syllabes longues comme dans le double spondée et plus de quatre brèves consécutives comme dans le procélesmatique, c'est dans cet intervalle que nous pouvons, nous aussi, évoluer.

h) Les accents ont un intervalle moyen entre eux, en n'étant ni très rapprochés ni très espacés; mais ils ont une analogie d'abord entre eux, ensuite selon la quantité des syllabes et finalement selon la suite des voyelles qui se trouvent à la fin d'un mot et au commencement de l'autre.

Et de définir cela est impossible à l'improviste comme le précédent; pourtant en y mettant une limite à quatre syllabes consécutives où l'accent du grec moderne peut remonter, nous pouvons évoluer dans cet intervalle tout comme pour les accents et de même dans les syllabes. Et les Hellènes, là où ils avaient l'accent à l'antépénultième, alors que la finale était longue, ils dépassaient la troisième syllabe, qui était la limite habituelle de l'accent. Les Anglais ont l'accent sur la sixième syllabe.

Conformément à ses derniers principes nous composons les parties du discours selon notre habitude commune; il s'ensuit une syntaxe transpositive de laquelle découle nécessairement la mélodie. Voilà le génie du discours grec moderne.

Ces propositions obvies, indémontrables, elles ont toutes les caractéristiques de la clarté; et celui qui voudrait les réfuter, qu'il aille s'enquérir auprès d'Aristote pour savoir ce qu'il pense de ceux qui réfutent des principes. Mais pour que la langue soit cultivée, selon les principes déjà mentionnés, il faut créer une école proprement grecque moderne ou qu'elle s'unisse aux écoles grecques anciennes déjà existantes; où il doit y avoir une grammaire grecque moderne, un dictionnaire dans lequel on pourra trouver la prononciation des lettres et des mots; il faut déterminer l'orthographe selon la prononciation de la Nation et surtout selon celle des habitants de Constantinople, qui habitent la métropole de la Nation et qui ont cette préséance justement, comme l'ont presque dans toutes les Nations, les habitants de la métropole sur les habitants des provinces.

Moi, en ce qui concerne l'orthographe, j'ai suivi le grec ancien et j'ai utilisé le trait depuis longtemps hors d'usage, pour unir deux voyelles et créer ainsi une diphtongue; j'ai utilisé l'apostrophe là où il paraît qu'une voyelle s'élide, sauf que, puisque sa prononciation ne disparaît pas totalement, je n'ai pas pu l'élider complètement; je l'ai donc noté au-dessus de l'apostrophe et j'ai ainsi facilité la prononciation, parce que je suppose que cela se faisait ainsi en grec ancien et le *te* (*τε*) dans le mot *temenos* (*τέμενος*) avait une différence du *t'e* (*τ'ε*) de *met'eme* (*μετ'εμε*), c'est-à-dire qu'il ne restait rien d'inexprimé par l'orthographe, quelque précise qu'elle fût; et par ailleurs on doit avouer que la prononciation dans n'importe quelle langue ne peut être représentée exactement. Ajoutons qu'il y a des endroits où, si la voyelle s'élide, on ne peut distinguer la personne du temps verbal ou le cas du nom et d'autres éléments nécessaires pour la compréhension. J'ai constaté que les Hellènes enlèvent la lettre **n** où elle ne se prononce pas; moi aussi, je l'ai rejetée, là où elle ne se prononce pas en grec moderne.

Dans le dictionnaire que nous avons mentionné, il faut préciser les sens principaux et séparer les sens figurés des mots; il faut décrire les différents usages du mot, comme s'il s'agissait de termes scientifiques ou artistiques; il faut exposer les phrases et proverbes selon la place d'un mot; Il faut choisir quel mot est noble et se trouve dans un discours soutenu, quel mot se place seulement dans une conversation familière, quel mot est régional, quel mot est un double, quel mot n'est pas convenable, quel mot est emprunté à d'autres Nations et est devenu recevable par l'usage.

En France, une école pareille de langue française a été créé pour la première fois en 1636 et seulement soixante ans après on a fait le premier dictionnaire; et de vingt en vingt ans presque ensuite, on en a fait trois autres, jusqu'à nos jours, selon les changements que la langue a subis, parce que cela est une conséquence nécessaire d'une langue vivante. On ne peut cependant craindre un tel retard dans la culture de notre langue; car la langue grecque moderne, Dieu merci, n'est pas dans la situation où était la langue française, quand les Français ont créé leur première école. Mais seule la nature de notre langue lui donne une distinction et une supériorité vis-à-vis du français; et de plus l'exemple de celui-ci peut nous conduire à faire de même pour notre langue en moins de temps.

Pendant que notre langue est cultivée dans une telle école comme déjà mentionnée, on pourrait enseigner d'autres arts libéraux et des sciences, qu'on peut acquérir du grec ancien et du français très facilement et les rédiger en notre langue que tout le monde peut comprendre aisément avec l'aide minimale d'un professeur ou d'un guide et très souvent seulement avec le concours d'un homme instruit; et ainsi les connaissances peuvent devenir communes à toute la Nation pour qui la langue grecque ancienne est un obstacle perpétuel comme l'était pendant des centaines d'années, la langue latine en Europe; ainsi, lorsque chaque Nation s'est

mise à cultiver en toute chose sa propre langue, et à étudier les sciences et les arts dans sa langue, tout est devenu en quelque sorte commun et ainsi chaque Nation s'est éclairée, tandis que le latin est resté la langue des savants seulement, comme la langue grecque ancienne pourra le rester elle aussi. Et il me semble qu'il en sera ainsi pour son plus grand honneur et progrès parce que bien qu'elle soit unique, elle n'a pas le meilleur sort partout, parce qu'on ne la lit pas dans sa totalité, dans toutes les sciences et tous les arts mais dans très peu de domaines incomplètement et imparfaitement. Ajoutons que son charme va augmenter à mesure que le nombre des lecteurs augmente, avec la multiplication des gens lettrés. Remarquons, je vous prie, le latin : en Hongrie et en Pologne, le latin est la langue prédominante et c'est là exactement qu'il n'y a aucun progrès dans leur langue et dans les autres connaissances; dans les autres pays où les langues locales prédominent, le latin et toutes les autres connaissances progressent et là, de temps en temps, paraissent d'excellents écrivains latins comparables à Cicéron.

En prêtant attention à ce que j'ai dit, c'est-à-dire à la nature même de la langue grecque moderne et à sa comparaison avec les autres langues que je connais tant bien que mal, j'ai rédigé les principes de la grammaire et j'ai imaginé la quantité de syllabes en grec moderne, par conséquent en poésie et j'ai eu nom des œuvres particulières que je vais, tout ensemble, soumettre au jugement des nos lettrés et à l'étude des gens de goût. Je ne prétends pas que tout cela est parfait et irréprochable, parce que cela demande des dizaines et des centaines d'années et cela demande un grand nombre d'excellents écrivains aussi. Moi, je n'ai que l'utilité semblable aux jeunes Hollandais qui, en s'amusant avec des lunettes dans l'atelier de leur père, lui ont donné l'idée d'inventer le télescope et lui, il a fourni l'occasion aux savants de le perfectionner.

Je recommande donc, avec beaucoup d'effort ce travail aux hommes instruits et puissants de notre Nation, afin qu'ils le mettent en pratique et ils verront dans le public le profit qu'ont vu tant et tant de Nations Européennes, en cultivant leur langue et en étudiant les arts et les sciences dans leur langue; je ne crois pas qu'il existe un seul homme, qui ne désire autre chose pour sa propre Nation, mais in combe aux savants et aux puissants de la réaliser.

Je prie ces derniers de ne pas délaissier mon œuvre, ni comme les fables de Phèdre* ni comme le poème héroïque de Milton qu'on ne compte pas pour rien pendant de longues années pour qu'il soit prisé par la suite. Car je ne suis pas, dieu merci, désespéré que la culture de notre langue ne se réalise jamais; et quand cela arrivera, ce sera avec les mêmes principes: comme le moindre changement que la langue va subir désormais ne pourra pas en changer les principes en un temps où s'est produit un si grand changement de la langue grecque ancienne à la langue grecque moderne, il a gardé les mêmes principes généraux pour les deux. Incombe alors à chacun de montrer sa bonne volonté, afin que cette œuvre importante se réalise un peu plus vite, pour avoir ainsi un résultat encore plus rapide.

Il faut savoir aussi, que si quelqu'un trouve faibles d'emblée ses mots et ses principes, qu'il sache que ce ne sont pas les seules qui renseignent, mais que la sensation renseigne d'avantage; puisque, ce dont il est question, c'est à un son qu'on prête attention d'abord à un tel son et ensuite à son sens; tout comme en dépit de toutes les raisons de l'harmonie, on n'apprend pas la musique sans faire de longs exercices de vocalise et lorsque on arrive à connaître les plaisirs de sa voix, en distingue aussi les raisons ; Ainsi en est-il du son articulé, il faut d'abord s'exercer et ensuite comprendre ses sens. La musique n'est pas inexistante

* Fabuliste latin d'origine thrace. Il a rédigé un recueil intitulé « Les Fables ésopiques de Phèdre, affranchi d'Auguste» Il compte cinq livres qui contiennent 135 fables versifiées.

parce qu'on n'a pas de plaisir à la pratiquer et qu'on n'en connaît pas les sens. De même que la grammaire, qui est une logique du son articulé, et sa pratique n'est pas inexistante parce qu'on l'ignore et qui plus est notre présent discours qui est la partie analytique d'une telle logique.

Donc : puisque la culture de notre langue est nécessaire et personne ne dirait le contraire et que cette culture ne peut se réaliser de meilleure manière que celle que nous avons montrée (comme nous l'avons fait remonter, nous semble-t-il jusqu'à ses éléments) mettons-nous à l'ouvrage et nous allons ainsi tous trouver un avantage commun. D'abord nos savants peuvent ainsi écrire avec une grande facilité, chose qu'ils ne peuvent faire en grec ancien, qui n'est pas en principe leur langue habituelle et ainsi être de nouveau savants et fameux, comme s'ils écrivaient le grec ancien aussi, mais que leurs œuvres soient conformes à l'élégance hellénique. Voyons combien de livres ont écrit le maître Dorotheos [Lesvios], le maître Eugène [Voulgaris] et d'autres. Certainement ces deux maîtres ont écrit très peu, dans la mesure de leurs forces, alors que, comme [Diogène] Laërce nous informe combien d'ouvrages a écrit chaque sage, et comme nous en informe les ouvrages des philosophes européens actuels; le catalogue de volumes de ceux-ci et de ceux-là formerait un livre entier. Cela ne provenait et ne provient que de la facilité qu'avaient et qu'a chacun d'entre eux d'écrire la langue qu'il parle et laquelle, s'il ne peut toujours comprendre, et non pas dans celle acquise par l'étude et qu'il ne peut comprendre seulement quand il l'écrit. Ainsi les Hellènes écrivaient facilement la langue qu'ils parlaient et dans laquelle ils réfléchissaient toujours avec une grande facilité; et non pas seulement avec facilité, mais aussi avec grâce et substance. Dites-moi, qu'un de nos savants d'aujourd'hui ait soudain une idée, un argument puissant, une boutade, sans le noter tout de suite, ainsi que cela lui vient à l'esprit, mais qu'il

veuille le traduire, qu'advient-il? Ils perdent leur force et leur substance; comment pouvoir exprimer ce sens à l'improviste, comme l'a exprimé Platon et une boutade comme l'a dit Lucien, s'ils les ont vraiment dits? Même s'il en a l'habitude, il ne peut pas se souvenir de tout, il doit prendre un livre ou un dictionnaire; voilà la difficulté et après cela la paresse s'ensuit inévitablement. Puisque chaque rédaction que nous faisons en grec ancien est une sorte de traduction que nous faisons du grec moderne que nous comprenons toujours vers le grec ancien que nous comprenons seulement quand nous prenons la plume pour écrire, ainsi donc, toutes les traductions sont toujours difficiles et inférieures en beauté aux œuvres écrites par les érudits dans la langue qui parlent et dans laquelle ils pensent toujours, et telle est la langue que tous apprennent de leur mère et de leur père et qu'ils perfectionnent avec l'étude et pendant toute leur vie. Si nos savants font cela, ils peuvent traduire très facilement du grec ancien et d'une langue européenne toute connaissance, ils peuvent aussi écrire de même beaucoup de bons livres et en faire bénéficier tout le monde en général. Mais personne n'ose le faire, parce que ce style d'écriture paraît indigne puisque tout le monde le parle et qu'il n'est pas sans goût; qu'il soit certain et conforté que plus on le cultive plus il s'améliore et atteint une perfection que notre esprit ne peut imaginer; quelque chose qu'on peut comprendre à l'exemple d'autres langues : comment le turc et le français ont commencé et à quel point de perfection ils se trouvent maintenant? Ensuite, si cela ne peut se réaliser, mieux vaut avoir des livres en langue vulgaire, comme mentionnée, et de savoir par eux l'état passé et présent du monde dans lequel nous vivons, même dans n'importe quelle autre langue vulgaire, même en langue tatare, plutôt que de ne rien savoir, car nous voulons tout savoir du grec ancien seulement, une langue dans laquelle tout le présent est absent, dont la connaissance est plus nécessaire que l'antiquité qui n'intéresse que les savants. En second

lieu, les savants vont en profiter en voyant dans notre langue commune des choses qui ne sont pas capables de voir par eux-mêmes en grec ancien ou dans les autres langues ou les comprendre par eux-mêmes. Enfin, s'il y a beaucoup de bons livres différents en langue commune, le public peut tirer profit des livres qu'il comprend certes de notre sainte écriture, comme il en est déjà dans les Nations de l'Europe septentrionale. Par conséquent, les connaissances en viennent à toucher le corps de toute la Nation, chose qui s'appelle éducation générale de la Nation et progrès commun. Appliquons-nous donc tous d'une seule voix pour tirer profit de notre bien en général, lequel est et doit être pour nous tous une grande motivation de redevenir une Nation civilisée et enviée, dans la mesure où nous pouvons nous rapprocher de la culture de nos ancêtres.

b

Projet concernant l'éducation des enfants grecs et valaques, qui doit se faire conformément à la raison dans les écoles publiques et privées.

C'est sujet de perplexité et d'inquiétude communes le fait que l'école de saint-Savvas ne fait aucun progrès après tant de dépenses d'année en année. J'ai entendu la même chose à Constantinople, à propos de l'école qui s'y trouve, je l'ai aussi entendu des habitants de Smyrne, de Jannina et de Pathmos : ils se plaignent plus ou moins de leurs écoles; même les savants de l'Europe ne sont pas tout à fait heureux de leurs fameuses académies. La cause que ces derniers avancent s'applique très bien à nos écoles : ils disent que les académies ont commencé à l'époque de barbarie en Europe et à cause de cela elles étaient formées de manière incomplète, pour ce qui est des arts libéraux et des sciences, c'est vrai qu'elles se

sont perfectionnées; mais concernant l'enseignement qui est fait en latin, aux jeunes dans la fleur de l'âge, c'est une grave erreur, car même la façon d'enseigner est très imparfaite, pénible et improductive; la même chose se passe avec le grec ancien dans nos écoles. En outre, ce qui nous manque ce n'est pas la perfection dans les matières déjà mentionnées, mais tout simplement la façon de les enseigner: et là où on les enseigne, cela se fait de manière très incomplète, du point de vue de la qualité et de la quantité, à la simple mention de ce fait, on ne peut s'empêcher de pleurer. La même réprobation et vérité valent aussi partout pour nos écoles privées.

Donc, ayant l'intention d'écrire le présent essai à propos de l'éducation de la jeunesse grecque et valaque, tout ce que je vais dire de l'école de Bucarest, je le dis aussi de l'école de Jassy. Et puisque l'on considère l'école de Valachie de deux manières, soit pour l'enseignement des élèves valaques, soit des élèves grecs, ce que je vais dire de ces derniers en particulier, s'étend à tous les autres endroits habités par des Grecs et des Valaques.

En mentionnant tout cela, je n'ai l'intention d'offenser aucun professeur ou élève, ni l'école de saint-Savvas, ni aucune autre; car je suis au courant que, autant dans les écoles que dans les demeures seigneuriales et autres maisons, il y a des professeurs compétents et des élèves appliqués et accomplis; mais mon but est d'exposer quelques principes et maximes sur l'enseignement théorique pour la facilité de tous; et de montrer ensuite quelles sont les erreurs dans l'enseignement des jeunes jusqu'ici, provoquées par les malheurs de la Nation; et troisièmement, d'essayer de montrer un moyen facile et méthodique visant l'enseignement pratique de la jeunesse grecque et valaque à l'école et à la maison.

J'ai été motivé à le faire premièrement parce que j'aime énormément mon fils bien-aimé Stéphane, de même que tous les enfants qu'il m'a été donné de rencontrer, je suis

vivement intéressé par leur éducation; et deuxièmement parce que, étant très attentif à son éducation, il y a huit ans déjà, beaucoup d'idées me sont venues concernant la pratique et la théorie, et puisque je me dois de remercier de toute mon âme la Sainte Divinité, qui lui a donné l'intelligence et il l'a fait réceptif à l'éducation, je n'ai pas trouvé de remerciements plus convenables à son saint nom que de communiquer ces idées à d'autres parents, auxquels s'adresse surtout mon présent discours. Je ne doute pas qu'ils se donneront la peine de lire mon ouvrage, malgré son imperfection, et de suivre quelqu'un de mes conseils car ce sont eux qui y sont sensibles, qui dépensent de l'argent, qui éprouvent pertes ou profit; ainsi donc, en tant que père et non pas professeur, je prie les gens instruits d'être assez indulgents en critiquant mon présent ouvrage, qui a pour but le bien commun et rien d'autre.

Exposé sur l'éducation des jeunes, selon les principes suivants :

a) Nous devons nécessairement donner à l'enfant des idées, afin de pouvoir l'habituer à les absorber; sinon, il s'habitue au contraire et devient indifférent.

b) Tout le monde sait que les connaissances des hommes depuis la création du monde jusqu'à maintenant sont innombrables et le fait d'essayer de tout apprendre ou de tout enseigner est totalement impossible, même si l'on est un de ceux qui habitent le paradis de Mahomet¹; donc, nous, qui - Dieu merci - sommes différents, nous devons choisir quelques-unes de nombreuses connaissances, les plus familières et nécessaires pour l'enfant que nous enseignons et les mettre en ordre, pour qu'elles aient un lieu et une analogie entre elles, pour faciliter l'apprentissage et servir de soutien mutuel pour leur mémorisation.

c) Après avoir choisi les idées, on doit commencer à les transmettre à l'enfant, d'abord

¹ Chacun avait soixante-dix mille têtes et chaque tête avait soixante-dix mille bouches et chaque bouche avait soixante-dix mille langues, dont chacune parlait un dialecte.

une par une et ensuite globalement; d'abord celles qui se ressemblent et ensuite celles qui sont abstraites; premièrement celles qui frappent le sens et ensuite celles qui s'adressent à l'intellect.

d) L'enfant peut apprendre une, deux ou plusieurs langues dès son enfance, à condition que celui qui lui parle et qui lui enseigne dans une langue ne lui parle jamais dans une autre.

e) Le meilleur exemple que nous pouvons constater pendant toute la durée de l'éducation des enfants est d'imiter la nature même, c'est-à-dire de suivre la façon avec laquelle les enfants apprennent depuis leur naissance; ceux-là apprennent d'abord les premiers besoins de la vie, les besoins qui frappent le sens et ainsi ils avancent vers les besoins de l'esprit aussi.

f) En instruisant les enfants, nous devons procéder avec méthode en suivant la nature des idées dans la langue que l'enfant est habitué à parler; ou, en voulant lui enseigner une autre langue, nous devons la lui expliquer dans celle qu'il connaît; sinon c'est peine perdue.

g) Nous devons être très attentifs à ce que nous disons à l'enfant pour qu'il comprenne ou qu'il puisse comprendre et nous ne devons jamais lui laisser un mot, entendu dans une conversation et inconnu de lui, resté inexpliqué dans sa mémoire; ni laisser sans explication une chose qu'il a vue et dont il a retenu l'image. Parce qu'ainsi il s'habitue à être curieux et c'est la curiosité qui incite à l'apprentissage, comme l'indigence incite à l'opulence; car, si nous n'arrivons pas à lui inculquer la curiosité, il va sans doute devenir indolent.

h) En instruisant les enfants nous devons d'abord leur apprendre les faits réels et non pas les mots, la signification des mots et non pas leur morphologie; car c'est là l'éducation première. Nous devons nous abstenir de faire l'inverse; parce que, en apprenant des mots, nous n'apprenons pas nécessairement les faits réels, tandis qu'en parlant de la réalité, nous

apprenons des mots par nécessité.

i) Puisque les vertus sont des habitudes choisies par la raison, il faut faire attention à ce que les enfants s'y habituent d'abord et après qu'ils en apprennent la raison; et non pas l'inverse, c'est-à-dire de passer plus de temps à examiner la raison de l'habitude, au lieu de s'habituer à sa raison d'être.

j) Tout comme on acquiert les vertus, en tant qu'habitudes, ainsi s'acquièrent les connaissances, de la même manière. Donc, l'enseignement et l'explication pour l'une et l'instruction et la correction pour l'autre ne présentent pas beaucoup de travail s'il y a une pratique continue de tous les deux pour qu'elles deviennent des habitudes. Donc, en matière des connaissances, il faut faire attention à l'habitude plutôt qu'à leur raison.

k) Les enfants ont des passions comme les adultes et certes des passions beaucoup plus violentes et véhémentes; nous ne devons donc tenter de les éliminer chez les enfants pour faire des êtres soi-disant impassibles, chose qu'on tâche presque de faire généralement. Car cela est d'abord impossible et ensuite sans passions l'enfant ne devient pas meilleur, mais devient un ignorant. Dans le meilleur des cas nous devons ménager leurs passions pour qu'ils puissent progresser et ainsi leur donner de bonnes habitudes, lesquelles sont des vertus et trouvent leur assise dans les passions, ou plutôt elles sont les passions elles-mêmes, mises en ordre par la raison.

l) Chez les enfants la force de la mémoire est très grande; donc, nous devons la nourrir et lui donner des connaissances, sans perturber l'intellect patient des enfants. Leur intellect commence à se renforcer à l'âge de douze ans. Mais si la mémoire de l'enfant ne prend pas de connaissances à temps ou un peu plus tard, l'intellect ne se renforce jamais.

m) Les sciences et les arts libéraux sont certes divisées, mais seulement en théorie;

parce que toutes sont entrelacées et mêlées et liées entre elles : c'est la raison pour laquelle la mythologie parle du chœur de Muses. Donc, personne ne peut apprendre une discipline en l'isolant, si on ne connaît pas suffisamment l'ensemble. Mais on les a divisées pour mieux les apprendre; la sagesse par contre est unique et indivisible. Donc, dès que l'enfant commence à comprendre, on doit lui parler de toute chose et de tous les sujets concernant les sciences et les arts sans distinction et sans croire qu'il y ait quelque chose qui ne vaille pas la peine de comprendre, sauf, comme je l'ai dit, en utilisant des phrases simples, une matière pour sa mémoire plutôt que pour son intellect.

n) Chez l'homme pareillement, il y a la sensation, la force, l'habitude et la passion, mais l'ensemble est l'âme; c'est elle qui voit et entend; c'est elle qui pense et imagine; c'est elle qui rend sage ou libertin; c'est elle qui se réjouit et s'attriste. Mais nous l'avons subtilement divisée en diverses parties, selon la manière de sentir son énergie ou pour mieux la comprendre prétendument, elle est néanmoins unique et indivisible. Donc, nous n'avons pas à déterminer quelles sont les parties qui la font agir et exécuter et quelles sont les autres parties qui ne la font pas agir et sentir; car ce sont les parties sensibles qui la font agir et elles le font agir selon les objets qui se présentent dans ces diverses parties. Étant donné que le contraire est impossible, il faut, conformément aux objets sensibles qui font agir l'âme de l'enfant, aider celle-ci à accueillir des idées de telle ou telle sorte, et à acquérir des mœurs de telle ou telle sorte, en dirigeant toujours l'enfant vers la vérité et le bien.

o) Il ne faut pas espérer pouvoir donner à l'enfant des connaissances sur les sciences et les arts seulement par les livres ou pouvoir lui enseigner une langue étrangère; il s'agit là d'un travail très fatigant et de longue haleine. Bien sûr le livre ne doit pas manquer, mais que la lecture et l'étude doivent se faire à petite dose; parce que cela nuit à la santé de l'enfant et

lui ôte l'envie d'apprendre d'avantage. Mais ce qui est nécessaire au préalable c'est de souvent lui faire la conversation parce que cela constitue une préparation impeccable et une introduction sans efforts à chaque chose qu'on veut lui enseigner; et chaque fois qu'on lui donne un livre pour lui faire apprendre quelque chose, qu'il puisse y trouver beaucoup d'idées déjà connues. Chose excellente : premièrement parce qu'on lui donne la facilité de comprendre et deuxièmement parce qu'il trouve du plaisir et ressent l'envie d'étudier une chose qu'il ne peut saisir que partiellement.

p) Et le fait d'acquérir chaque jour des idées, de les mettre ensemble ou de les séparer, de les juger en tant que telles et de les comparer avec celles qu'on possède déjà et les déposer telles quelles dans notre imagination, tout cela est une éternelle mémorisation; mais cela se fait naturellement, régulièrement et en douceur : nous le faisons tout en profitant, nous le faisons, tout en comprenant même ce que nous faisons. Donc, c'est exactement cela que nous tâchons de faire en conversant avec les enfants, en leur expliquant tout en leur donnant un cours, en les faisant réfléchir par eux-mêmes. Sinon, au contraire, une mémorisation excessive et brutale est un torrent qui, sans laisser de limon fertile et consistant dans les champs mais en se précipitant, loin d'arroser ou d'abreuver avec le temps le sol, il le gratte avec violence et fougue et détruit la surface même de chaque tranchée cultivée ou qui peut l'être et ainsi la rend pour longtemps ou pour toujours inapte à la culture. L'allégorie est très facile à expliquer : une telle méthode violente de mémorisation ne laisse pas d'idées, ne rend pas la mémoire fertile, mais elle lui donne la mauvaise habitude de ne pas acquérir d'idées et d'oublier celles qu'elle a acquises de sorte qu'il ne lui reste rien, comme sur la terre à la suite du passage d'un impérieux torrent.

q) L'écriture est un système de mémorisation arbitraire et convenu qui sert surtout à

mieux imprimer l'idée dans notre imagination et à la lui rappeler à tout moment. Mais il faut que cela se fasse en connaissance de cause et avec modération et certes en tant que support et invention de grande utilité; car demander à l'enfant d'écrire du matin jusqu'au soir et surtout des choses qu'il ne comprend pas, c'est comme de faire apprendre un simple dessin et sans intérêt qui ne lui offre qu'une vaine occupation.

Après la théorie où je suis arrivé à la suite de mon étude et de ma pratique, j'exposerai ce qu'on fait maintenant partout, en ce qui concerne l'éducation des enfants, pour pouvoir l'examiner et voir à quel point on peut l'adapter ou non à la théorie que j'ai proposée.

Introduisant l'enfant depuis sa tendre enfance aux saintes écritures, on lui apprend la base sans la lui expliquer, mais on la lui apprend en lui lisant du matin au soir sans autre pause que celle du déjeuner ou du dîner, sans jamais l'entretenir de rien¹ pour leur donner des idées, mais on les surveille avec un bâton et avec des coups pour que les pauvres étudient sans interruption et à haute voix, tant qu'ils pensent, sans bouger, si possible, de leur place².

Au bout de quatre - cinq ans les enfants arrivent à lire seulement les livres qu'ils ont appris à lire, sans connaître même pas un mot grec, c'est-à-dire sans n'avoir acquis aucune idée de leur cours, sauf sa forme extérieure et matérielle. Et parce que ses professeurs surveillaient l'enfant pour qu'il étudie sans cesse toute la journée, celui-ci n'avait le temps d'apprendre rien d'autre que ce qu'il a entendu de ses parents en passant ou de son camarade ou serviteur, si par hasard cela était bon ou mauvais, vrai ou faux.

De ce que j'ai mentionné, on voit clairement en quoi l'éducation des enfants fait fausse

-
- 1 La plupart de parents font exactement cela, ils ne parlent pas à leurs enfants et ils ne supportent même pas qu'ils parlent devant eux au point de devenir – disons - impertinents; mais qui va s'intéresser à leur donner des idées? Qui peut corriger leurs fautes, orienter leurs impulsions, reconnaître à leurs paroles leurs inclinaisons? Qui dirigera leur esprit si ce n'est le parent qui a à cœur de le faire? Qu'est-ce qui peut sortir du silence, puisque c'est une privation?
 - 2 Contrairement à la gymnastique des Anciens et sans doute, avec un résultat contraire ; rester assis très longtemps rend l'enfant passif par habitude.

route. Elle est tout à fait contraire aux principes *a*, *g*, *h* et *k*; c'est-à-dire que le professeur ne donne pas d'idées à l'enfant et il le rend indifférent; il ne lui explique aucun mot et l'habitue à être passif; il ne lui apprend pas la signification des mots, mais seulement leur forme et il le rend ignorant. Un bâton à la main, il s'efforce de faire disparaître ses passions, il ne le laisse ni s'égayer, ni s'amuser, ni rire ou parfois même pleurer; il le rend donc impassible et apathique à toute chose. Les autres principes, un tel enseignant les délaisse sans les élaborer, il ne les mêle pas du tout à son travail comme s'ils étaient parfaitement inutiles ou comme s'ils étaient contraires à son propos ou comme s'il pouvait se passer du principe *n*. Car ce sont les sensations qui motivent l'enfant qui doit nécessairement apprendre le vrai ou le faux, s'habituer au bien ou au mal, même si l'enseignant et le père gardent le silence et font faire au jeune des exercices en silence en leur présence.

Deuxièmement, ils initient l'enfant à la grammaire et lui imposent de l'apprendre par cœur, sans la lui expliquer également; et avec cette méthode quotidienne d'apprentissage et d'analyse grammaticale, une ou deux années supplémentaires passent et alors l'enfant sait sur le bout des doigts la partie de la grammaire qui concerne l'étymologie mais tout cela sans comprendre, sans réfléchir et sans raisonner.

Pendant cette période d'études, l'éducation tombe dans les mêmes travers qu'au commencement. Ainsi, elle va d'avance à l'encontre du principe *p*, c'est-à-dire d'apprendre par cœur sans en rien réciter. Et ainsi se passent un ou deux ans de plus, pendant lesquels l'enfant ne s'exerce à rien d'autre qu'à réciter par cœur de tout ce que son œil a vu dans le livre, sans que son esprit n'y prenne grande part.

Troisièmement, on donne un cours à l'enfant et on commence pour la première fois par lui donner des idées et le rendre capable de comprendre le sens, mais on ne lui explique pas le

grec ancien dans la langue qui connaît et qu'il a apprise de sa mère; au lieu de cela, on transforme le grec moderne pour ce qui est des lettres, des syllabes, des mots, de la prononciation et de la prosodie, de la déclinaison, de la formation, de la syntaxe et des expressions et ainsi, en éloignant autant que possible la langue du grec moderne, on la rapproche de la langue grecque ancienne, en formant ainsi une troisième langue, appelée macaronique et non barbare, que l'enfant ne connaît pas et au moyen de celle-ci, on lui enseigne la langue grecque ancienne, qu'il tâche d'apprendre. Mais, quand on explique la leçon, on empile sur chaque mot quatre ou cinq autres, peut-être encore plus; ce qui est une double erreur, parce que premièrement il n'y a jamais de mots tout à fait synonymes, mais que chaque mot, comparé à un autre appelé son synonyme, possède une petite différence et que nous devons apprendre chaque mot isolé à sa place, alors de cette façon-là, les enfants apprennent les mots sans précision; et de plus, avec de telles interruptions, c'est impossible d'avoir une série et une continuité de sens; c'est à cause de cela que le concept se confond et s'embrouille au point de devenir incompréhensible. Ensuite les enfants écrivent cette explication en cette langue qu'on appelle macaronique, ils s'amuse à commenter le texte. Ensuite l'enseignant fait l'analyse du texte, chose qui est la plus grande perte du temps et une vraie tyrannie, selon la manière qu'on la fait. Il y a de plus un autre travail à faire, la lecture d'un livre, le meilleur de tous les autres travaux qui se font. L'élève doit apprendre la leçon par cœur, texte et explication. Ce travail s'étend sur deux- trois ans.

L'étude pendant ces années-là pourrait être meilleure que les années antérieures puisqu'on tâche de donner à l'enfant des connaissances même tardives pour l'âge de douze ou de treize ans, en un temps où l'enfant qui aurait des connaissances pourrait s'initier aux sciences aussi; mais comme la manière de transmettre ces idées est tout à fait imparfaite, on

contrevient au sixième et dix-septième principes; c'est-à-dire on enseigne l'imprécis par l'imprécis et on ne donne pas à l'enfant des explications claires et précises concernant la signification d'un mot et l'usage de la ponctuation. On l'accable de mémorisation, de copie, et d'analyse logique¹ et on le charge de tant de fardeau, d'ennui et de fatras qu'on lui inspire une haine et une horreur éternelles pour les lettres. On fait fi des autres principes comme étant superflus et sans en tirer aucun profit.

Quatrièmement, on initie l'enfant à la syntaxe ou même à la composition de thèmes, c'est-à-dire qu'on l'oblige à produire des idées et des concepts avant d'avoir compris leur sens, ainsi donc l'enfant, qu'il le veuille ou non, étale tout le grec qu'il connaît pour faire la présumée composition. Il nous faut encore deux ou trois années au moins.

Cinquièmement, entre-temps ou peu après, on fait apprendre à l'enfant la poésie, la rhétorique et l'art épistolaire. On lui met entre les mains le manuel d'Aphthonius*, pour qu'il commence à faire des exercices dans les genres poétique et épistolaire. Pour tout cela, il aura besoin d'une ou deux années de plus.

Ces deux études relèvent de l'imagination et de l'intellect; par contre la mémoire, vu sa formation antérieure, pauvre et privée d'idées, cette fonction ne pourra avoir de bons résultats, puisque l'intelligence de l'enfant n'a pas la capacité nécessaire et son imagination encore moins, selon la maxime *l*.

Si donc l'enfant avait cinq ans au début de ses études, il a maintenant presque vingt ans; et cela vaut pour les enfants grecs ou valaques, qui connaissent le grec moderne depuis

1 Seulement pour les verbes qui ont une double voix, chose que le jeune ne rencontre pas tellement dans toute sa vie, maintenant qu'il se trouve à un âge tendre, il récite, quand il fait l'analyse, pour un seul verbe, le verbe frapper (τύπτω et τύπτομαι), cent cinquante mots par jour, lesquels, pendant vingt jours par mois, font trois mille mots, et pour une année, trente-six mille, qui constituent presque une grammaire entière, celle de Lascaris. A la place de ces vains efforts s'il apprenait un quart de ce nombre de mots, il pourrait avoir en main un capital beaucoup plus sûr. Même les autres mots, que l'enfant récite et répète toute l'année, peut-on les dénombrer ? Pauvres enfants !

* Le rhéteur du IIIe siècle avant J.C., auteur d'un recueil de fables au caractère pédagogique.

leur enfance; ceux qui vont l'apprendre chez le maître d'école, il s'agit ici de la majorité, ils peuvent avancer lentement en raison de grandes difficultés et arriver à cette capacité en moins trois ans de plus, peut-être même davantage. Un état de choses selon lequel rarement un enfant peut suivre ses cours. Probablement que certains professeurs diminueront le nombre des années, mais la méthode étant ce qu'elle est, l'enfant ne fait pas plus de progrès et peut-être même sera-t-il lésé à cause de l'abrégement des années d'études. Les enfants valaques ont plus de difficulté que les enfants grecs, parce qu'on leur enseigne en même temps le grec ancien, un grec mêlé et le grec moderne, qu'ils ignorent en plus et on leur enseigne de la même façon toujours, sans jamais avoir recours au valaque; puisque la plupart des enseignants ne connaissent pas la langue valaque et ils ne veulent même pas l'apprendre mais ils enseignent ainsi au bout d'un long moment, sans préparation et arrivent à peine à faire quelque chose au prix de beaucoup de charabia de rabâchage, tout à fait le contraire de ce qu'on appelle méthode.

Sixièmement, on introduit les jeunes à la logique et à la philosophie d'Aristote, c'est-à-dire à la physique à propos du ciel, à propos de la naissance et de la mort, à propos de l'âme, la métaphysique et ce sont là des commentaires de Corydallée et voilà encore une extension de sept ans; puisque la logique, elle -seule, exige une ou deux années. Le regretté maître Alexandre (Tirnavite) enseignait la théodicée de Damascène et la théologie de Koressios. Par la suite, on enseigne une ou deux années les mathématiques du sieur Manassés. A Jassy, on a enseigné et on enseigne de temps en temps les mathématiques. Et à Jannina on enseigne depuis longtemps les mathématiques. Les disciples du sieur Eugène et de Théotokis savent, eux aussi, les mathématiques*.

* Eugène Voulgaris (1716-1806) et Nicéphore Théotokis (1731-1800) ont essayé de rénover l'enseignement en Grèce au XVIIIe siècle, en introduisant dans les écoles grecques, les mathématiques et les sciences naturelles à côté de l'enseignement exclusif de la théologie et de la

À propos de l'enseignement de la philosophie, on fait l'erreur d'enseigner les commentaires au lieu du texte ou quelque chose d'analogue; ainsi, *la Logique* rédigée par Corydallée et celle du sieur Eugène, qui sont comme des commentaires et les autres commentaires que nous avons mentionnés, tout comme les dictionnaires, il ne faut pas les enseigner aux élèves et aux débutants; mais les enseignants, en les ayant pour eux-mêmes comme guide ou exemple, doivent enseigner le texte commenté ou quelque chose de semblable, qui sont ou doivent être brefs. *La Logique* de Blemmydis est la meilleure de toutes pour son style simple et sa brièveté; car tout simplement la logique, étant une réflexion sur les idées que nous avons, celui qui n'a pas d'idées, ne peut pas la manier et même si elle a le titre d'un instrument de la philosophie, pourtant si l'on n'est dépourvu d'idées dans une science, on ne peut y réfléchir seulement avec l'instrument.

Donc, une brève leçon sur les idées selon les trois fonctions de notre esprit est amplement suffisante, si nous apprenons pendant notre jeunesse ce qu'on appelle art ou science, le fait de bien penser et de manière juste; le reste se fait par l'étude et par la raison : c'est-à-dire si notre esprit est sensé, il a la force de penser correctement et s'il a des idées, il a ce qu'il lui faut pour réfléchir; sans cela, toutes les logiques du monde sont absurdes selon le principe *l*. De plus, on contrevient au troisième principe car en enseignant les commentaires susmentionnés, ils transmettent d'abord l'ensemble, avant même que l'élève ait eu des idées concernant les parties, donc, à la vérité, pareilles idées n'existent pas; c'est-à-dire si l'esprit n'a pas déjà accumulé une quantité suffisante d'idées sur chaque partie, comment peut-il en arriver à la totalité.

En considérant donc toute cette éducation dans son ensemble, nous sentons combien

grammaire (Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Institut of Balkan Studies, Thessaloniki, 1974, p. 224- 235.

elle est incomplète et défectueuse; donc en l'analysant, nous trouvons qu'elle consiste à enseigner au jeune trois choses seulement : d'abord la grammaire, avec sa théorie et sa pratique, à cet effet on lui fait lire un extrait de chaque écrivain important; bien que ces écrivains contiennent des détails inestimables en chaque science et art, que les Hellènes connaissaient très bien, on n'y accordera pourtant aucune attention particulière, mais les enseignants expliqueront le tout du point de vue de la grammaire; donc, chaque fois qu'on rencontrera à la lecture les mots : Grec - Romain, Alexandre - Jules, Rhin - Nil, Alpes- le Taurus, asphodèle- lotus, on les considèrera chacun comme un nom ethnique ou un nom propre ou d'une rivière, d'une montagne ou d'une plante. Munis d'une pareille technique, sans aucune autre explication, on ferme les yeux aux connaissances de plus utiles en histoire, en géographie ou de toute autre science. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que les jeunes ne tirent presque aucun profit d'une telle étude lexicale de chefs d'œuvres. De plus, même si le professeur de grammaire veut expliquer tous les différents termes de toutes les sciences et arts, il ne peut pas le faire, puisque ce n'est pas son travail. Donc, c'est inutile qu'on s'attarde pendant des années à la grammaire, en prétendant qu'ainsi on apprendra la langue et cela d'un non spécialiste, qui ne peut pas expliquer les termes de logique, de mathématiques, d'arithmétique, de musique et d'innombrables autres termes, desquels se compose le trésor de la langue grecque ancienne. Deuxièmement, les jeunes acquièrent la logique par laquelle ils apprennent pour longtemps à réfléchir –disons- correctement, en formant supposément une théorie à propos des connaissances qu'ils vont acquérir et qu'ils n'ont pas encore. Troisièmement, les jeunes s'appliquent à assimiler des idées générales sur la philosophie, lesquelles ne sont basées que sur des détails; donc, ils les oublient, puisqu'ils ne peuvent se rappeler les idées générales sans les détails.

Mettons l'idée qu'a un tel élève; qu'est-ce qu'il connaît? Quelle est la force de sa plume et de sa langue? A quelle profession est-elle utile? Lui, il connaît quelques idées générales et éparses en philosophie, il connaît tous les termes, disons, de la logique et de la grammaire; mais puisque tous ces termes il ne peut pas les utiliser dans la société, sauf avec ses collègues, il ne les entend mentionner de personne, et s'il les mentionne à autrui, ils ne les comprend pas; Il n'a rien d'autre à dire à personne, parce qu'il ne connaît rien d'autre; il peut écrire, mais il ne comprend pas ce qu'il écrit, car il utilise le grec ancien à foison, qu'il ne connaît pas avec précision, ou le grec moderne qu'il archaïse de manière insensée; il ne peut pas écrire sur aucun sujet de ce monde, parce qu'il n'en connaît aucun. Il converse toujours en grec ancien, au point même où un homme instruit le comprend à peine et un ignorant pas du tout; sa profession donc est d'être enseignant, parce que c'est cela qu'il a appris et il ne connaît rien d'autre, car il n'a rien appris sur la société et le pays où il se trouve, sur le siècle et le temps où il vit.

J'excepte une fois de plus les quelques professeurs qui, grâce à leur grande intelligence, ou parce qu'ils connaissent une langue étrangère se distinguent des autres en ce qui concerne la manière habituelle d'enseigner. J'excepte de même l'élève qui, par finesse d'esprit et par amour du travail, a scruté de bons écrivains, après avoir été initié à la philosophie et vu avec attention une partie des trésors qu'ils contiennent; car lui aussi, il se distingue des autres. Par contre, malgré le profit qu'ont pu en tirer de tels élèves, soit selon les directives de leurs maîtres, soit par leurs propres dispositions, jamais ils ne peuvent puiser dans ces morceaux ou dans tous ces ouvrages inimitables quelque idée de quelque science en ses principes. Ils peuvent à la vérité acquérir dans ces livres une infinité d'idées bonnes et inestimables, mais toutes sont isolées, sans rapport ni lien entre elles.

Puisque nous formons le projet de proposer un moyen meilleur et plus facile d'éduquer les enfants, commençons par là où nous avons terminé notre discours concernant leur éducation actuelle, telle que déjà décrite. Nous en avons conclu quelle sorte de jeunesse est formée par cette pédagogie en usage; parlons maintenant de la jeunesse que nous voulons former avec le nôtre. Nos jeunes doivent devenir qui politiques, qui ecclésiastiques, lesquels doivent se diviser et se subdiviser en différentes catégories; ainsi donc, de manière générale, nous dirons que chacun d'eux doit apprendre toutes les matières, mais la plupart promptement; chacun pourtant doit insister sur les matières de son choix, qu'on doit approfondir dans les détails.

Notre jeune concitoyen valaque doit apprendre à écrire et à parler la langue valaque cultivée; il doit apprendre dans sa propre langue de manière générale nos dogmes, l'Écriture Sainte, l'histoire ecclésiastique de Valachie, l'histoire universelle, de même que la géographie et l'histoire naturelle, les coutumes du pays, les lois et quelque chose des autres sciences, à écrire et à parler la langue grecque de Constantinople, cultivée elle aussi. Notre ecclésiastique valaque doit apprendre presque tout cela aussi, mais il s'occupera plutôt des dogmes, de l'Écriture Sainte et de l'histoire ecclésiastique en parcourant les autres matières comme étant accessoires. Que l'éducation de jeunes gens soit limitée à 18 ans. Les jeunes gens qui se destinent par choix à l'enseignement et ceux qui veulent s'instruire par goût parce qu'ils doivent approfondir le grec ancien et aussi étudier le latin; ce serait bon d'apprendre une autre langue étrangère vivante pour qu'ils puissent traduire des idées nouvelles d'autres langues et contribuer ainsi à enrichir leur langue maternelle.

Pour former de tels citoyens valaques, nous devons réformer d'abord l'école et créer les manuels dont nous avons besoin. Donc, rédiger des manuels pour l'enseignement

directement du grec ancien, courts et appropriés à nos besoins, s'avère impossible, car cela présuppose beaucoup de choses que nous n'avons pas. Il faut alors avoir recours à un moyen plus facile : aux livres français qui existent déjà et ne demandent qu'une traduction; non pas de traduire des livres qui traitent spécifiquement des sciences et des arts, parce que c'est là un travail sans fin, qui peut durer des centaines d'années. Ainsi donc, il me semble que nous pouvons choisir deux livres, c'est-à-dire d'abord le livre de M. Massuet¹; et si ce livre paraissait à quelqu'un trop court, qu'on ait recours à un autre écrivain un peu plus étendu. Que l'on ne s'avise pas de croire que ce livre est un abrégé, car aucune école d'Europe à ses débuts n'a eu un tel ouvrage. Nous devons rédiger une grammaire valaque et une grecque, séparément; ensuite une bilingue aussi : afin que la première langue explique l'autre. Nous devons traduire l'abrégé du *Trésor de la Langue Grecque Ancienne* en donnant des explications et des instructions en grec moderne. Il est impérieux de traduire le *Dictionnaire des Hommes Remarquables* de M. Ladvocat. Plus tard, mais en second lieu, qu'on ait à l'esprit l'*Encyclopédie Méthodique*² qui contient toutes choses en détail en ce qui concerne Massuet et aussi tout autre, comme Massuet, brièvement à propos de traités plus amples sur chaque connaissance et chaque science. Réaliser tout cela sera le plus grand exploit des Grecs

1 Le premier livre que j'ai étudié était l'ouvrage de M. Massuet, une très petite encyclopédie succincte qui m'a donné une idée rapide et nette de chaque chose; Je sais également gré à M. Boscamp qui m'a appris le français et de même que je lui sais gré de m'avoir recommandé ce livre tout à fait précieux. Je prenais ce livre-là comme guide et je lisais d'autres livres et ainsi je ménageais mes efforts et je ne lisais plus chaque papier imprimé qui me tombait sous les yeux, comme auparavant, mais seulement ceux qui étaient utiles pour ma profession, jusqu'au moment où Dieu m'a donné la première Encyclopédie et c'est alors que je n'ai eu besoin d'aucun autre livre.

2 C'est maintenant (1783) qu'elle sort des presses et je possède les six premiers volumes des soixante qui la composeront. Elle est en même temps un dictionnaire et un traité pour chaque science et chaque art; c'est le somme et le résumé de la sagesse humaine, les nouvelles pyramides où se trouvent conservées les connaissances humaines actuelles; l'ouvrage le plus complet que les humains ont osé réaliser depuis que les Romains l'ont imaginé sous le règne de Constantin Porphyrogénète et ont rédigé (quant à sa conception et son but au moins) une œuvre presque semblable en cinquante trois volumes : dans l'histoire de l'empereur susmentionné, Boscamp l'appelle par hypothèse des Pandectes Historiques.

et des Valaques, pour leur profit, étant donné le manque de manuels d'enseignement, où ils se trouvent, les Valaques n'ayant jamais eu de manuels et les Grecs n'ayant pas de manuels accessibles et attrayants. Le manuel de Rollin est un livre très intéressant et très utile, à part sa langue qui n'est pas travaillée; même une fois traduit on ne l'a pas utilisé à l'école, comme il fallait. Mais *l'Histoire des Perses* de Chrysanthe* dans quelle école l'a-t-on enseigné?

L'école doit offrir comme langues principales les deux langues vivantes : le grec moderne et le valaque; elle doit avoir des enseignants différents pour chaque science et chaque art, pour chaque langue, c'est-à-dire l'un pour chaque matière, la prose, la poésie, la rhétorique, la logique, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale, l'histoire, la géographie, la religion, l'Écriture Sainte, l'histoire de l'Église, la musique et ainsi de suite. Il peut arriver que la même personne enseigne la même matière en grec moderne et en valaque ou, du moins, que cela se fasse à l'avenir. L'enseignant ne doit pas enseigner plus de deux heures par jour et le reste du temps il doit avoir un travail de nature scolaire, c'est-à-dire l'un pourrait écrire, l'autre traduire, un autre copier des choses pour son travail ou pour le travail qu'on va lui assigner. Que les enseignants aient un bon salaire et qu'ils le reçoivent sans retard. L'école doit avoir un enseignant de grec ancien qui, en enseignant et en parlant le grec ancien, hellénise en même temps les cours qu'on enseigne à l'école au moyen de la composition¹; l'école doit avoir un professeur de latin qui doit faire la même chose en latin, pour que celui qui veut se perfectionner dans ces deux langues savantes puisse le faire en apprenant en même temps d'autres choses aussi. Il est certes facile de progresser dans une autre langue qu'on désire apprendre, en voyant en elle les mêmes idées qui existent dans sa

* Notaras, neveu du Patriarche de Jérusalem, Dosithée.

1 Puisque l'école de saint-Savvas et toutes les autres préconisent la composition de préférence à toutes les matières; mais où est le résultat de tant d'efforts? S'ils avaient eu quelque travail à faire, comme je le suggère, on aurait dû en voir les fruits depuis le temps.

propre langue. Il serait bon de faire la même chose dans une autre langue vivante de l'Europe, pour que l'école puisse ainsi prendre des idées nouvelles, que produit chaque jour cette partie du monde féconde en idées.

Ce projet général d'école est suffisant; tout le travail consiste dans sa réalisation et tout examen poussé est superflu. Malgré qu'il s'agisse d'un travail très important, il ne faut pas le voir dans sa totalité, comme nous conseillent les sages qui disent : «n'examine pas tout en même temps ». Ceci, d'une part, ne consiste pas en autre chose que ceci : un enseignant doit préparer dans deux jours un cours de deux semaines, en gardant une copie à la bibliothèque, il peut donner un cours aux élèves avec l'autre, ainsi donc avec le temps, cela s'accumule : «Si tu amasses peu sur peu et fais cela souvent, ce peu-là pourra devenir beaucoup»*.

De cette manière tous nos auteurs seront traduits et de plus nous nous enrichissons d'autres livres en langues étrangères.

C'est comme cela que les animaux et les plantes grandissent, les cités, les pays, les sciences et tout autre chose aussi ; donc, quoi qu'il arrive à cette école modèle, que cela puisse être connu d'autres écoles aussi, qui se trouvent dans les provinces de la Turquie et surtout de la Valachie et ainsi tout le progrès se communiquera à tout le corps de chacune de deux Nations, la grecque et la valaque.

Et puisque, malheureusement, notre Nation n'a pas d'imprimerie, qu'on recherche parmi nous des copistes, comme les Romains et les Grecs en avaient, n'ayant pas d'imprimerie, et même les Turcs en ont, puisqu'ils ne veulent pas avoir d'imprimerie; et de tels livres alors seront diffusés par les copistes, puisque nous ne pouvons pas les voir par le truchement de l'imprimerie.

C'est par une telle école donc, de tels enseignants et de tels livres que nous pouvons

* Hésiode, *Les travaux et les jours*, vers 361-362. Hesiodi opera. Oxford : Clarendon Press, 1970.

avoir de bons élèves et, par conséquent, de bons citoyens; lesquels vont plus tard gouverner le pays dans le domaine de la politique et de l'Église et vont enseigner et éclairer toute la Nation dans toute son étendue. Quant aux étrangers, ceux qui vont progresser, peuvent aller en Turquie proprement dite pour devenir enseignants, de la manière mentionnée et être utiles là-bas systématiquement à un plus grand nombre d'enfants en moins de temps et que cet avantage rejaillisse sur les autres membres de leur communauté asservie. La manière d'enseigner présentement en usage n'est pas efficace, cela se voit à l'impossibilité de porter fruits: trois générations sont passées depuis la fondation de l'école saint-Savvas et son utilité ne peut pas encore s'étendre à tous ceux qui dirigent les affaires publiques et ecclésiastiques du pays et ceux pour qui elle a été fondée; donc, à part certaines personnes et un nombre quantitativement infime sans rapport avec la totalité, la plupart des notables et des prélats, des fonctionnaires et des secrétaires, des hobereaux et des capitaines, des hégoumènes et des popes, presque quinze mille personnes au moins, ne participent pas aux frais de leur pays encourus pendant tant d'années; et alors qu'il ne s'agit jamais de cinq cents étrangers et indigènes dans un avenir lointain ou proche de l'école d'aujourd'hui, le but prochain de l'école que nous proposons est le nombre déjà mentionné et l'objet lointain la Nation des Valaques, des Moldaves et des Hongro-Valaques, lesquels vont bénéficier des manuels scolaires valaques et tous les Grecs des ouvrages grecs, anciens et modernes.

L'éducation de l'enfant, conformément au progrès de son esprit, est la suivante : de la prime enfance jusqu'à l'âge de 12 ans, nous pouvons charger d'avantage sa mémoire avec des idées et moins accabler son esprit; donc, le parent qui veut et qui peut donner à son enfant une éducation dans deux ou trois langues, doit prendre deux ou trois personnes pour lui parler

dans chaque langue séparément, même avant que l'enfant puisse parler et quand il se mettra à parler, il le fera aussi bien dans les trois langues. Les Nations civilisées et indépendantes n'apprennent pas seulement leur langue maternelle mais au moins de trois langues; chose qui paraît être nécessaire pour les Nations captives ou dépendantes : Il apparaît nécessaire qu'un Grec doive connaître le turc comme sa langue maternelle et un Valaque le grec moderne, tout comme sa langue maternelle. Donc, l'enfant doit, au moins dans une langue, sa langue maternelle, avant même de parler,¹ entendre un homme ou une femme lui parler en maître et lui expliquer et enseigner chaque chose qui tombe sous ses sens, en termes familiers et avec des phrases simples et pas compliquées; et un tel entretien ira, en s'augmentant avec l'âge, jusqu'à la fin de sa scolarité; un tel entretien est une méthode commune d'enseignement, c'est-à-dire, en éducation religieuse, philosophique, morale, historique et ainsi de suite, puisque le savoir est unique; il faut désigner, en même temps ce qui peut être présent, ou en dessinant et montrant ce qui n'est pas présent. A l'âge de cinq ans, qu'on montre à l'enfant les lettres de sa langue, et ensuite la langue grecque moderne, et qu'on l'éduque pareillement dans les deux langues, l'une après l'autre, dans la langue valaque et la langue grecque moderne, l'histoire sainte et le catéchisme, l'histoire profane, la chronologie et la géographie, la grammaire de deux langues vivantes et les deux écritures. A l'âge de neuf ans, qu'on introduise l'enfant à la langue grecque ancienne pour les mêmes matières. A 11 ans, à la langue latine, en suivant les mêmes idées. Sauf qu'avant et après, sans apprentissage par

1 Pour ma part, considérant le malheur de deux langues dans lesquelles je suis né et j'ai été élevé, c'est-à-dire les langues vivantes, le grec moderne et le valaque, incultes, et en voyant le grec ancien cultivé, bien sûr, mais pas vivant, j'ai appris à mon fils par nécessité le français, langue vivante et cultivée, et de surcroît d'une utilisation plus générale que toutes les langues actuelles. Mais puisque tout le monde ne peut pas faire cela, je conseille donc à tous les parents, et tous doivent s'en occuper, s'ils aiment leurs enfants, de cultiver ces deux langues, chose nécessaire mais aussi facile, en procédant par étapes, comme je l'ai dit. La langue vivante et cultivée au moyen des bons livres qu'elle possède, aide grandement le jeune à progresser rapidement et sans peine: cela est très évident et ma proposition n'a pas besoin de développement.

cœur, sans exercices infinies d'écriture et sans cette analyse grammaticale; estimons-nous satisfaits que l'enfant lise clairement et à haute voix et qu'il étudie le sens des mots dans leur contexte et de manière élémentaire, l'art de la grammaire. A l'âge de 12 ans, l'esprit de l'enfant, prenant de la force et tablant sur trois ou quatre langues et une foule d'idées sur toutes les sciences et les arts que l'enseignement et le sage entretien ont donné à l'enfant, celui-ci pourra désormais s'initier à la poésie, la rhétorique, la logique, les sciences et, selon un tel parcours pendant six années, il pourra terminer l'école et sortir dans le monde en sachant écrire et comprendre correctement deux langues vivantes et cultivées et comprendre aussi deux langues savantes et avoir ainsi quelque idée de chaque science et chaque art, de façon qu'on ne puisse pas le traiter d'inculte et d'ignorant. De plus, qu'il puisse pendant toute sa vie, par la lecture et l'étude, ajouter des idées à celles déjà acquises pour devenir, comme on dit, instruit, ou même savant, et prendre la plume à l'occasion pour écrire ou traduire d'une autre langue de bons livres, pour en faire bénéficier sa Nation. La théorie a de l'importance, mais c'est l'action qui déterminera, avec plus de précision, la quantité de matière et la durée de chaque cours, ainsi que la manière d'enseigner, en suivant de très près les principes que nous avons exposés et en évitant leurs contraires.

Avec de tels livres et par cette manière d'enseigner, notre éducation pratique s'adapte aux principes et maximes de la théorie que nous avons proposée. L'enfant alors reçoit des idées de choix et il les assimile dans leur ordre naturel. Il comprend ce que nous lui disons, car nous le lui enseignons dans sa propre langue, en valaque ou en grec moderne, ou en grec moderne par le valaque qu'il connaît. Le grec moderne qu'on lui enseigne est de la même sorte à l'école, dans la société et dans le livre. En apprenant des choses et non pas seulement des mots, il s'habitue à être avide des connaissances. Il acquiert les connaissances ainsi que

les vertus par l'habitude et non par la technique ou par l'admonestation, choses et moyens pas toujours heureux. En ménageant les passions de l'enfant et en les dirigeant par la parole, on forme un enfant sain, laborieux, consciencieux et vertueux et on lui inculque toutes les vertus. La mémoire de l'enfant s'enrichit en diverses langues de connaissances en histoire et autres matières par ordre chronologique et il trouve l'occasion de renforcer son esprit et d'acquérir la philosophie et autres connaissances, de manière systématique. L'enfant ne peut être négligé, absolument pas être laissé au hasard d'apprendre ou de s'accoutumer à ce qu'il voit chez les premiers venus, ou qu'il entend de celui-ci, mais on aura soin qu'il apprenne la vérité et s'habitue au bien. L'espérance de progrès chez le jeune ne sera pas confiée qu'au seul livre, de sorte qu'il s'en dégoûte et déteste les lettres, mais son esprit sera, en d'abondants exercices, nourrie par un savant entretien, continu. Il se libère d'un psittacisme cruel, d'une copie continuelle et d'une analyse sans fin, et d'une dissertation oiseuse et stupide en tant que genres.

Et ainsi, avec le temps, l'enfant devient un être humain parfait ou, ce qui est la même chose dans un style plus familier, un homme avec moins de défauts ; et c'est cela exactement le bonheur sur terre et notre plus grand apanage. Et de cette bonne éducation de la jeunesse émane nécessairement l'éducation universelle de la Nation et son bonheur collectif.

2

**CONSEIL AUX JEUNES GENS COMMENT TIRER PROFIT SANS DOMMAGE DES LIVRES
FRANÇAIS ET TURCS; QUELLE DOIT ÊTRE LEUR ÉTUDE EN TANT QUE TELLE?**

Si l'on a coutume de dire que l'homme imite Dieu, il n'est jamais trop abusif de dire qu'il peut imiter un autre être humain, si important qu'il soit. Comme Basile le Grand a conseillé les jeunes gens de son temps sur la manière de tirer profit des livres grecs anciens, à mon tour j'ai osé l'imiter et faire la même chose pour les jeunes gens de mon époque à propos des livres qu'ils lisent dans les langues étrangères, le turc et le français; comme les Européens et les Asiatiques ont le même genre de livres que les Grecs anciens, tout ce que le saint homme dit à propos de ceux-là, s'applique très bien à ceux-ci. Alors, moi, que pourrais-je ajouter de plus que lui et les jeunes quel meilleur guide pourraient-ils avoir à la lecture des livres anciens et modernes? Mais comme bien de siècles se sont écoulés depuis l'époque du saint homme jusqu'à nos jours et qu'un grand changement est survenu dans les affaires et la fortune de notre État, je me dois, en suivant à mon tour les traces de mon devancier, de dire tout ce qui me semble convenir à des conseils aux jeunes gens pour l'étude et la lecture de ces livres modernes et leur étude en tant que telle. Alors, puisque mes conseils s'identifient presque aux exhortations du sage que j'ai mentionné, je n'ai aucun doute que vous, jeunes gens, allez m'écouter ou plutôt écouter celui-là, si vous voulez être, comme il dit, au deuxième rang parmi les gens qu'Hésiode loue; chose qui constitue le plus grand éloge pour les jeunes gens, car, n'ayant pas encore une idée précise des choses en particulier, ils ne peuvent avoir d'idées générales par eux-mêmes ou ne connaissant pas par eux-mêmes les choses particulières, ils ne peuvent jamais comprendre les idées générales qu'ils rencontrent dans les livres. C'est une chose que possède l'homme formé simultanément par l'étude, l'âge

et la pratique; ainsi, ayant une idée générale des choses particulières, il peut former de ses idées des conceptions générales et en voyant la même chose, il aboutit à l'affirmation ou en constatant plus de similarités, il arrive à la négation; en même temps, en excluant tous les cas qui n'appliquent pas et ainsi avançant à d'autres propos progressivement de plus en plus généraux, il raisonne et construit méthodiquement un système complet en soi. Donc, c'est toujours l'homme sage qui a de soi-même la connaissance du bien et non pas le jeune homme qui doit apprendre du premier. Cet ordre d'idées, Aristote stipule dans son *Éthique* que le jeune homme ne peut pas devenir politicien et il note encore qu'il pourra devenir mathématicien mais pas philosophe. Alors, l'homme doit posséder les trois qualités déjà mentionnées, afin de développer des propositions générales et universelles à partir de ses propres idées; cela ne doit pas vous gêner que Basile le Grand, méritant votre respect en tant que saint homme, vous conseille en tant que philosophe. Pareillement vous aussi, ayant acquis la même sagesse, vous serez capables de conseiller de manière censée les jeunes gens de votre temps.

Mais pour exposer quelles sont les idées que notre jeune Grec chrétien doit puiser dans la lecture des livres ci haut mentionnés, nous devons voir quelles idées doit retenir un jeune orfèvre ou horloger des artisans étrangers et dorénavant, chaque autre jeune artisan sur son art et ainsi atteindre, par induction, le but désiré. Alors, cet orfèvre ou horloger, en fréquentant différents artisans, Turcs, Arméniens et Juifs, ne manquera pas d'apprendre, parmi leurs compétences, celles qui lui seront utiles dans son art; de cette façon-là, plus il assimile de telles idées, plus il devient habile dans son métier, il s'y perfectionne et s'attire une grande clientèle, chose qui lui offre un grand profit, ce qu'il avait l'intention et le projet de faire et pour lequel il se démenait. Au contraire, le jeune artisan qui ne prend pas chez les gens

susmentionnés la conception de son art, mais en poursuit d'autres, comme par exemple l'art du fourreur ou du couturier, il n'arrive à être ni bon orfèvre ou horloger – qui est son propre métier, ni couturier ou fourreur, qui n'est pas le sien. Donc, il finit par être un homme à tout faire qui n'est bon à rien, c'est à dire, un vrai désœuvré. C'est exactement ce qui arrive à notre étudiant : en gardant ce qui est et sans oublier un instant qu'il est un Grec chrétien, qu'il sache suivre toujours les idées qui lui sont utiles et avantageuses et laisser de côté les idées inutiles ou nuisibles, en faisant ce que le proverbe dit «aligner la pierre au cordeau»*.

En disant Grec chrétien, j'entends un citoyen d'une Nation que ces deux termes désignent comme étant membre de cette société politique qui le qualifie. Cette société alors, en ayant des lois civiles connues et des règles ecclésiastiques strictes, le forme ainsi en quelqu'un de totalement différent de chacun des membres de n'importe quelle société d'une autre religion. Sauf que, l'idée de chrétien s'étend vers une autre vie future; d'où on peut conclure qu'un pareil citoyen doit se perfectionner en quelque chose ou mieux que cette vie soit l'objectif visé, c'est-à-dire que la présente vie soit sa raison d'être.

J'avoue, en même temps, que nous, nous ne sommes pas une Nation qui forme une société proprement dite, nous sommes, au contraire, soumis à une autre Nation prédominante; c'est à cause de cela que certains Européens, en utilisant la définition qu'Aristote donne au mot citoyen, nous accusent de ne pas avoir de patrie; mais ce n'est pas le cas : car Aristote avec cela distingue le citoyen des Nations soumises qu'on appelait ilotes et périèques et qui travaillaient pour les Spartiates et les Crétois, comme leurs cultivateurs proprement dits. Nous, heureusement, nous ne le sommes pas et, si peut-être nous ne prenons pas part à la direction de l'État de nos occupants dans tous les domaines, en tout cas, nous n'en sommes

* Gregorius Nazianzenus, Epistule, Éd. P.Gallay, Saint Grégoire de Nazianze. Lettres, 2 Vols. Paris : Les Belles Lettres : 1 : 1964, 2 : 1967, 1 :1-118, 2 :1-148 (Canon of greek authors and works. Third edition).

pas tout à fait exclus. C'est pour cela que nous formons une Nation en laquelle nos princes de l'Église nous relient à l'administration supérieure et entre nous, d'ailleurs, ils sont aussi en plusieurs domaines nos chefs politiques; beaucoup de nos lois civiques, appelées coutume et toutes nos lois ecclésiastiques, appelées religion, tiennent leur autorité du pouvoir impérial. Notre Nation possède des propriétés dans beaucoup de régions de la Turquie et en plusieurs endroits des systèmes politiques moins importants mais avec des privilèges. Il y a un nombre important de gens de notre Nation qui sont parvenus aux plus hautes dignités, c'est -à- dire des patriarches, des archevêques, des princes, avec des lettres royales; certains d'entre eux, mais d'autres aussi, portent le caftan, comme le patriarche œcuménique, le grand drogman de Moldovalachie; mais les deux seigneurs de Moldovalachie portent encore plus que des caftans et l'un des insignes impériaux, la cape princière et ils ont l'honneur de voir sur-le-champ la personne du sultan. Tous ceux- là donc, peuvent bien prendre part au gouvernement et sont compris justement dans la définition déjà mentionnée par Aristote; avec eux, nécessairement, tous ceux qui sont leurs inférieurs, beaucoup d'ecclésiastiques et de seigneurs, et tous ceux qui ont le même droit ou rang que ceux-ci, c'est-à-dire tous les Grecs; et tous ces privilèges, c'est nous qui les avons au seul nom de Rum chrétiens*.

Donc, nous avons raison de croire ce qu'un homme sage dit à propos de l'homme de bien, c'est-à-dire qu'il doit aimer sa Nation plus que sa famille et celle- ci plus que lui-même,

* Cf. a) Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα*, Athènes, Ermis, 1970, p.24, 349, 350, 49, 58, b) Dimaras, C. Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια*, Athènes, Ermis, 1974, p.45, c) Dimaras, C. Th., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, Ermis, 1977, p. 209, 215, d) Droulia, Loukia, «Ελληνική αυτοσυνειδησία – Μια πορεία γεμάτη λέξεις και σημασίες», in *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού (1770-2000)*, Athènes, Ellenika Grammata – Ta Nea, vol. II, 2003, p. 39-54, e) Zampélios, S., *Βυζαντιναί μελέται περί Πηγών Νεοελληνικής Εθνότητας από Η' μέχρι Ζ' εκατονταετηρίδος μ.Χ.*, Athènes, 1857, p. 274, 461, f) Bouchard, Jacques, «La formation de la conscience nationale chez les grecs modernes», *Études françaises*, Vol. X, 1974, p.397-410 et g) Bouchard, Jacques, « Hellènes et Roumains : la romanité départagée », in *Actes du colloque international et pluridisciplinaire des néo-hellénistes francophones*, 15-23 novembre 2008, Département d'Études néo-helléniques, Université Paul-Valéry, Montpellier III, à paraître en 2010.

exactement comme le fait un tel homme dans des Nations souveraines. Et comme un père de telles Nations ne peut aimer d'avantage son enfant, ou un homme sa femme, ou un fils n'est plus obligé envers son père qu'un Grec et chrétien, esclave du Turc, de même il ne peut pas aimer sa Nation plus que lui. C'est entre ceci et cela simplement que le Grec ne peut pas montrer tout son amour envers lui-même, sa famille et sa Nation, comme le fait un citoyen d'une Nation souveraine; non pas qu'il ne puisse le manifester, chose très inconvenante à dire ou à supposer, avant de décider de faire de notre Grec une bête féroce, car il n'est pas membre d'un État souverain. De même, notre État, parce qu'il ne peut pas montrer son amour et sa sollicitude à ses citoyens, comme les États qui possèdent un pouvoir souverain, ne le manifeste-t-il autant qu'il ne le peut? D'autre part, si l'État ne peut faire tout ce qu'il nous doit, ne devons-nous pas penser que nous avons un État et des obligations envers lui? Au contraire, parce qu'il est imparfait et faible, il faut l'aimer d'avantage que les Nations souveraines aiment le policé et prospère; tout comme les enfants raisonnables honorent leurs parents et leur obéissent, maintenant qu'ils sont fatigués de ce monde et restent dolents à la maison, encore plus qu'ils ne l'étaient auparavant. De même, les bons parents qui prennent peur et s'inquiètent de leur enfant malade et infirme plus que les parents qui ont des enfants sains. Ajoutons encore ceci : un Grec qui prend conscience qu'il descend de Périclès, de Thémistocle et d'autres Hellènes semblables ou encore des parents de Théodose, de Bélisaire, de Narsés, du Bulgaroctone, de Tsimiskis et d'autres Grecs illustres ou encore qu'il provient de quelque saint ou de quelque membre de sa parenté, comment ne pas aimer les descendants des ces gens illustres aussi comment ne pas sentir de la joie, même dans son malheur, puisqu'il vit dans une société politique à laquelle participent de pareilles personnes*? La terre

* Selon Dimaras, C.Th., *Les Lumières néo-helléniques*, p.143, Katartzis développe une théorie unitaire de la nation grecque des Romains, en reconnaissant et en respectant l'héritage byzantin dans tous ses aspects.

qui a nourri les uns et les autres, comment ne pas y être éternellement attaché? Et, en supportant volontairement son joug d'esclavage, comment ne pas mouiller de ses larmes les lieux qu'ils ont baignés de leur sang, celui-là pour leur gloire et ceux-ci, pour leur salut? Comment fuir cette terre qui est le tombeau des gens de l'une et l'autre époque et ne pas se presser de mourir pour pouvoir ainsi mêler son humus avec le leur pour que son âme puisse rencontrer leurs saintes âmes?

Étant donc nous aussi, en quelque sorte, une Nation et ayant comme patrie une terre bien aimée¹, il faut avoir des idées propres à nous, qui soient différentes et distinctes de celles des Turcs, des Italiens ou des Français et c'est pour cela que, en désignant notre Nation, il faut qu'un Grec chrétien les étudie pour les acquérir; et soit qu'il étudie et lise des livres turcs, soit qu'il s'adonne à la lecture des livres français, il faut, comme une abeille, enrichir ses propres idées autant pour les méditer que pour les faire connaître à sa Nation par la parole ou par la plume. Exactement comme les Grecs anciens l'avaient fait, Platon et les autres qui, étant allés en Égypte et en Inde pour acquérir leur savoir, sont revenus dans leur Nation et leur patrie et ont divulgué et livré à leurs compatriotes les richesses qu'ils avaient accumulées. Alors, ceux parmi nous qui apprennent des langues étrangères et, de cette façon là, émigrent à l'étranger, ne doivent pas s'y installer et renier, la désertir et se condamner d'eux-mêmes à la désertion, mais revenir dans leur patrie, c'est-à-dire sans tenir compte des autres idées, s'approprier des idées qui conviennent à leur Nation et qui lui sont utiles et d'ajouter foi à ces seules idées, de les avoir toujours à la bouche ou de les écrire et les communiquer par la plume.

Dis-moi, quel genre de Turc est un Turc qui a des idées provenant de la Perse, qui se comporte, par conséquent, comme un Persan et qui partage la même conviction, tout en

1 Voir Lucien, l'Éloge de la patrie.

s'appelant ottoman et musulman? Une telle personne, même les Turcs ne l'aiment pas, ils le voient comme un étranger; les Perses non plus, qui, le voyant comme un Turc, ne lui font pas confiance; tous les deux le haïssent et l'appellent hérétique. De plus, quel genre de Français ou quel genre d'Anglais est celui qui adhère à la politique et à l'Église de l'autre Nation? Un être pareil, l'Anglais le traite toujours de chien et le Français de calviniste et de traître à sa patrie. Alors, l'un de nôtres, quel genre de Grec et de chrétien est-il, puisqu'il adopte des idées étrangères, qu'il les professe et les proclame, même si elles sont contraires à celles qu'il devrait avoir? N'est-ce pas un membre pourri, un déserteur, qui se rend à nos ennemis, indigne d'avoir une telle identité, qui ne pourrait jamais en trouver de plus honorable?

Mais par contre, quelqu'un qui, sans faire de mal avec les idées anodines empruntées à d'autres Nations, quoiqu'il ne les utilise pas pour le bien de sa patrie, est semblable à un arbre sans fruits qui doit être jeté au feu. Par exemple, notre fameux Cantemir, nôtre au point de gréciser son nom. Il était très versé en turc et en latin, il était aussi expert en musique turque; avec tant de savoir, qu'est-ce qu'il a fait pour sa Nation ? Rien. Parce que, en ce qui concerne la musique, il a laissé beaucoup de mélodies aux Turcs et en ce qui concerne ses études, il a laissé aux Européens une histoire des Turcs en latin. Il a fait exactement comme dit le proverbe : « il a amené une chouette à Athènes»: il avait des dettes envers nous, pourtant, c'est aux autres qu'il a donné. Pour nous, cette histoire était indispensable, pour eux utile: Eux, même sans Cantemir, ils auraient appris l'origine d'Osman Ier, quels furent les abus de sa succession ainsi qu'ils l'ont appris en détail. Nous, même maintenant, nous ne l'avons pas et Dieu sait, au train où nous allons, si nous l'aurons un jour. Il aurait pu écrire en grec ancien, une langue plus prestigieuse que la langue latine, mais il ne voulait pas le faire tout comme nous, à présent. Il aurait pu écrire en grec moderne, en moldave, langue qui lui était

plus familière, mais il avait pour elle peu de considération, exactement comme nous-mêmes, jusqu'à ce jour. S'il avait écrit dans ces langues, il aurait pu être utile à l'une ou à l'autre Nation ou à toutes les deux en même temps; il aurait pu s'acquitter de sa dette et, de cette façon là, les Européens n'auraient absolument pas tardé à traduire un si bon livre. Et alors, l'honneur aurait été infiniment plus grand, car pour tout le monde c'aurait été un Grec ou un Moldave érudit et bon citoyen de sa Nation, deux titres excellents et inestimables quand ils sont réunis.

Mais, n'est-il pas vrai que bon nombre d'entre nous le suivent très fidèlement? C'est comme ceux qui étudient la langue et la culture grecques anciennes : ils chargent leur mémoire d'idées grecques, vieilles de deux ou trois mille ans et plus, ils respirent le grec ancien, méprisent leur Nation en l'appelant barbare et ignorante et considèrent leur langue actuelle comme quelque chose de répugnant. Toute leur vie n'est que regret et souffrance imméritée, comment pareils Hellènes, tombés du ciel, dignes de la Grèce Confédérée ou de la Grèce de Ptolémée, peuvent-ils vivre parmi leurs compatriotes barbares? Et toutes leurs paroles ne sont que des jérémiades en faveur de leurs siècles préférés. Ceux-là, alors, quand ils écrivent, que peuvent-ils écrire d'autre que les idées conçues pendant toute leur vie, c'est-à-dire les idées grecques anciennes, resservies telles quelles, en modifiant seulement leur ordre et en les mettant les unes devant et les autres derrière, les unes dessus et les autres dessous, sans réfléchir si elles sont vraies ou fausses. Et sans vouloir songer au vide immense qui s'est produit depuis que nos plumes philosophiques helléniques se sont brisées, jusqu'à nos jours. Ce qui veut dire, qu'ils recopient en quelque sorte, les livres helléniques, en les réécrivant avec les idées et les mots qu'ils leur ont empruntés et, ils essaient d'augmenter (si augmentation il y a) les livres qui - en ce qui concerne la philosophie - ont besoin

d'épuration, de correction et de supplément : M.Dorotheos [Lesvios] a fait un livre en grec ancien pour prouver, en utilisant les vocables les plus forts des anciens - si je me rappelle bien - que les insectes viennent de la putréfaction et non pas des œufs. M.Guéneau de Montbéillard* a composé un autre livre sur ce sujet où il traite en long et en large de leurs genres, leurs classes, leurs membres et de toutes leurs parties, de leurs organes génitaux et des différentes façons de se procréer, de leurs quatre métamorphoses, leurs changements en ce qui concerne la peau, de la grande variation de leurs nids; et, en plus, tout ce qu'il a vu par lui-même, à l'œil nu ou au microscope, et il a fait leur anatomie, et pour tout ce qu'il n'a pas pu voir lui-même, il a consulté des dessins et récits anatomiques, faits par d'autres chercheurs comme lui. M. Daubenton** a fait un traité pareil concernant les vers de terre. Alors, le premier était une proposition, les autres des vrais traités; le premier est un récit sur les insectes et pas sur les espèces et les deux derniers sont des œuvres philosophiques. Quel profit tire-t-on d'un livre qui contient une idée, puisse-t-elle n'être pas fausse ? Malheur à l'esprit curieux qui, pour recueillir des idées, doit lire un livre entier sur chacune de ces idées. Et tout cela parce qu'ils étudient la culture grecque ancienne qui n'a aucun lien avec leur siècle, leur Nation et eux-mêmes.

Ainsi, ceux qui ont appris le grec ancien en relation avec l'éducation ecclésiastique, en étudiant et en concevant en plus des idées chrétiennes, et pour beaucoup d'entre eux, les écrivant et proclamant en langue grecque moderne, en perpétuent au moins quelques-unes, que notre Nation avait et continue à avoir de sorte que nous devons garder intactes les plus importantes, c'est en cela qu'ils paraissent Grecs modernes et citoyens de notre société politique. Le patriarche Dossithéos avec son grec moderne mêlé de grec ancien, il a écrit des

* Philibert, 1720-1785

** Louis Jean-Marie, 1716-1800

milliers de phrases nécessaires, utiles, étranges, de contenu politique et ecclésiastique, et son ouvrage ressemble à un livre et pas à un exercice d'écriture; et son auteur a l'air d'un Hiérarque de Palestine, du 18^e siècle; ce n'est pas le cas de prélat Dorotheos, qui ressemble à un envoyé du Lycée qui est venu deux mille ans et quelque chose plus tard pour défendre son honneur, soutenant qu'aucune phrase n'était fautive; la belle affaire!

Mais cette inclination exagérée pour la culture et la langue grecques anciennes que certains de nos hommes instruits suivent au point de considérer comme un honneur de s'appeler Hellènes, est une chose indigne d'un Grec chrétien. Ainsi nous nous sommes d'abord appelés Grecs, certainement à ce qu'on dit pour quelqu'un d'important comme sans doute alors le nom de roi, car ce n'est pas n'importe qui, qui peut donner nom à une Nation, et c'est sous ce nom que les Nations occidentales nous ont connus; Ensuite nous l'avons changé et nous avons pris le nom d'Hellènes ¹ mais les Nations sus mentionnées ne l'ont pas changé; seules les Nations orientales qui, comme il est naturel, nous ont connus pour la première fois en ce temps-là, nous appelaient Yunan, Ioniens. Après Jésus Christ, nous avons embrassé le christianisme et avons pris le nom de chrétiens, nous avons appelé les païens Hellènes, nom de religion. Lorsque Constantin le Grand a transféré ensuite l'empire à Constantinople, nous avons pris le nom de Romains et c'est comme cela que nous appelaient toutes les Nations du monde et, par conséquent, nous avons continué à appeler les païens du nom d'Hellènes. Lorsque les Lombards l'ont emporté en Italie, par mépris nous appelions Lombards les habitants de Rome et, par opposition, eux nous appelaient Grecs, c'est-à-dire Hellènes, sous prétexte que nous n'étions plus Romains puisque nous ne parlons pas leur langue, nous ne suivons pas leurs coutumes, nous ne portons pas leurs vêtements; les nôtres,

1 Apollodore affirme – livre I, chapitre VI, paragraphe 2- que « lui –c'est-à-dire Hellène- appela Hellènes de son propre chef ceux qu'on appelait Grecs.

en tout cas, n'ont jamais accepté cette manière de faire; sauf que cette appellation est restée dans le reste de l' Europe, et seuls les habitants de l'ancienne Rome ont gardé le nom de Romani, c'est-à-dire Romains; en tout cas, les Nations orientales nous appellent toujours Roum ou Ouroum. Nous, nous l'avons conservé et nous nous appelons Romios¹ avec un petit changement dans la prononciation. Alors ce nom qui, depuis l'époque du Christ jusqu'à notre captivité, pendant tant de siècles était en usage dont la signification est attestée depuis des temps immémoriaux et signifie païen, comment se fait-il que quelques érudits, contrairement aux règles de la grammaire même, osent changer la signification du mot et s'appeler Hellènes, et sans considérer ce fait comme une faute grave, puisqu'ils sont chrétiens, et comme un déshonneur, puisqu'ils sont Grecs; nos parents Grecs ne l'ont accepté, que pour un seul, Julien l'Apostat, qui se flattait de s'appeler Hellène? Mais à part les gens instruits que j'ai mentionnés, toute notre Nation maintenant, quand elle dit Hellène veut dire païen; même si on le prend simplement, à son sens premier comme un nom ethnique, si quelqu'un étudie le grec ancien il ne devient pas Hellène pour autant, ni celui qui apprend une autre langue ne se dénomme pas par celle-ci. La même chose vaut pour l'éducation: nous ne devons pas l'étudier afin de devenir maîtres en cela précisément et principalement et pour sembler passer pour des péripatéticiens et des stoïciens, mais en relation avec l'Église et les Pères afin d'être en accord avec ce que nous sommes : des chrétiens et surtout, afin de cultiver et d'enrichir notre langue grecque moderne pour avoir, nous aussi, notre propre langue, de faire correspondre le nom de la Nation avec sa langue, et en recevant l'éducation qui nous convient, de les honorer tous les deux de cette épithète d'excellence; et, à ce moment-là, de pouvoir dire sans vergogne que nous avons eu pour ancêtres les Hellènes, très grand honneur,

¹ Romaios se prononçait, comme on a prouvé ailleurs, Romaios; donc c'est plus près à la prononciation ancienne, le mot Romios.

sans prétendre prendre leur nom.

Ceux qui étudient le latin, s'ils en tirent ou non profit, je n'en sais rien, mais en tout cas, ils n'ajoutent rien à l'ensemble et ils ne sont pas de parfaits adeptes de Planude ou de Gazis. Les Latins modernes, ayant appris la langue des Hellènes, ont traduit leurs livres, et pour que leurs successeurs apprennent aisément le grec ancien, ont rédigé des dictionnaires magnifiques, comme Scapula, Henri Étienne, Schrevelius et beaucoup d'autres; chez - nous, au contraire, j'ai vu à peine deux livres traduits du latin, *le Théâtre Politique* et le premier livre des *Géorgiques* de Virgile; disons, qu'il y en a encore une douzaine que je n'ai pas vus ou que je ne me rappelle pas; depuis l'époque de Gazis jusqu'aujourd'hui, tous les livres grecs anciens ont été traduits une ou deux fois en latin. Quel point d'honneur et quel amour de la patrie pour nous!

Ceux qui étudient le turc ne le font pas pour apprendre ce qui leur manque expressivement, mais ils s'efforcent d'apprendre trois langues en même temps, les rudiments du turc, du persan et de l'arabe et d'étudier alors, tout simplement, tous les livres en turc qui leur tombent entre les mains. Mais comme les Turcs étudient bien volontiers la poésie, notre jeune étudiant remplit à son tour sa chambre des recueils de poésie persan, turque et des mélodies arabes; ainsi, il croit se trouver soit avec les Persans sur les rives du Seichoun ou Nouzeichoum* (entouré de roses, de jasmins et de jonquilles, assis sous les arbres, près d'une table à manger et à boire des mains d'un Ganymède; ou avec les Arabes il lui semble être assis sur un dromadaire, en compagnie d'une hétaïre faisant tournoyer son javelot, fredonnant, qui traverse, comme l'éclair, les lieux les plus charmants et parfumés de l'Arabie; quelle littérature exquise ! Ainsi donc, le jeune s'adonne à la poésie et alors, comment trouver

* Sihun, Sihon, Sihoun: grand fleuve d'Asie, qui sépare la Transoxane du pays de Geté (Encyclopédie ou dictionnaire raisonnée des sciences, des arts et des métiers, p. 15,190).

le temps d'apprendre ce qu'il lui est utile? Si son but était de prendre plaisir à la poésie, n'est-il pas vrai que nous avons, nous aussi, de la poésie? Y a-t-il une comparaison entre la poésie arabe et la grecque? Celle-là arrive à peine à l'art lyrique. Mais que dire de la poésie dramatique grecque ancienne qui vise et rivalise avec l'action héroïque? Les poèmes épiques, d'autre part, l'*Odyssee* et l'*Iliade*, qui représentent des actions héroïques, intéressent-ils une Nation entière ou plutôt l'univers ? Virgile, en langue latine et avec un fonds hellénique à peine a-t-il réussi à en faire un second, l'*Énéide*. Quel est, alors, le résultat ? Un jeune homme qui s'intéresse follement à la poésie étrangère et qu'il méprise la poésie grecque ancienne, qui, en tout cas, lui est inconnue; et comment en arrivera-t-il à respecter sa Nation actuelle puisque tout ce qu'elle possède n'est autre chose que quelques chansons et quelques rimes misérables?

Enfin, ceux qui étudient le français, un sujet à la mode chez nous, deviennent, la plupart du temps, des comètes dont la course outrepassa le siècle. Ceux-là, semblent émergés de leur Nation et vivre sur les rives de la Seine. Qu'est-ce qu'il entreprend alors de faire, le jeune homme? Lui aussi l'ignore, sauf, à ce qu'il semble, qu'il essaie de lire tous les livres en cette langue; c'est-pourquoi il ne les choisit pas, mais il attrape, soit les livres qui lui tombent sous la main, soit les livres qui lui sont recommandés par le premier venu et il continue ainsi à lire sans répit. Il y met tant d'acharnement qu'il omet de lire seulement ce qui lui est nécessaire, c'est-à-dire les manuels d'enseignement et de technique, parce que ces livres sont toujours sans attrait; il choisit donc les auteurs qui ont de la grâce, une syntaxe élégante, des figures et des images éloquentes, très divertissants et plaisants, ainsi donc il lit des romans, des pièces dramatiques, comiques, des plaisanteries et des grossièretés à propos de l'*Écriture Sainte*, la politique et la morale; mais les livres qui ont du mordant et un goût amer, il les

laisse de côté. Certains aussi, qui veulent lire de pareils livres, pour y puiser des idées plus élevées et plus profondes, lisent Montesquieu, donc *l'esprit des lois*, sans savoir en quoi consiste le droit et la définition de la justice, ayant besoin d'en savoir plus long sur toute la science du droit; ils lisent *l'Histoire Générale de Voltaire* et *la Philosophie de l'Histoire*, qui sont aussi des théories de l'histoire, avant de lire un livre de la *Byzantine*, l'histoire de leur Nation, mais ils éprouvent le besoin de connaître l'histoire du monde dans son ensemble. *Le Philosophe* ou *la Philosophie de la Nature* mais sans savoir ce que signifient les mots étoile fixe ou planète, ce que signifient les mots bissextile, éclipse et ainsi de suite. Et ils devraient parcourir l'astronomie, la politique et la philosophie toute entière, ouvrir ce qu'on appelle l'*Évangile de la Raison*, mais ils ne savent pas encore ce que sont la raison et la prudence et, une fois ces choses apprises, ils ne devraient pas le lire. Et, en tout cas, l'alpha et l'oméga des études actuelles est Monsieur de Voltaire, un auteur qu'on ne peut pas étudier sans péril, sans porter une armure; celui parmi les contemporains qu'on a nommé à juste titre le Zoïle* de notre siècle, ce philosophe ordurier, M. Piron l'a très bien campé dans un épigramme qu'il a composé sur lui et le plus piquant de tout qu'il lui avait, lui-même commandé; le voilà :

Cet écrivain si fécond en libelles
 Croit que sa plume est la lance d'Argail¹
 Sur le Parnasse entre les neuf pucelles
 Il s'est placé comme un épouvantail.
 Que fait le bouc en si joli bercail ?
 Y plairait-il ? Chercherait-il à plaire ?
 Non, c'est l'eunuque au milieu du serrail :
 Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

.....

Alors, lui, il avait la rage de soutenir et de démentir la même chose, pour montrer la force de ces discours et non parce qu'il était intéressé à trouver la vérité, qui lui était

* Sophiste grec

1 Il était roi de Sparte.

indifférente; donc, il ne s'occupait pas des diverses sciences ni ne laissait personne d'autre s'en occuper, mettant tout le monde dans le doute sur ce qu'il voulait entreprendre, pour ne rien entreprendre finalement. Monsieur Piron aussi, peut-être pour ne pas le chagriner tout à fait, le ménage comme s'il était un pauvre vieillard français, et il l'a appelé eunuque parmi les femmes; mais il lui était plus familier de l'appeler chien à la crèche. Quel est alors pour nos jeunes le résultat de telles études confuses? Les premiers n'apprennent rien et les autres apprennent tout de travers, alors des idées scientifiques et techniques qu'ils croient avoir acquises, aucune ne l'est en ses principes ; pourtant ces derniers croient qu'ils ont tout appris et chaque fois qu'ils ont l'occasion de parler de littérature, de philosophie et de théologie, ils prennent la parole et ils parlent ex cathedra avec force détails; et en cela ont raison, malgré leur jeunesse, parce que la philosophie qu'ils apprennent dans de tels livres n'est pas complète, comme s'il s'agissait de celle qu'enseigne le Marquis d'Argens en une semaine.

Dites-moi, en conscience, tous les Luciens et les Pyrrhons de notre temps; vous pensez que tout existe et n'existe pas : le bien et le mal; Dieu existe et son contraire, la morale et son contraire, la science et son contraire. Vous n'aimez pas le monde tel que Dieu l'a créé et vous vous en servez ; c'est donc à notre tour de vous dire voici maintenant des notables du peuple et du clergé; des lois, des règles, des gouvernants et des gouvernés; des couples, des pères, des fils, des amis, des gens qui font le bien et d'autres qui en bénéficient ; et vous vous plaignez de tout cela ou le réfutez; le contraire de tout ce que vous devez considérer comme bien, l'égalité naturelle, la communauté des biens, des femmes et des enfants, vous dites, en vous moquant que c'est *la République* de Platon tout craché. Alors, vous n'êtes fiers de rien. Disons, pour l'instant que ce que vous dites est bien, c'est-à-dire qu'il n'existe rien d'autre que nos sensations : le froid et le chaud, le blanc et le noir, l'odorant et le malodorant,

le doux et l'amer, l'aigu et l'obtus. Mettons, aussi, *l'égalité et la communauté* de Platon dans cette société politique composée de vos animaux anthropomorphes, avec quel lien commun allons-nous les lier? Les animaux, privés de raison, possèdent leur instinct naturel pour certains objets et de la répulsion explicite pour certains autres; les humains, dites-vous, à leur désavantage, n'ont rien de pareil; comment donc seront-ils liés entre eux? Si vous admettez ce qu'affirment les philosophes classiques, non pas les éclectiques comme vous, que la sociabilité est le désir naturel de l'homme, ce désir contrairement à celui des animaux, n'est pas dirigé vers certains objets et que l'insociabilité ne l'est pas envers d'autres connus comme facteurs de répulsion; mais la sociabilité est la tendance naturelle de l'être humain en toute chose et la raison distingue le sociable même dans l'être humain, quand, où et comme il faut et de même pour l'insociable. Alors, c'est la raison qui le lie à notre État; mais puisque votre État n'a pas de raison, quelle raison pourra l'y rattacher? Ainsi donc, l'amour, la gloire, l'honneur, la bonté, le profit, le pouvoir, on ne peut ni les manger, ni les écouter, ni les sentir, ni les voir, ni les toucher; et puisqu'ils ne tombent pas sous le sens, comment seront-ils des êtres selon vos principes? Donc, votre État est resté disloqué et, par conséquent, inconsistant et, tout ce que vous dites n'est que sottises philosophiques. Les choses pourtant qui existent sont excellentes : depuis les sociétés politiques imparfaites de la Californie jusqu'à la société la plus accomplie de l'Angleterre, nous ne pouvons accepter une autre forme pour notre société politique que celle qui est susceptible d'ajout et de croissance à l'infini; par contre s'il y a diminution et réduction à l'infini, comme vous dites, rien ne se produit jamais¹. Donc, si *l'État de Lycurgue* avait existé dans un coin perdu de la terre, il y a plusieurs siècles, et avait cessé d'exister, au dire des savants; si tout à fait irréalisable est la *République de Platon* où

1 Monsieur Rousseau a fait un si grand rabaissement dans ses ouvrages que Voltaire, son collègue, en a eu assez et il a dit qu'il avait de la peine, une fois de plus, à marcher à quatre pattes et de brouter l'herbe.

l'être humain a deux pattes, la vôtre qui l'a à quatre pattes peut-elle se réaliser partout dans l'univers pour toujours? Donc, vos principes ne tiennent pas, puisqu'ils n'arrivent pas au résultat auquel vous vouliez parvenir. Mais, allez-vous dire, il y a là des abus aussi; oui, bien sûr, là où il y a des lois, des règles et des coutumes, il y a certes des abus, puisque tant qu'il y a un corps solide et de la lumière, il s'ensuit nécessairement qu'il y ait également de l'ombre; et personne ne trouve raisonnable d'enlever le corps solide et la lumière afin d'éliminer l'ombre; rien ne peut justifier l'opinion qu'on doive supprimer les lois pour éliminer les abus.

Et les passions, dans votre état en question, qu'est-ce qu'elles vont devenir? J'ai l'impression que vous qui proclamez cette impassibilité, cette ataraxie, ce détachement, vous ne les suivez pas dans votre vie, comme vous l'affirmez ; je ne le croirai jamais, et vous ne pouvez me le prouver; car dans la vie de vous tous, je vois presque la même chose que dans la vie des gens ordinaires, même parfois des fautes plus éclatantes et des méchancetés plus notoires. Et comment cela? Dans notre société, qui a un côté politique; alors dans votre société, où celui-là ne peut avoir d'existence, que n'avez-vous pas fait? Si votre bouche indiscrete avait prononcé quelque chose de bon, c'est seulement quand vous stigmatisez la vanité et les vrais abus, même s'il s'agit d'une autre vanité et c'est pour cela qu'on peut vous en être reconnaissant. Vous réfutez les sciences et les études et vous professez une savante ignorance, sauf que, en même temps, vous employez des sophismes, et vous dupez le monde. Qui a jamais accusé l'instruction, qui, seule n'est jamais de trop et qu'elle n'est pas sujette à la mesure, comme la musique qui ne fonctionne pas si elle n'est pas parfaite; la vérité est que si l'instruction fait du mal, c'est quand elle n'est pas suffisante, parce qu'elle provoque la vanité, exactement comme l'eau, quand elle n'est pas abondante, devient amère dans le puits.

Parmi les sujets susmentionnés, ajoutons deux mots en particulier à propos de l'un

d'entre eux, dont les défenseurs ont beaucoup de crédit dans le monde, Monsieur de Voltaire. Certains Européens le vantent tellement, qu'ils disent qu'il est l'égal de dix de nos anciens sages et beaucoup d'entre nous acceptent cette opinion sans l'examiner et y adhèrent. Même moi qui ne partage pas la philosophie des Anciens, comme ne la partageaient pas non plus, Basile, Grégoire, Apollinaire et plus anciennement encore, Origène et autres sages, différents docteurs excellents de l'Église. De toute façon, je ne changerai pas Lucien avec Voltaire pour l'intelligence, l'éloquence, la créativité; ces qualités accompagnées des grâces que l'éloquence grecque donne à sa plume lui portent, certes, ombrage et le censurent comme son méchant imitateur, un pygmée auprès de ce géant, en bavardages, moqueries et bouffonneries. Mais, si on cherchait une ressemblance entre ces deux fils de la perdition*, ils ne se ressemblent, justement, qu'au point où tous les deux appartiennent à la catégorie qui ne mérite aucune considération, comme dit Photios à propos de l'un d'eux. Le roi de Prusse** dans son imitation de la très libertine *Ode à Uranie*, du dit écrivain, l'appelle l'impie le plus intelligent, honneur et honte de la France ; d'ailleurs, Voltaire n'était pas un homme de sciences : Dans *l'Encyclopédie Méthodique*, écrite par les meilleurs spécialistes de chaque domaine, où il critique la première Encyclopédie, Voltaire affirme que ses articles n'ont pas tous écrits par les meilleurs spécialistes, mais lui-même n'a rien osé rédiger sur aucune science importante, si ce n'est en littérature et en histoire et s'il avait pu le faire en sciences, c'est sûr qu'il s'y aurait essayé. Ainsi donc, sans lire ses *Œuvres complètes*, on peut devenir un parfait homme de science mais peut-être qu'en s'amusant en sa compagnie, on ne le devienne pas. Mais était-il une bonne personne, titre qui est plus important que celui d'homme de sciences? Pas du tout; et, je passe sous silence tout autre chose pour examiner

* Nouveau Testament

** Frédéric II

seulement un discours très impie, concernant son éthique : que son défenseur me dise pourquoi ce pauvre diable refuse les bénédictions et les malédictions d'un parent à son enfant, c'est-à-dire du plus grand bienfaiteur au plus grand bénéficiaire? Quel intérêt aurait, s'il était bon, d'enlever une crainte et un espoir, qui ne font de mal à personne mais qui font du bien aux parents et aux enfants, en même temps, et, à mon opinion ou évidemment pour son principe commun, ils ne sont assujettis à aucune sensation, ne le sont-ils pas à cet effet? C'est cela exactement qui manifeste pleinement en lui l'immense dépravation de son cœur; et puisqu'il n'avait pas lui-même d'enfants, est-ce juste de vouloir séparer les enfants du monde de leurs parents? Maudite soit cette vérité, si c'est une vérité comme ses autres, puisqu'elle porte préjudices à la société politique et réfute le pouvoir paternel et l'obéissance filiale que chaque honnête homme doit recommander, à part celui qui prône l'ingratitude, quand il enlève un de ses plus grands obstacles. C'est vrai que les bons enfants ont d'autres liens aussi, mais les mauvais, qui sont les plus nombreux et qu'ils n'ont que lui, qu'est-ce qu'ils vont faire? Au lieu alors de réfuter les bénédictions et les malédictions paternelles, il vaudrait mieux établir des lois claires qu'après avoir sauvé les enfants, comme si c'était quelque chose d'inutile, d'accepter cela, c'est-à-dire de faire cuire leurs parents et les manger après, exactement comme les cannibales et les autres anthropophages, au lieu de les conserver vivants en leur faisant de la peine par cette apostasie et en leur provoquant des plaies mortelles. Quelle meilleure preuve pouvons-nous avancer concernant ces dires si ce n'est que par méchanceté, en ayant pour but de nuire au genre humain? C'est donc certain que le jeune homme deviendra meilleur s'il ne lit pas ses œuvres; et si le disciple du susmentionné affirme qu'il n'est pas de sens évident entre les hommes, ce qui n'est certes pas ce dont nous parlons, car c'est là quelque chose de commun pour tous les hommes et tous les parents,

depuis le commencement du monde jusque à maintenant le professent, sauf ces sages qui sont capables de marcher à quatre pattes et de brouter de l'herbe.

De ce désordre dans les études dont souffrent les jeunes gens, est-ce qu'ils en sont les principaux auteurs ? Certainement pas : il y a plusieurs facteurs à prendre en ligne de compte, comme par exemple l'étude de nos ancêtres, l'incurie des parents d'aujourd'hui envers leurs enfants, la déficiente méthode de nos professeurs et le manque de livres; quant au premier, j'ai remarqué que, depuis Panagiotakis, notre premier drogman, il semble que c'est alors que notre nation a commencé à se distinguer et à progresser en étudiant les langues étrangères, jusqu'à nos pères les quelques érudits que nous avons, lisaient d'abord et progressaient dans les lettres grecques et ecclésiastiques et ensuite apprenaient les lettres étrangères ; leurs études cependant ils les faisaient en grec ancien, c'est pour cela qu'ils pouvaient écrire en grec ancien et que certains¹ l'ont effectivement fait. Les jeunes gens de mon âge qui, pour la plupart ont fait des études, ont fait la même chose, sauf qu'ils ont étudié dans des langues étrangères. Les jeunes de notre temps qui s'adonnent à l'étude, acquièrent une culture générale surtout en grec ancien et tout de suite après, commencent le français et le turc en s'y consacrant totalement; il est donc évident que la chose est arrivée d'elle-même car alors que nos ancêtres y trouvaient de l'intérêt, nous avons augmenté cet intérêt pour que notre profit augmente; de la même façon nos jeunes redoublent leur application dans le même but. Pourtant, une chose qui est bonne sous un aspect n'est-elle pas moins bonne sous un autre ? Et quelle est cette chose moins bonne ? C'est évident : premièrement, celui qui n'a pas appris la philosophie dès son enfance ne peut pas l'apprendre sur le tard, et surtout pas dans une

1 L'Exaporite a rédigé une *Grammaire* et une *Rhétorique*, en tant que philologue; l'ouvrage «*A propos de la naissance et de la destruction*» en tant que philosophe et *l'Histoire juive* en tant que chrétien. [Exaporite: le grand ancêtre des Phanariotes c'est Alexandre Mavrocordato, dit l'Exaporite ou Détenteur des Secrets, Grand Drogman de la Porte de 1673 à 1699].

autre langue ou, disons, il peut apprendre la philosophie, il ne pourra jamais acquérir l'esprit philosophique. Puis, il s'ensuit que notre nation se remplit de ce qu'il ne faut pas faire avec des idées étrangères sans posséder celles qui nous conviennent, de nous détacher du grec ancien et des idées chrétiennes qui vont ensemble, de préférer les autres Nations, de haïr la nôtre et d'être indifférent à l'égard de notre religion; et si la raison droite n'intervient pas à temps, il s'ensuit naturellement que les jeunes de la génération suivante ne vont jamais étudier la littérature grecque ancienne, il est plus clair que le jour que cela est absurde. Et pour quelle raison ? Un autre sera d'avis différent, mais moi, il me semble que nous ne pouvons retourner en arrière, parce que cela est impossible. Donc, pour que cessent les absurdités commencées et qui vont augmenter, le temps est venu et ce doit être l'époque où on doit commencer à cultiver la langue grecque moderne comme je le propose; une fois acquise la langue dans les conditions que j'ai déjà exposées, la génération suivante pourra compléter en elle ce qu'on ne peut pas faire en grec ancien; et ce qui n'a pas été fait en grec ancien depuis notre captivité ou certainement aussi ce qui ne pouvait certes en être autrement, de sorte qu'on n'ait absolument pas besoin, comme aujourd'hui, des langues étrangères, surtout que tout le monde n'a pas le moyen de le faire. Un doute subsiste chez les parents, qui, comme j'ai déjà dit, se demandent, ayant pris de nouveau des cours de philosophie et de religion et en n'ayant subi aucun mal de l'étude des livres étrangers, comment seulement à la suite des cours généraux peuvent-ils envoyer leurs enfants étudier dans des langues étrangères ? C'est exactement comme s'il s'agissait d'envoyer leurs fils à la Mecque ou à Ispahan, ils répondraient évidemment un retentissant, «nenni» accompagné d'un geste de désapprobation avec indignation et même s'il s'agissait de les envoyer à Naples ou à Paris, ils prendraient mille précautions; pourtant, ils permettent à leurs enfants, avec grande facilité, ils

les poussent plutôt à étudier leurs langues étrangères, chose qui est comme une émigration, et pourtant ils n'estiment pas la chose de quelque importance. Donc, c'est avec leur permission, leur souhait et plaisir qu'imperceptiblement les jeunes s'aliènent leur propre pays pour toujours ; et tout en méprisant les nations étrangères, ils sont fiers de leurs héritiers, parce qu'ils connaissent les langues de ceux-ci, leurs idées et leurs mœurs et ainsi ils s'enorgueillissent, avec bonne conscience, du nom d'Ottoman ou d'Européen, exactement comme font ceux qui hellénisent en s'appelant Hellènes, pareil crime et infamie et ils accusent les idées funestes des étrangers, malgré le fait que les jeunes gens possèdent les œuvres dans leurs bibliothèques. Quelles contradictions ! Les parents se doivent assister leurs fils sans relâche et ils doivent aussi savoir, non seulement quelles sont les idées qu'ils apprennent chaque jour pour qu'ils puissent fixer les bonnes et élaguer les mauvaises, avant qu'elles ne prennent racines, mais de très bien savoir aussi quels sont les mots que leurs enfants connaissent, autrement, si leurs enfants s'écartent des bonnes mœurs ou de la religion à cause de l'étude, chose qui peut aussi arriver, non seulement les parents devront rendre compte à Dieu mais eux-mêmes ne tarderont pas à sentir qu'ils devront leur rendre la pareille, après avoir été contaminés par un apôtre de l'ingratitude et bien d'autres choses funestes et le manque de respect à savoir que les parents ne peuvent ni approuver ni désapprouver.

Vu les difficultés que les maîtres créent pour faire progresser leur élève, vu le lenteur excessive et l'inadaptation des cours¹ à la profession des jeunes, ajoutons le fait qu'ils ne comblent pas l'énorme lacune dans les cours, depuis de la conquête jusqu'à présent, les enseignants auront dû rendre nécessaire l'apprentissage des langues européennes, lesquelles contiennent tout cela; c'est pourquoi les gens se sont mis à considérer comme non-

¹ Un exemple est suffisant; combien d'entre nous j'ai vu étudier la géométrie de leurs maîtres, mais personne le droit; et, en plus, je n'ai vu personne avoir besoin de géométrie, mais du droit, tous.

nécessaires les matières autres que la grammaire. Mais le plus étonnant de tout c'est que, contre leurs propres intérêts, ces mêmes professeurs inspirent aux jeunes de la haine pour leur travail, en taxant leur langue, le grec moderne, de langue barbare, tout en faisant l'éloge du grec ancien qu'ils ne possèdent pas autant qu'ils le croient. Par ailleurs l'enseignant musulman se moque des sujets non-musulmans et exalte la grandeur de son État. Enfin, l'Européen vante son royaume, ses bals et ses théâtres, les avantages et la gloire, l'instruction et l'idée de sa propre Nation et de l'Europe, en y confrontant souvent les malheurs de la notre Nation en toute chose ; ainsi le jeune voit que sa Nation n'est pas comme les autres et que sa langue n'est pas idéale comme les leurs; son cœur se refroidit et, en conséquence, il ne s'intéresse à aucun livre grec, même pas à ceux que les Européens admirent, il ne veut rien savoir d'hellénique et finit par détester sa Nation et la langue qu'il parle.

Jusqu'ici, nous avons montré le caractère ingrat de nos études, afin de mieux sentir par la suite, dans notre discours, leur beauté. Étant donné le besoin que nous avons, nous devons aller à l'essentiel et l'étudier; qui d'autre le montrera, sinon la prudence, qui est la vertu des vertus ou, comme on l'appelle plus familièrement, le cortège des vertus ? Et, il est vrai que, sans ce cortège, aucune vertu n'existe; ainsi, dis-moi, qu'est-ce le franc-parler si ce n'est une sagesse dans les échanges et les autres vertus également ? Donc, les cinq vierges ont perdu leur vertu parce qu'elles n'avaient pas la prudence; par conséquent, l'étude aussi doit se faire avec prudence pour conduire à la vertu et non au vice. Mais nous conservons cette prudence comme destinée à notre Nation, car elle diffère, comme le droit, selon les Nations et les lieux. Ainsi, notre prudence nous dicte que notre première obligation et honneur est de bien savoir la langue, que nous parlons, que nous écrivons aussi, pour nous instruire et pour pouvoir exprimer verbalement ou par écrit n'importe quel concept, en utilisant des mots et des termes

à nous, comme le font toutes les Nations civilisées; cela donc se produit quand notre étude proprement dite se passe en cette langue comme dans toute autre étude à son propos, également. En seconde lieu, nous devons apprendre le grec ancien et sa culture que les ouvrages grecs anciens contiennent, comme une culture et une langue magnifiques, qui étaient et qui sont encore auprès de toutes les Nations de l'Europe et, surtout pour étudier les œuvres de nos Pères de l'Église, puisque nous sommes les héritiers de ces auteurs-là et de ces ouvrages-là et surtout pour cultiver, embellir et enrichir la langue que nous parlons, c'est-à-dire d'étudier la langue grecque ancienne pour posséder notre langue- le grec moderne- et non pas seulement pour savoir le grec ancien. Mais, parce que nous n'avons pas toutes les sciences en grec ancien séparément mais que plusieurs sont aussi confuses et mêlées, l'histoire ecclésiastique surtout et l'histoire profane aussi, la géographie et la chronologie, ses deux yeux, dont nous avons grand besoin; mais pour qu'on puisse s'exprimer ou philosopher, il faut d'abord connaître le monde et ses diverses parties et tout ce qu'elles contiennent: l'être humain avec ses grandes familles autrefois et aujourd'hui, les animaux, les plantes et les minéraux. Donc, pour puiser ces informations des livres grecs anciens, il faut tous les étudier, chose qui n'est pas possible pour tout le monde: en français, en tout cas, il y a l'analyse de tous nos livres grecs anciens. C'est-pourquoi il faut apprendre la langue vivante de l'Europe, n'importe la quelle, disons la langue française, qui est sa langue commune; et, par ce moyen facile, nous comprenons bien nos livres grecs anciens, qui sont la source du savoir européen. Ajoutons que, puisqu'en grec ancien il manque une suite de l'histoire, depuis l'époque de notre défaite jusqu'à nos jours, et puisque le progrès dans les autres sciences et arts également fait défaut, tout ce qui arrive dans le monde, c'est encore en français qu'il faut les chercher pour avoir ainsi quelques notions de toutes les sciences, tout

en insistant pourtant et en progressant surtout en celle que notre profession exige. Enfin, la sagesse nous dicte, puisque nous sommes une Nation soumise, que nous avons besoin de savoir la langue et les lettres de nos dominants pour pouvoir avoir accès à eux et pouvoir nous procurer plus facilement ce dont nous avons besoin pour vivre ; donc, nous devons apprendre inévitablement le turc et le français. Est-ce que nous devons alors lire tous leurs livres, qui, évidemment, sont innombrables ? Point du tout : les ouvrages d'histoire seulement, comme on dit, qui se trouvent à la Bibliothèque Royale de France sont si nombreux que, si quelqu'un lisait quatorze heures par jour, il lui faudrait huit cents ans pour les terminer. C'est vrai qu'ils ne sont pas tous en français mais il y en a beaucoup en cette langue. Mais il y en a-t-il autant pour les autres sciences ? Et pour le turc, le persan et l'arabe peut-on les compter ? Tâchons donc de préciser, en suivant fidèlement nos principes, qu'est-ce que le jeune grec chrétien doit étudier parmi ces volumes innombrables ?

Pour le grec ancien, qui n'intéresse presque pas du tout le jeune homme, il suffit de dire qu'il faut lire ce que Basile le Grand lui suggère ; mais nous ajoutons seulement qu'il doit nécessairement l'étudier, non parce qu'il s'agit de grec ancien, mais en relation avec sa propre langue, le grec moderne, comme nous l'avons dit. Donc, qu'il étudie tous les meilleurs écrivains, Hellènes et Latins, anciens et modernes, s'il le peut, mais d'avoir aussi à la portée de la main, Aristote, qui est comme une encyclopédie et dont le profit qu'on peut tirer de lui est peut-être aussi important que l'ensemble de tous les autres anciens ; de plus il doit avoir continuellement sous les yeux notre saint triumvirat Basile, Grégoire et Chrysostome, qui forment une entité du point de vue de la théologie, des affaires de l'Église, de la morale, de l'éloquence et de la poésie en grec ancien. Et, si notre jeune avait besoin d'un aiguillon en tout cela, pour le français il aura besoin d'un frein ; donc, pour économiser efforts et temps,

nous lui recommandons d'étudier *l'Encyclopédie Méthodique*, en 60 volumes, qui contient en résumé mais suffisamment toute la science actuelle de l'Europe; *la Byzantine* de Monsieur Lebeau, qui contient tout ce qui est écrit en grec ancien et en latin sur notre empire; *l'Histoire Ecclésiastique* de Monsieur Fleury, qui contient également tout ce qu' on a écrit en grec ancien et en latin sur le sujet, est une histoire qui ne prise pas Voltaire; mais qui ne lise pas le discours que Fleury en a fait parce qu'elle est au goût de celui-là. Qu'ils aient le *Dictionnaire des Hommes Célèbres* de M. Ladvocat; le *Dictionnaire de l'Académie* pour la langue française; et aucun autre auteur, petit ou grand, bon ou mauvais. Puisque *l'Encyclopédie* contient toutes les connaissances et tous les arts appliqués et libéraux, qui sont rédigés par les meilleurs auteurs dans chaque domaine et il me semble que peut en tirer profit quiconque est avide d'instruction et laborieux ; sauf que, en voulant se perfectionner dans les connaissances concernant sa profession, on aura l'impression que l'article est un peu court, à lui de tenter de trouver une plus ample information. Tous les autres articles sont convenables pour lui; car se spécialiser dans deux domaines est quelque chose d'impossible, presque à tous, parce qu'on ne peut pas avoir deux professions et fasse le ciel qu'on puisse se mettre dans la tête, durant sa vie, les idées contenues dans cet ouvrage. Mais il y a une autre chose excellente, qu'on ne rencontre pas dans la plupart de livres français : *l'Histoire Ecclésiastique et la Byzantine* s'adresse au public, c'est-à-dire, qu'elles sont rédigés à dessein par un Français catholique pour quelqu'un comme lui; donc, elles conviennent aussi à un grec orthodoxe, si l'on exclut les cinq ou plutôt les quatre différences qui nous séparent (car en ce qui concerne le pouvoir du Pape, les Français sont à peu près d'accord avec nous); la plupart des autres auteurs, quand ils s'emportent, dépassent les bornes et écrivent tout ce qui leur passe par la tête, sans grande relation avec la Sainte Écriture, chose qu'on ne rencontre pas ici et non seulement ils

ne s'opposent presque jamais à elle, mais ils la commentent partout avec respect et justesse. Mais Voltaire, en parlant contre la superstition, s'avère extrêmement superstitieux et impie; donc toutes ses paroles, dit-on, étaient simplement dirigées contre la religion, ensuite contre les chrétiens, et, de manière plus acerbe, contre les catholiques, peut-être parce qu'il tenait d'eux son origine : et pour vomir partout son poison, il s'est consacré surtout à l'histoire plutôt qu'à une autre science, comme s'il avait voulu se concentrer sur son œuvre impie. On pourrait rétorquer que les Français ont beaucoup d'autres bons écrivains, qui ne sont pas nuisibles; c'est aussi mon avis, mais laissons à d'autres le soin de les lire: nous, ce que nous voulons de notre jeune, c'est qu'il économise sa peine et son temps pour d'autres choses plus nécessaires.

En turc, il faut être capable d'écrire et de lire une lettre, de comprendre un firman ainsi de suite, c'est-à-dire tout document qui relève du style épistolaire; pour un Grec chrétien, approfondir d'avantage est superflu et au détriment des choses plus utiles. Donc, qu'il lise leurs manuels d'histoire qu'on appelle *tevarih*, leur poésie, qu'on appelle *divans*, leurs guides épistolaires, qu'on appelle *insades* et le *ahlâkî alâî* qui n'est rien d'autre que les grands traités d'éthique d'Aristote, un ouvrage peut-être unique en turc qui ait un bon contenu et un bon style. Tous ces ouvrages abondent et contiennent toute l'élégance de la langue turque. Les Turcs, en écrivant, suivent les règles de la grammaire pour ce qui est resté de l'étymologie et de la syntaxe, mais ils n'ont pas de grammaire écrite, supposant peut-être à tort, comme nous en grec, qu'ils possèdent bien la langue arabe; donc notre jeune, en procédant selon les principes de la grammaire qu'il l'a apprise peut assimiler les concepts de leur grammaire de leur bouche même et analyser et composer un texte en turc sans avoir besoin de la grammaire arabe, qui n'a aucune utilité immédiate en turc; et combien de bons scribes l'ignorent; de

cette manière, qui est plus facile, notre jeune arrive à parler et à écrire avec facilité le turc, chose qui lui est nécessaire et suffisante. Par contre, toute la poésie persane et arabe, que les nôtres ont l'habitude d'étudier, non seulement n'est pas utile pour pouvoir écrire, mais par son caractère voluptueux empêche l'étudiant de poursuivre son propre travail; si nous désirons pareil plaisir, nous avons la poésie grecque ancienne, nous avons aussi leurs imitations grecques modernes, lesquelles offrent encore plus de plaisir et sont en cela profitables. Donc, nos jeunes n'ont pas le temps d'étudier la poésie des Persans et des Arabes et ils ne doivent étudier leurs autres sciences non plus, car elles sont peu importantes et ils n'ont rien de valable à en retirer qui vaille la peine de l'apprendre en raison des langues qui les contiennent.

La partie la plus grande de leur étude d'ailleurs et leur justification doit être la grammaire, la poésie et la rhétorique grecque moderne qui constituent l'éloquence la plus parfaite, le rythme, l'élégance, et le style littéraire; cela se produit cependant si l'on écrit et compose conformément à ces trois arts libéraux, nécessaires, inséparables et charmants, qui, si on les cultive, augmentent à l'infini dans une langue vivante, qui est en plus un rameau du grec ancien. Ainsi, très tôt ils s'habituent à devenir écrivains, orateurs et poètes, comme le font tous les jeunes gens instruits et beaucoup de jeunes filles aussi en Europe; et dès qu'ils avancent en âge et en connaissances dans les autres matières ils peuvent rédiger dans notre langue les sciences et les arts et ainsi, avec le temps, nous n'aurons pas besoin d'apprendre le français, si ce n'est pas pour les ajouts qui surviennent chaque année. Entre temps, nous pouvons créer un dictionnaire et une grammaire française avec des instructions en grec moderne pour pouvoir apprendre le français plus facilement et non seulement avec ces messieurs qui ne connaissent pas notre langue et pas toujours la leur d'ailleurs. Nous pouvons

faire de même pour le turc. Mais, il me semble que le jeune ne doive pas se scandaliser, si on incite les jeunes à devenir écrivains : beaucoup de gens importants, qui ont écrit dans tous les genres littéraires ont, depuis longtemps dissipé ce scandale; même des rois dignes de ce nom n'ont pas dédaigné de prouver eux-mêmes, avec leur plume, que les louanges qu'on leur a faites de leur talent n'étaient pas fermées à toute amélioration. Il faut que nos jeunes prennent garde de ne pas s'éloigner des principes que nous leur indiquons, c'est-à-dire, d'écrire seulement des choses nécessaires ou utiles, d'écrire comme des Grecs modernes de façon qu'un autre Grec puisse toujours comprendre ce qu'on lui dit; d'écrire comme des chrétiens pour le salut de son prochain et non pas pour le scandaliser; d'écrire comme des humains et non pas comme des anges qui écrivent pour des humains comme eux. Il me semble que c'est de cette manière seulement que notre jeune soit avide d'apprendre en bas âge et non dans un âge avancé comme maintenant. Désire-t-il apprendre un sujet sur lequel il manifestait son assiduité en considérant comme objets de son labeur la philosophie française, qui contient la philosophie grecque ancienne et la philosophie européenne contemporaine et en grec ancien, qui contient l'éloquence grecque ancienne et notre enseignement chrétien, pour unir le tout en une seule langue, c'est-à-dire le grec moderne, pour devenir savant dans les choses divines et humaines, également éloquent et instruit, dans sa langue, chose éminemment digne de louanges pour lui-même et chose très utile et honorable pour toute notre Nation. De plus, qu'on puisse pratiquer la calligraphie, comme le faisaient les Grecs anciens, les Romains, les Grecs modernes et toutes les Nations actuelles et qu'on puisse écrire les nouveaux ouvrages déjà mentionnés, sans attendre l'imprimerie que notre Nation n'a pas encore et dont l'attente seule cause un grand préjudice pour tous.

Notre jeune ne doit pas pourtant s'offusquer du fait que je lui mets des bornes dans ce

qu'il doit étudier et que je le prive de tant de livres dont il a ouï dire qu' ils sont intéressants, nécessaires et sublimes en français alors que je l'écarte de l'arabe et du persan, des langues également fameuses. Il faut qu'il sache que je ne fais pas cela par mépris de son esprit grec moderne, dont j'affirme certes qu'il est le même que le grec ancien, je dis seulement qu'il y a là deux grammaires : mais en considérant l'état de notre Nation, je me suis plu, sans le vouloir, à limiter un jeune citoyen dans une Nation qui n'est pas sans limites. Pourtant qu'il sache qu'un jeune homme sage et instruit, n'importe s'il est Anglais, Français ou autre, n'est pas tellement différent en cela : que tout le monde ne se met pas à apprendre toutes les langues et toutes les connaissances, mais seulement les langues des Nations voisines puisque utiles à sa Nation et seulement les connaissances qui concernent sa profession; ainsi, un Anglais apprend surtout, et elles lui suffisent, deux ou trois langues, c'est-à-dire l'anglais, le français et le hollandais; un français apprend sa langue maternelle, l'anglais et l'italien; un Allemand apprend sa langue, le français et l'italien; un Russe apprend son idiome, le français et l'allemand. Donc, nous aussi, nous apprenons le grec moderne, le turc et le français ; si nous avons des jeunes qui faisaient des études en Égypte, il leur faudrait apprendre l'arabe ou en Perse, le persan. La même chose se passe en ce qui concerne les sciences parce que celui qui va devenir juge, apprend justement le droit; le courtisan apprend la diplomatie et la politique; l'ecclésiastique apprend l'Écriture Sainte et ainsi de suite; cela n'est pas différent chez les Turcs. Mais dans les académies aussi, où il semble que leur sujet est la sagesse entière, le jeune étudiant n'approfondit qu'une science en particulier, celle qu'il va enseigner et il apprend le reste de manière superficielle; c'est ainsi qu'ils étudient en particulier le latin et leur langue maternelle et de façon superficielle : le grec, l'hébreu et les langues modernes. Mais, même si nous supposons que tous les jeunes de l'Europe font de même en apprenant

toutes les langues et toutes les connaissances, il faut en même temps constater que nous n'avons pas les moyens qu'eux possèdent, c'est-à-dire des bibliothèques royales, des instruments scientifiques, des cabinets d'histoire naturelle, des jardins botaniques, des observatoires et milles autres choses et, le comble du bonheur, la fréquentation de nombreuses personnes instruites et cultivées. Donc, si ce progrès paraît mince à notre jeune, il doit s'en contenter ainsi que je le lui décris; car il n'est pas minime, il est très grand et amplement suffisant, parce qu'il lui apporte le salut et fasse le ciel qu'il puisse devenir quelqu'un d'important. Mais malgré tout ce que je lui ai dit, je sais qu'il désire ardemment et qu'il souhaite de lire les livres que je lui interdis; soit ! qu'il fasse des progrès en tout ce que nous avons dit et qu'il se forme et se cultive en ce que le besoin et la prudence de notre Nation lui dictent, et sa propre profession aussi et, alors il pourra apprendre tout ce qu'il veut, même le chinois, il peut alors, comme Ulysse, se faire attacher au mât et écouter sans péril les Sirènes, c'est-à-dire de lire les livres interdits et de tirer profit des bonnes choses qu'ils contiennent sans subir de dommage des mauvaises qui abondent ; mais peut-être que *l'Encyclopédie* lui a épargné cette peine et ce danger; même le roi de Prusse, dans une lettre en vers décrète que le jeune qui n'a pas atteint un niveau d'âge et de progrès, ne doit pas voyager en de pays étrangers car autrement, au lieu de quelque avantage supplémentaire, il ne prend que les défauts des pays qu'il parcourt et à la fin il prend des Anglais l'anglicisme, c'est-à-dire qu'il se pend.

Bon; je peux conseiller nos jeunes, parce que j'ai vu le monde avant eux et j'ai transformé certaines des mes idées en propositions générales; de plus, certains d'entre eux, peuvent se considérer comme mes propres fils; de la même façon, je peux conseiller les pères aussi, et les persuader, puisque je possède les mêmes sentiments qu'ils ont pour leurs fils.

Mais les professeurs, comment les conseiller sans paraître impertinent, puisqu'il s'agit de leur propre travail ? Pourtant, j'espère qu'ils vont me pardonner, parce que je le fais dans leur avantage et leur intérêt; donc, je les prie de ne pas le considérer autrement. Alors, en parlant à tous en toute sincérité, je suis sûr que, eux aussi, vont prendre mes conseils de la même manière et s'ils ne les trouvent pas bons et efficaces pour atteindre mon but, c'est-à-dire le progrès de toute ma Nation, leur honneur, sans aucun doute louable, ils accepteront alors ma proposition; pourtant j'insiste beaucoup que, quelle que soit leur première impression, ils ne doivent les juger séparément et indépendamment, mais reliées entre elles et formant un tout avec leur raison commune c'est-à-dire le bien commun auquel je pense, et ainsi qu'ils les approuvent ou les rejettent. Ainsi donc, il me semble, d'après les principes que j'ai établis à propos de la lecture des livres, pour former notre jeune Grec chrétien en homme sage et instruit, dans sa langue, qui n'a pas besoin des langues étrangères, que les professeurs doivent appuyer cette cause grande et noble et se mettre tout de suite à rédiger en grec moderne; s'ils n'aiment pas le parler de Constantinople que je propose, qu'ils le fassent autrement, seulement qu'ils soient clairs, brefs et méthodiques. Donc, que le professeur crétois écrive en dialecte crétois, le chypriote en dialecte chypriote et désormais qu'ils écrivent tous naturellement dans leur langue et non de manière empruntée, forcée et sans règles; qu'ils écrivent seulement des textes qui contiennent beaucoup d'idées et non pas beaucoup de textes avec une seule idée. En faisant cela souvent et en envoyant leurs travaux dans nos écoles, alors que celles-ci font de même, elles les échangent toutes entre elles; et ainsi à force de travail et avec le temps il est certain qu'il adviendra automatiquement qu'on trouve les règles de notre langue telles que je les ai décrites ou différentes de sorte que nous possédions, nous aussi, des livres que tout le monde peut lire, même les femmes et les paresseux. Vous devez,

d'abord, traduire et faire traduire par les jeunes nos livres grecs anciens, en grec moderne, cultivé, que tout le monde pourrait étudier aisément et en peu de temps, sans beaucoup de peine, on pourrait assimiler les nombreuses idées qu'ils contiennent et devenir savants. Ajoutons, ce qui est de plus nécessaire, qu'ils puissent, grâce à la traduction, lire facilement, les ouvrages des Pères, pour se faire une idée de l'histoire de l'Église et de la morale avec componction pour qu'ils deviennent pieux en toute conscience; ainsi, évitera-t-on ce qui arrive maintenant ou, à cause de la difficulté de la langue grecque ancienne, ils ne lisent ni ceci ni cela et ainsi restent-ils ignorants et superstitieux ou ils se consacrent à d'autres langues plus séduisantes par leur clarté, leur contenu et leur éloquence et ils méprisent le grec ancien et vous aussi, en ne vous croyant utiles que pour les huit parties du discours et se faisant ainsi ils vous déshonorent en matière de religion, ils vous en imputent la responsabilité. Rédiger de grec moderne pour faciliter l'enseignement, rédiger aussi des dictionnaires¹ pour qu'on apprenne facilement le grec ancien et surtout, apprenez vous-même des langues étrangères vivantes et rédigez des manuels pour leur apprentissage rapide; et le plus important de tout, comblez les lacunes de l'éducation depuis notre conquête jusqu'aux temps présents. Devenez, en un mot, les professeurs de notre jeunesse en toute matière, en turc et en français pour éviter qu'un Turc zélé ou un lourdaud de Français ne vous enlève vos élèves à jamais. Étudiez le latin aussi, dans le même but, c'est-à-dire, pour ramener toujours quelque chose dans notre langue, c'est-à-dire d'une langue empruntée au grec ancien, car cette autre langue présente des charmes et beaucoup de sagesse, choses qui ne sont pas

1 Le Crétois Vlachos et Georges Constantinou, médecin de Jannina, ont rédigé un dictionnaire commun pour le grec ancien, bravo et que Dieu les garde! Voilà les dictionnaires que j'ai vus depuis la prise de Constantinople. Mais il y a un grand nombre de savants en grec ancien et en latin; aucun n'a eu de problème de conscience pour ne pas avoir fait ce que Scapule, Henri Étienne et d'autres ont fait pour les Latins, et parce qu'ils perdent leur temps, n'écrivant rien ou écrivant d'autres choses, toujours moins nécessaires que de pareils dictionnaires ?

négligeables; il faut seulement les enseigner aux jeunes qui vont devenir professeurs. Et il me semble, de ce que j'ai déjà dit, que vous allez mieux mériter votre titre de professeur et, c'est alors que vous serez plus appréciés et plus honorés par les gens et gratifiés aussi. Puisque les riches, comme dit le vieux dicton, ne savent pas ce qui leur manque et c'est pour cela qu'ils ne viennent pas jusqu'à vous, alors que vous savez ce qui vous manque, vous passez votre temps à leur porte et en plus il vous arrive, dans votre intérêt, de faire d'eux des savants et des professeurs, en leur rendant la science plus facile dans leur langue et eux ils vous enrichissent des honoraires qu'ils vous donnent. Ainsi qu'il arrive dans l'Europe entière, on peut se demander si un professeur est plus instruit, ou le ministre d'un roi, et si un ministre a une vie plus aisée qu'un professeur en a, car chacun jouit des nécessités de la vie et des plaisirs à sa convenance et, quand on les voit ensemble, on ne peut pas discerner lequel est le plus satisfait de son sort; Mais cela est prouvé par des milliers de gens importants en Europe, que le sort du maître est meilleur, car, après en avoir eu assez du monde ou que le monde ait eu assez d'eux, ils se sont réfugiés dans le train de vie de professeurs et ils se sont consacrés en général à l'histoire naturelle des animaux, des plantes et des minéraux dans leurs champs; mais d'autres aussi ont trouvé asile et ermitage dans leurs propres académies. Ainsi donc en hommes sages ils ont régné comme des sages et cela a surpassé ce qu'a dit Platon pour l'honneur de la philosophie. Mais, l'image d'un professeur européen, elle seule, nous donne joie et surprise : de son cabinet, il parle du ciel, de la mer et de l'air, des pays et des cités, du Siam jusqu'au Mexique, avec une grande précision, si bien qu'on peut, sans plaisanter, lui demander « combien de temps êtes-vous restés là-bas? ». N'est-ce pas là votre intérêt et moi, n'ai-je pas raison de vous conseiller ainsi? Loin de moi de penser que je suis meilleur que vous, sauf que j'ai eu l'occasion de me faire une petite idée du savant que je vous ai

mentionné et, me faisant un point d'honneur de voir si possible, de pareil les gens de ma Nation aussi, j'ai osé parler de cette question. Mais on me dira qu'il y a des professeurs qui connaissent ces choses et qu'ils n'ont rien dit et alors pourquoi est-ce moi qui en parle et qui ose les conseiller ? Oui, c'est vrai ; et de mon côté, je ne rivalise jamais avec eux à propos de connaissances et du progrès; si par zèle pour le bien de ma Nation, on peut me blâmer de me forcer de les dépasser ? C'est exactement ce type d'émulation que loue Hésiode. Si quelque professeur, borné d'esprit, ne peut se satisfaire de cette excuse et persiste à faire de moi un présomptueux, de donner de conseils aux sages, je lui rappellerai qu'Aristote dit : « d'abord la cité et l'État et la maison ensuite », c'est -à- dire, d'abord le tout et ensuite la partie; donc, d'abord le politique et ensuite le maître. Mais ils se distinguent aussi par leur fin : car le professeur a pour but que chacun connaisse une matière à la perfection et qu'il l'enseigne à un autre ; le politique a pour but de connaître et d'affirmer autant que faire se peut le bien commun et le bien privé dans la cité ; et puisque, des plus importants jusqu' à ceux qui enseignent l'écriture, tous s'appellent professeurs, de la même façon du plus important jusqu'au dernier qui s'occupe de politique, tous s'appellent politiciens. Pour ma part, bien que je ne me vante pas de faire œuvre du meilleur politicien, pourtant mon présent ouvrage, qui contient un discours politique, traite de manière professionnelle de l'intérêt dans notre cité et si mon discours ne plaît pas au professeur, qu'il le critique et s'il lui semble que le bien public est différent (aucune objection), qu'il nous le dise ; il ne peut certes pas m'accuser d'impertinence pour avoir conseillé un certain groupe de la cité. Par ailleurs si un autre citoyen de notre société, bon connaisseur des affaires, n'a pas parlé de cette question, il n'a pas fait son devoir, alors que moi je le fais même imparfaitement dans la mesure de mon esprit. Et, en fin de compte, qui d'autre doit se préoccuper du salut de nos jeunes si ce n'est

vous, leurs professeurs ? Ainsi donc, ne les laissez pas lire sans discernement des livres étrangers, car jeunes comme ils sont, ils peuvent perdre le bien le plus précieux, leur temps, ou encore dévoyer leur foi et leurs mœurs. Peut-on alors les régenter comme l'inquisition de Rome ? Non ; faites plutôt des livres qui répondent à leur besoin et puissent satisfaire leur amour de la connaissance, car, autrement, vous êtes responsables du malheur imminent. Considérez le fait que, pour les retenir de lire les fantaisies du grec ancien dans les poèmes charmants, saint Grégoire a composé trente mille vers superbes et Apollinaire, une grande partie de *l'Écriture Sainte* en des poèmes semblables. Allez au devant de leurs besoins et contentez la curiosité de nos jeunes en leur offrant des livres équivalents aux livres interdits et ainsi vous les rendez autonomes dans leur langue et indépendants vis-à-vis d'une autre langue et ensuite, une fois raffermis dans leur idées et confortés dans ce qui leur convient, alors ils ne sont pas touchés par leurs lectures ni en ce qui concerne les mœurs, ni la foi, mais ils glanent les bonnes choses¹ et cueillent les roses parmi les épines. Mais où placer la rédaction? celle-ci, beau paraître banale, sans l'être, elle provoque autant de critiques chez les professeurs : toutes les Nations civilisées du monde ont des règles pour l'élégance du style; les Européens possèdent l'élégance et la typographie; nous, nous n'avons ni l'une n l'autre. Si, pour la typographie, on a besoin d'avoir des connaissances, alors pour une illustration de quoi avons-nous besoin? Quand on sait bien écrire, on a envie d'écrire. Vous, professeurs, formulez, s'il vous plaît, des règles de beau style, donnez un exemple. Rappelez aux jeunes qu'avant la typographie, il y avait beaucoup de lettres parmi nos ancêtres Grecs et Byzantins et ils avaient tous des livres en parchemin, lesquels étaient incomparablement plus chers et demandaient plus de travail. Enlevez ce manque de goût du monde en une chose aussi facile et nécessaire et découragez-les de la typographie, pour que nous ayons plus de livres.

1 Et de tels livres parmi les nuisibles.

Alors, les parents, je ne doute pas qu'ils seront d'accord avec moi, de former leurs jeunes fils en faveur de leur Nation et de leur siècle, c'est-à-dire des Grecs chrétiens, de vouloir suivre mon conseil pour leur propre bien et pour le profit de leurs héritiers; qu'ils se soucieront d'avoir comme base de leurs études, leur langue et à cause de cela, d'étudier le grec ancien et tout le reste; de ne pas les laisser étudier seuls les langues étrangères; mais de le faire étudier avec leurs professeurs chrétiens, pour éviter aux jeunes gens de s'éloigner de nos principes qui sont sains et salutaires. Mais les parents eux-mêmes, quand ils en ont le pouvoir, ils doivent immédiatement s'occuper des professeurs et aussi des élèves, pour voir si chacun fait bien son travail. Et ainsi, avec le temps, il se peut que nous n'ayons pas besoin des professeurs étrangers, chose qui est très utile pour le bien de chacun en particulier, c'est-à-dire des jeunes, des parents et des professeurs, et par conséquent de toute notre pauvre société. Mais il faut que les parents qui en ont la possibilité, aient près de leurs fils un remplaçant, c'est-à-dire de les avoir nommés précepteurs, instruits comme les professeurs et avisés, comme les parents, pour qu'ils soient vigilants pour ce qui est des mœurs et pour qu'ils les habituent très tôt à la vie et aux travaux qu'ils feront en vieillissant, une chose que les professeurs ne peuvent pas faire tout seuls.

Mes chers jeunes, je vous donne ces instructions pour mieux faire économiser vos efforts et votre temps et pour avoir un meilleur bénéfice et louange, en ayant à l'esprit la totalité de vos études et votre perfection et vos besoins ici et dans l'autre monde. Soyez donc certains que, en agissant ainsi avec prudence, vous pouvez devenir sages et savants et le plus important de tout, des personnes excellentes et pieuses en toute connaissance de cause, pour pouvoir vous distinguer n'importe où là vous serez, chez- vous ou ailleurs. Et si la folie d'apprendre des langues étrangères vous dérange, sachez qu'avec votre langue et avec le

grec ancien, ainsi qu'avec l'éducation que vous propose mon discours, puissiez-vous, où que vous soyez, être loués sans les langues étrangères; dans les langues étrangères, quel que soit votre progrès, sans le grec, non seulement vous ne serez pas loués, mais vous serez même défavorablement jugés : car même si vous écrivez ou parlez bien le turc, un Turc va toujours trouver que c'est du turc d'étranger et même si vous avez bien appris le français, toujours un Français va secouer la tête avec condescendance et mépris, c'est comme le roi de Prusse dit faire lui-même en voyant des étrangers dans son pays et bien sûr dans sa langue. Donc, le besoin étant la mesure en toute chose, ce qui suffit est déjà beaucoup pour chacune de ces langues, et le superflu est inutile et nuisible au nécessaire¹; mais votre spécialisation doit se faire dans notre langue et le grec ancien aussi. Vous devez l'étudier, comme je l'ai déjà dit, au profit de notre langue, pour les raisons que j'ai déjà mentionnées, il me semble, très suffisamment. Mais puisque la raison d'être un excellent homme est d'être productif, vous devez, vous aussi, être productifs exactement comme l'oranger portant toujours des fruits et des fleurs, chose que le roi déjà mentionné rapporte dans ses lettres en vers, c'est-à-dire d'écrire des ouvrages savants, l'un après l'autre, qui seront profitables pour la vie et pour l'âme, sans lesquelles toute votre étude va périr avec vous et se perdre. Cela donne l'impression que vous l'avez acquise sans intentions désintéressées, chose qu'un homme sage ne fait pas, car il se prépare, pour soi-même, l'immortalité dans les deux mondes : l'immortalité au-delà, par des œuvres bonnes et pieuses et l'autre ici-bas par des ouvrages profitables. Autrement dit, le sage, ayant fait le bien à ses contemporains, c'est-à-dire ayant donné à manger à ceux qui ont faim, donné à boire à ceux qui ont soif, vêtu ceux qui sont nus, visité et soigné les prisonniers, logé les étrangers et visité les malades, faire le bien, autant à ceux de maintenant que ceux à venir en ce monde, leur fait le bien même par écrit,

1 Qui est prodigue pour le superflu sera à court pour le nécessaire.

autant qu' à l'esprit, pour leur bien et leur salut, et après tout cela puisse-t-il gagner dans l'autre monde. D'ailleurs, cette même bienfaisance, en partie conservée dans la mémoire des hommes et en partie dans son propre ouvrage, puisse-t-elle lui accorder une louable immortalité; ainsi donc double est la récompense d'un homme instruit, par ce qu'il possède et aussi il aura une troisième récompense car de son exemple aussi en incitant d'autres à faire de même il les transforme en bienfaiteurs.

Dieu merci!

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES ŒUVRES

Alexandre.....	7, 18, 52, 54
Allemand(s).....	23, 93
Ananias.....	18
Ancien(s).....	28, 57, 81
Anglais.....	12, 23, 34, 70, 93, 94
Angleterre.....	79
Aphtonius.....	51
Apollinaire.....	81, 99
Arabe(s).....	21, 22, 23, 26, 29, 30, 75, 76, 88, 90, 91, 93
Arabie.....	75
Argail.....	77
Aristote.....	35, 52, 65, 66, 67, 88, 90, 98
Arménien(s).....	65
Asiatique(s).....	64
Asie Mineure.....	21
Attique.....	24
Basile le Grand.....	64, 65, 88
Basiliques.....	21
Bélisaire.....	12, 68
Blemmydis.....	53
Bucarest.....	8, 42
Bulgare(s).....	21
Bulgaroctone.....	68
Byzantin(s).....	77, 89, 99
Californie.....	79
Cantemir.....	70
Chrysostome.....	88
Chryssanthe.....	58
Cicéron.....	37
Constantin le Grand.....	73
Constantinople.....	21, 24, 35, 41, 56, 73, 95
Corydallée.....	52, 53
Crétois.....	66, 95
Damascène.....	52
Daubenton.....	72
Dictionnaire des Hommes Célèbres.....	89
Dictionnaire des Hommes Remarquables.....	57
Dorotheós (Lesvios).....	18, 19, 39, 72, 73
Dossithéós (patriarce).....	72
Écriture Sainte.....	56, 58, 76, 93, 99

Égalité et la communauté.....	79
Égypte.....	21, 69, 93
Encyclopédie Méthodique.....	57, 81, 89
Énéide.....	76
Esprit des lois.....	77
État.....	64, 66, 68, 79, 86, 98
Eugène (Voulgaris).....	1, 18, 39, 52, 53
Europe.....	12, 22, 24, 27, 28, 36, 41, 57, 59, 74, 86, 87, 89, 91, 93, 97
Européen(s).....	24, 26, 31, 38, 64, 66, 70, 71, 81, 85, 86, 99
Évangile de la Raison.....	77
Fleury.....	89
Français....	11, 12, 15, 22, 23, 26, 36, 40, 57, 64, 69, 70, 76, 78, 83, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 96, 101
France.....	36, 71, 81, 88
Ganymède.....	75
Gazis.....	75
Géorgiques.....	75
Grec(s) 11, 23, 27, 30, 42, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 90, 92, 95, 99, 100.....	74, 90, 92, 95, 99, 100
Grèce Confédérée.....	71
Grèce de Ptolémée.....	71
Grégoire.....	81, 88, 99
Guéneau de Montbéliard.....	72
Hellène(s).....	12, 22, 24, 26, 27, 30, 31, 32, 34, 35, 39, 54, 68, 71, 73, 74, 75, 85, 88
Henri Étienne.....	75
Hésiode.....	64, 98
Histoire Ecclésiastique.....	89
Histoire Générale.....	77
Hollandais.....	37, 93
Hongrie.....	37
Hongrois.....	18
Iliade.....	76
Inde.....	69
Ionien(s).....	73
Ispahan.....	84
Italie.....	73, 93
Italien(s).....	23, 69
Jannina.....	41, 52
Jassy.....	8, 42, 52
Jérusalem délivré.....	23
Jésus Christ.....	73
Juif(s).....	65
Julien l'Apostat.....	74

Justinien.....	21
Klopstock.....	23
Koressios.....	52
Ladvocat.....	57, 89
Laërce, Diogène	39
Latin(s).....	21, 26, 30, 75, 88
Lebeau.....	89
Léon.....	21, 33
Logique.....	18, 53
Lombard(s).....	73
Lucien.....	40, 78, 81
Lycée.....	73
Lycurgue.....	79
Mahomet.....	43
Marquis d'Argens.....	78
Massuet.....	57
Mecque.....	84
Messiede.....	23
Mexique.....	97
Milton.....	23, 38
Moldave(s).....	60, 71
Montesquieu.....	77
Muses.....	46
Naples.....	84
Narsés.....	68
Nations Européennes.....	38
Néophytos.....	18
Noujeichoum.....	75
Ode à Uranie.....	81
Odyssée.....	76
Origène.....	81
Osman Ier.....	70
Ottoman.....	70, 85
Palestine.....	21, 73
Panagiotakis.....	7, 83
Pape.....	89
Paradis perdu.....	23
Paris.....	84
Parnasse.....	77
Pathmos	41
Pères de l'Église.....	74, 87
Périclès.....	12, 68
Persan(s).....	26, 29, 69, 75, 91

Perse(s).....	21, 58, 69, 70, 93
Phèdre.....	38
Philosophe.....	77
Philosophie de la Nature.....	77
Phocas.....	21
Photios.....	7, 8, 81
Piron.....	77, 78
Planude.....	75
Platon.....	40, 69, 78, 79, 97
Pologne.....	37
Polonais.....	18
Protésilas.....	17
Pyrrhon(s).....	78
République.....	78, 79
roi de Prusse.....	81, 94, 101
Rollin.....	58
Romain(s).....	21, 27, 54, 59, 73, 74, 92
Romani.....	74
Rome.....	73, 74, 99
Romios.....	12, 74
Roum.....	8, 62, 74
Roumélie.....	21
saint-Savvas.....	41, 42, 60
Sainte Divinité.....	43
Scapula.....	75
Schrévelius.....	75
Seichoum.....	75
Seine.....	76
Siam.....	97
Sirènes.....	94
Smyrne.....	41
Spartiate(s).....	66
Stéphane.....	8, 42
Syrie.....	21
Tasse.....	23
Théâtre Politique.....	75
Thémistocle.....	12, 68
Théodose.....	12, 68
Theotokis.....	52
Thodorakis.....	18
Tsimiskis.....	68
Turc(s).....	21, 26, 29, 59, 65, 68, 69, 70, 75, 90, 93, 96, 101
Turcs.....	11

Turquie.....	7, 59, 60, 67
Ulysse.....	94
Valachie.....	7, 8, 42, 56, 59, 67
Valaque (s).....	41, 42, 51, 52, 56, 57, 58, 59, 60, 61
Vilaras, Nicolaos.....	17, 18
Virgile.....	75, 76
Voltaire.....	77, 81, 89, 90
Yunan.....	73
Zoïle.....	77

BIBLIOGRAPHIE

- Apostolopoulos, Em., Fragiskos, N., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Βιβλιογραφία, 1945-1995*, Institut de recherches néo-helléniques, Fondation Nationale de la recherche scientifique, Université de Ioannina, Département de Philosophie, Athènes, 1998.
- Apostolopoulos, D. « Ο Καταρτζής και ο Βολταίρος », *Ο Εραμιστής*, 24, 2003.
- Argyropoulos, Roxane, «Aristote selon Katartzis», *La Revue historique*, Vol. II, 2005, p.53-65.
- Argyropoulos, Roxane, «Rigas et son temps. La crise de l'Empire ottoman et l'Hellénisme moderne, XVIIIe-XIXe siècle Velesino-Volos, 10-13 septembre 1998», *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 319.
- Bouchard, Jacques, «L'Aube des Lumières dans les pays roumains», *La Revue historique*, Volume II, 2005, p.31- 33.
- Bouchard, Jacques, *Une renaissance : La formation de la conscience nationale chez les Grecs modernes*, Études françaises, vol. 10, n.4, p. 397-410.
- Bouchard, Jacques, «La formation de la conscience nationale chez les grecs modernes», *Études françaises*, Vol. X, 1974, p. 397-410.
- Bouchard, J., Hatzopoulos, D., Trudelle M., Kamperidis, L., *Les Phanariotes et l'aube des Lumières*, Montréal, Centre interuniversitaire d'études néo-helléniques de Montréal, 2007, p. 1-11, 33-43.
- Bouchard, Jacques, « Hellènes et Roumains : la romanité départagée », in *Actes du colloque international et pluridisciplinaire des néo-hellénistes francophones*, 15-23 novembre 2008, Département d'Études néo-helléniques, Université Paul-Valéry, Montpellier III, à paraître en 2010.
- Camariano-Cioran, Ariadna, *Les Académies princières et leurs professeurs*, Thessaloniki, Institut pour les études balkaniques, 1974, p. 279.
- Coumariou, Catherine, «Rigas Pheraios. Un nouveau bilan de la recherche, Jannina, 28-31 mai 1998», *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 319.
- Darvaris, Ch.D, *Εκλογάριον γραϊκικόν εις χρήσιν των πρωτοπειρών της Απλής Διαλέκτου*, Vienne, 1804, p.3.
- Dimaras, C.Th., *Η γλωσσική θεωρία του Δ. Καταρτζή*, Athènes, 1939-40, p. 229.
- Dimaras, C.Th. *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια*, Athènes, Ermis, 1974.

- Dimaras, C.Th., *Δημήτριος Καταρτζής, Τα Ευρισκόμενα*, Athènes, Ermis, 1999.
- Dimaras, C.Th., *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969.
- Dimaras, C.Th. *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, Ermis, 2002.
- Dimaras, C. Th., *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Athènes, Gnosi, 2000, p. 54, 130.
- Djuvara, Neagu, «Le pays roumain entre Orient et Occident», *Les Principautés danubiennes au début du XIXe siècle*, Publications orientalistes de France, 1989.
- Droulia, Loukia, «Ελληνική αυτοσυνειδησία – Μια πορεία γεμάτη λέξεις και σημασίες», in *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού (1770-2000)*, Athènes, Ellenika Grammata – Ta Nea, vol. II, 2003, p. 39-54.
- Duțu, Alexandru, *Explorări în istoria literaturii române*, Bucarest, Editura pentru literatură, 1969, p. 114.
- Duțu, Alexandru, «Lumières et préromantisme dans la culture roumaine» in *La culture roumaine à l'époque des Lumières*, coordination Romul Munteanu, Bucarest, Univers, 1982, p. 167, note 21.
- Evangélidès, Tryphon, *Η Παιδεία επί τουρκοκρατίας*, Vol. II, Athènes, 1936, p. 388.
- Iorga, N., *Roumains et Grecs au cours des siècles*, Bucarest, 1921, p. 52.
- Iorga, N, *Byzance après Byzance, Continuation de l'Histoire de la vie byzantine*, Bucarest, 1971, p. 130-205.
- Karafyllis, G., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Φιλοσοφικές προσεγγίσεις*, Athènes, Gutenberg, 2008, p. 290-294.
- Kinini, Katerina, *Le Discours à Nicoclès par Misiodax, I. Misiodax, sa vie et son œuvre*, Thessaloniki, 1976, p.61-115.
- Kitromilidès, P. M., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες*, Athènes, Fondation Culturelle de la Banque Nationale, 1996.
- Kitromilidès, P.M., *Ιώσηπος Μοισιόδαξ*, Athènes, MIET, 2004, p. 190-200.
- Kondylis, Panagiotis, *Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι φιλοσοφικές ιδέες*, Athènes, Themelio, 2000.
- Marcheselli Loukas, Lucia, *Το ύφος του Καταρτζή και η τεθλασμένη πορεία του δημοτικού πεζού λόγου*, Thessaloniki, Paratiritis, 1994.

- Marcheselli Loukas, Lucia, *Έννοια της προσωδίας και ύφος του Δ. Καταρτζή*, Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης, Thessaloniki, 1992, p. 397-411.
- Marcheselli Loukas, Lucia, «Stile e comunicazione in Katartzis : Nuovi termini per nuove idee», *Rivista di cultura greco-moderna*, Vol. VI, Napoli, 1997-1998.
- Marcheselli Loukas, Lucia, «Θεωρία και πράξη της μετάφρασης στον Δ. Καταρτζή» *Ταυτότητα και ετερότητα στη Λογοτεχνία, 18^{ος}-20^{ος} αι. 3, Μετάφραση και Διαπολιτισμικές σχέσεις*, Δόμος, 2001.
- Nystazopoulou-Pelekidou, M. « La tradition post-byzantine dans les Principautés danubiennes», in Kitromilidès, P.M. et Tabaki, Anna, *Relations Gréco-Roumaines, Interculturalité et identité nationale*, Institut de recherches néo-helléniques, Fondation Nationale de la recherche scientifique, Athènes, 2004, p. 45.
- Pippidi Andrei, «Phanar, Phanariotes, Phanariotisme», *Revue des études Sud-est Européennes*, 1975, 13 (2), p. 231-239.
- Stamatis, Constantin, *Lettres de Constantin Stamatis*, Paris, Émile Legrand, 1872, p.12.
- Tabaki, Anna, *Περί Νεοελληνικού Διαφωτισμού, Ρεύματα ιδεών και διάλογοι επικοινωνίας με τη δυτική σκέψη*, Athènes, Ergo, 2004.
- Tabaki, Anna, *Historiographie et identité nationale dans le Sud-est de l'Europe (XVIIIe siècle-début du XIXe siècle)*, *Antiquité et Byzance dans l'exemple grec*, Cromohs, 13, 2008, p. 1-9.
- Theodorescu, R., *Roumains et Balkaniques*, Bucarest, 1985, p. 36, 301
- Zambelios, S., *Βυζαντιναί μελέται περί πηγών Νεοελληνικής Εθνότητας από Η' μέχρι εκατονταετηρίδος μ.Χ.*, Athènes, 1857, p. 274, 461.
- Zervos, S., *Recherches sur les Phanariotes et leur idéologie politique (1666-1821)*, thèse de doctorat, vol. 1-2, Paris, 1990.